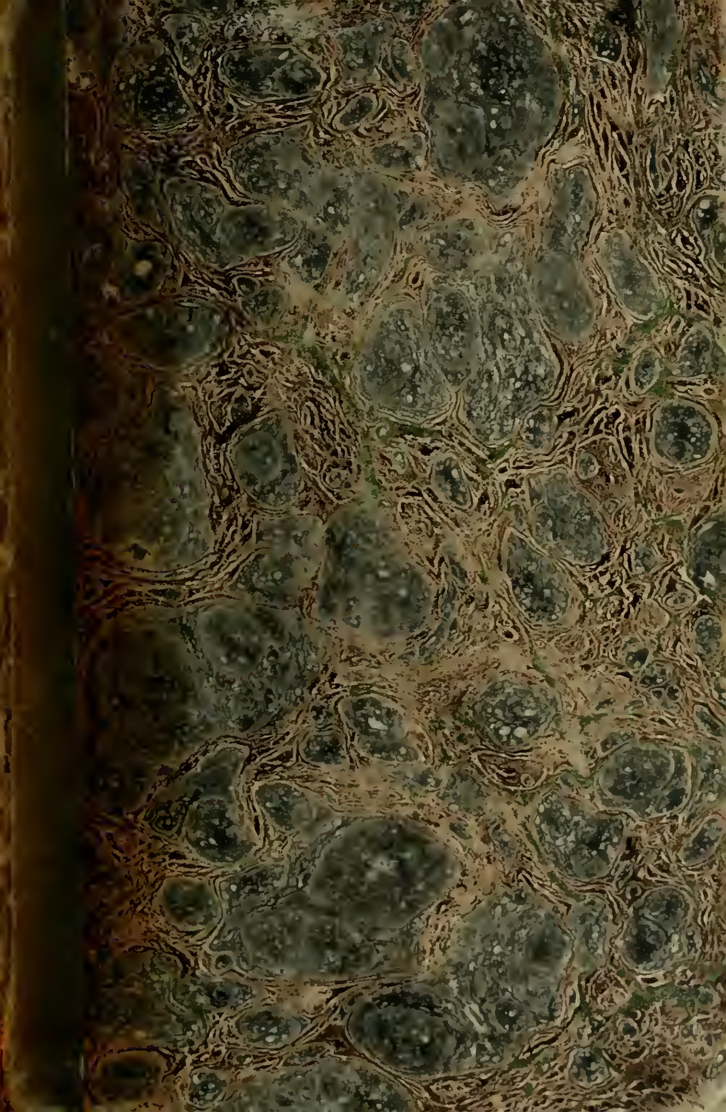



VITAM
IMPENDERE
VERO.



ŒUVRES

COMPLETTES

DE J. J. ROUSSEAU.

ŒUVRES

COMPLETTES

DE J. J. ROUSSEAU,

Citoyen de Genève.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME QUINZIÈME.

A PARIS,

chez
Bélin, Libraire, rue St. Jacques, n°. 28.
Caille, rue de la Harpe, n°. 150.
Grégoire, rue du Coq St. Honoré.
Volland, quai des Augustins, n°. 25.

1793.

THÉATRE

ET

POÉSIES.

TOME SECOND.

PYGMALION,

SCÈNE LYRIQUE.



C. P. Marillier del. 1782. *N. Ponce sculp.*

PYGMALION,

SCÈNE LYRIQUE.

Le théâtre représente un attelier de sculpteur. Sur les côtés on voit des blocs de marbre, des grouppes, des statues ébauchées. Dans le fond est une autre statue cachée, sous un pavillon, d'une étoffe légère et brillante, orné de crépines et de guirlandes.

Pygmalion, assis et accoudé, rêve dans l'attitude d'un homme inquiet et triste; puis se levant tout-à-coup, il prend sur une table les outils de son art, va donner par intervalles quelques coups de ciseau sur quelques-unes de ses ébauches, se recule et regarde d'un air mécontent et découragé.

PYGMALION.

IL n'y a point là d'ame ni de vie; ce n'est que de la pierre. Je ne ferai jamais rien de tout cela.

O mon génie, où es-tu? mon talent,

qu'es-tu devenu ? Tout mon feu s'est éteint ; mon imagination s'est glacée ; le marbre sort froid de mes mains.

Pygmalion, ne fais plus des dieux : tu n'es qu'un vulgaire artiste........ Vils instrumens qui n'êtes plus ceux de ma gloire, allez, ne déshonorez point mes mains.

(*Il jette avec dédain ses outils, puis se promène quelque temps en rêvant, les bras croisés*).

Que suis-je devenu ? quelle étrange révolution s'est faite en moi ?........

Tyr, ville opulente et superbe, les monumens des arts dont tu brilles ne m'attirent plus, j'ai perdu le goût que je prenais à les admirer : le commerce des artistes et des philosophes me devient insipide ; l'entretien des peintres et des poëtes est sans attrait pour moi, la louange et la gloire n'élèvent plus mon ame ; les éloges de ceux qui en recevront de la postérité ne me touchent plus ; l'amitié même a perdu pour moi ses charmes.

Et vous, jeunes objets, chefs-d'œuvre de la nature, que mon art osait imiter, et sur les pas desquels les plaisirs m'attiraient sans cesse, vous mes charmans modèles, qui m'embrâsiez à-la-fois des feux de l'amour et

du génie, depuis que je vous ai surpassés, vous m'êtes tous indifférens.

(*Il s'assied et contemple tout autour de lui*).

Retenu dans cet attelier par un charme inconcevable, je n'y sais rien faire, et je ne puis m'en éloigner. J'erre de grouppe en grouppe, de figure en figure ; mon ciseau faible, incertain, ne reconnaît plus son guide : ces ouvrages grossiers, restés à leur timide ébauche, ne sentent plus la main qui jadis les eût animés........

(*Il se lève impétueusement*).

C'en est fait, c'en est fait ; j'ai perdu mon génie....... si jeune encore ! je survis à mon talent.

Mais quelle est donc cette ardeur interne qui me dévore ? Qu'ai-je en moi qui semble m'embrâser ? Quoi ! dans la langueur d'un génie éteint, sent-on ces émotions, sent-on ces élans des passions impétueuses , cette inquiétude insurmontable , cette agitation secrète qui me tourmente et dont je ne puis démêler la cause ?

J'ai craint que l'admiration de mon propre ouvrage ne causât la distraction que j'apportais à mes travaux ; je l'ai caché sous ce

voile....... mes profanes mains ont osé couvrir ce monument de leur gloire. Depuis que je ne le vois plus, je suis plus triste, et ne suis pas plus attentif.

Qu'il va m'être cher, qu'il va m'être précieux, cet immortel ouvrage ! Quand mon esprit éteint ne produira plus rien de grand, de beau, de digne de moi, je montrerai ma *Galathée*, et je dirai : Voilà mon ouvrage. O ma *Galathée* ! quand j'aurai tout perdu, tu me resteras, et je serai consolé.

(*Il s'approche du pavillon, puis se retire ; va, vient, et s'arrête quelquefois à le regarder en soupirant*).

Mais pourquoi la cacher ? Qu'est-ce que j'y gagne ? Réduit à l'oisiveté, pourquoi m'ôter le plaisir de contempler la plus belle de mes œuvres ?........ Peut-être y reste-t-il quelque défaut que je n'ai pas remarqué ; peut-être pourrai-je encore ajouter quelque ornement à sa parure : aucune grâce imaginable ne doit manquer à un objet si charmant....... peut-être cet objet ranimera-t-il mon imagination languissante. Il faut la revoir, l'examiner de nouveau. Que dis-je ? eh ! je ne l'ai point encore examinée : je n'ai fait jusqu'ici que l'admirer.

(Il

(*Il va pour lever le voile, et le laisse retomber comme effrayé*).

Je ne sais quelle émotion j'éprouve en touchant ce voile ; une frayeur me saisit ; je crois toucher au sanctuaire de quelque divinité. *Pygmalion*, c'est une pierre ; c'est ton ouvrage........ qu'importe ? On sert des dieux dans nos temples qui ne sont pas d'une autre matière, et n'ont pas été faits d'une autre main.

(*Il lève le voile en tremblant, et se prosterne. On voit la statue de Galathée posée sur un piédestal fort petit, mais exhaussé par un gradin de marbre, formé de quelques marches demi-circulaires*).

O *Galathée* ! recevez mon hommage. Oui je me suis trompé : j'ai voulu vous faire nymphe, et je vous ai fait déesse. *Vénus* même est moins belle que vous.

Vanité, faiblesse humaine ! je ne puis me lasser d'admirer mon ouvrage : je m'enivre d'amour-propre ; je m'adore, dans ce que j'ai fait....... Non, jamais rien de si beau ne parut dans la nature ; j'ai passé l'ouvrage des dieux.......

Quoi ! tant de beautés sortent de mes mains ? Mes mains les ont donc touchées ?...... .. ma

bouche a donc pu...... Je vois un défaut. Ce vêtement couvre trop le nu ; il faut l'échancrer davantage ; les charmes qu'il recèle doivent être mieux annoncés.

(*Il prend son maillet et son ciseau ; puis s'avançant lentement il monte, en hésitant, les gradins de la statue qu'il semble n'oser toucher. Enfin, le ciseau déjà levé, il s'arrête.........*)

Quel tremblement ! quel trouble !....... Je tiens le ciseau d'une main mal assurée......... je ne puis...... je n'ose...... je gâterai tout.

(*Il s'encourage, et enfin présentant son ciseau il en donne un seul coup, et saisi d'effroi il le laisse tomber en poussant un grand cri*).

Dieux, je sens la chair palpitante repousser le ciseau !....

(*il redescend tremblant et confus*).

.... Vaine terreur, fol aveuglement ! Non.... je n'y toucherai point ; les dieux m'épouvantent. Sans doute elle est déjà consacrée à leur rang.

(*il la considère de nouveau*).

Que veux-tu changer ? regarde ; quels nouveaux charmes veux-tu lui donner ?.... Ah ! c'est sa perfection qui fait son défaut....

Divine *Galathée!* moins parfaite, il ne te manquerait rien.

(*tendrement*).

Mais il te manque une ame : ta figure ne peut s'en passer.

(*avec plus d'attendrissement encore*).

Que l'ame faite pour animer un tel corps doit être belle !

(*il s'arrête long-temps. Puis retournant s'asseoir, il dit d'une voix lente et changée*).

Quels désirs osé-je former ? Quels vœux insensés ! qu'est-ce que je sens ?.. O ciel ! le voile de l'illusion tombe, et je n'ose voir dans mon cœur: j'aurais trop à m'en indigner.

(*longue pause dans un profond accablement*).

.... Voilà donc la noble passion qui m'égare ! c'est donc pour cet objet inanimé que je n'ose sortir d'ici !... un marbre ! une pierre! une masse informe et dure, travaillée avec ce fer. !... Insensé, rentre en toi-même ; gémis sur toi ;... vois ton erreur, vois ta folie... Mais non....

(*impétueusement*).

Non, je n'ai point perdu le sens ; non, je n'extravague point ; non, je ne me reproche rien. Ce n'est point de ce marbre mort que

je suis épris, c'est d'un être vivant qui lui ressemble; c'est de la figure qu'il offre à mes yeux. En quelque lieu que soit cette figure adorable, quelque corps qui la porte, et quelque main qui l'ait faite, elle aura tous les vœux de mon cœur. Oui, ma seule folie est de discerner la beauté, mon seul crime est d'y être sensible. Il n'y a rien là dont je doive rougir.

(*moins vivement, mais toujours avec passion*).

Quels traits de feu semblent sortir de cet objet pour embrâser mes sens, et retourner avec mon ame à leur source! Hélas! il reste immobile et froid, tandis que mon cœur, embrâsé par ses charmes, voudrait quitter mon corps pour aller échauffer le sien. Je crois dans mon délire pouvoir m'élancer hors de moi; je crois pouvoir lui donner ma vie et l'animer de mon ame. Ah! que *Pygmalion* meure pour vivre dans *Galathée!*... Que dis-je, ô ciel! Si j'étais elle je ne la verrais pas, je ne serais pas celui qui l'aime! Non, que ma *Galathée* vive, et que je ne sois pas elle. Ah! que je sois toujours un autre, pour vouloir toujours être elle, pour la voir, pour l'aimer, pour en être aimé....

(*transport*).

Tourmens, vœux, désirs, rage, impuissance, amour terrible, amour funeste..... oh ! tout l'enfer est dans mon cœur agité.... Dieux puissans, Dieux bienfesans. Dieux du peuple, qui connûtes les passions des hommes ; ah, vous avez tant fait de prodiges pour de moindres causes ! voyez cet objet, voyez mon cœur, soyez justes et méritez vos autels !

(*avec un enthousiasme plus pathétique*).

Et toi, sublime essence qui te caches aux sens, et te fais sentir aux cœurs ; ame de l'univers, principe de toute existence, toi qui par l'amour donnes l'harmonie aux élémens, la vie à la matière, le sentiment aux corps, et la forme à tous les êtres ; feu sacré, céleste Vénus, par qui tout se conserve et se reproduit sans cesse ; ah ! où est ton équilibre ? où est ta force expansive ? où est la loi de la nature dans le sentiment que j'éprouve ? où est ta chaleur vivifiante dans l'inanité de mes vains désirs ? Tous tes feux sont concentrés dans mon cœur ; et le froid de la mort reste sur ce marbre ; je péris par l'excès de vie qui lui manque. Hélas, je n'attends point

un prodige ; il existe, il doit cesser ; l'ordre est troublé, la nature est outragée ; rends leur empire à ses lois, rétablis son cours bienfesant, et verse également ta divine influence. Oui, deux êtres manquent à la plénitude des choses, partage-leur cette ardeur dévorante qui consume l'un sans animer l'autre : c'est toi qui formas par ma main ces charmes et ces traits qui n'attendent que le sentiment et la vie ; donne-lui la moitié de la mienne, donne-lui tout, s'il le faut, il me suffira de vivre en elle. O toi ! qui daignes sourire aux hommages des mortels, ce qui ne sent rien ne t'honore pas ; étends ta gloire avec tes œuvres ! déesse de la beauté, épargne cet affront à la nature, qu'un si parfait modèle soit l'image de ce qui n'est pas !

(*il revient à lui par degrés avec un mouvement d'assurance et de joie.*

Je reprends mes sens. Quel calme inattendu ! quel courage inespéré me ranime ! Une fièvre mortelle embrâsait mon sang : un baume de confiance et d'espoir court dans mes veines ; je crois me sentir renaître.

Ainsi le sentiment de notre dépendance sert quelquefois à notre consolation. Quelque

malheureux que soient les mortels, quand ils ont invoqué les dieux, ils sont plus tranquilles....

Mais cette injuste confiance trompe ceux qui font des vœux insensés... Hélas ! en l'état où je suis on invoque tout, et rien ne nous écoute ; l'espoir qui nous abuse est plus insensé que le désir.

Honteux de tant d'égaremens je n'ose plus même en contempler la cause. Quand je veux lever les yeux sur cet objet fatal, je sens un nouveau trouble, une palpitation me suffoque, une secrète frayeur m'arrête....

(*Ironie amère*).

.... Eh ! regarde, malheureux : deviens intrépide ; ose fixer une statue.

(*Il la voit s'animer, et se détourne saisi d'effroi et le cœur serré de douleur*).

Qu'ai-je vu ? Dieux ! qu'ai-je cru voir ? Le coloris des chairs, un feu dans les yeux, des mouvemens même. .... ce n'était pas assez d'espérer le prodige ; pour comble de misère, enfin, je l'ai vu.....

(*Excès d'accablement*).

Infortuné, c'en est donc fait.... ton délire est à son dernier terme... ta raison t'abandonne ainsi que ton génie.... Ne la regrette

point, ô *Pygmalion !* sa perte couvrira ton opprobre....

(*Vive indignation*).

Il est trop heureux pour l'amant d'une pierre de devenir un homme à visions.

(*Il se retourne, et voit la statue se mouvoir et descendre elle-même les gradins par lesquels il a monté sur le piedestal. Il se jette à genoux et lève les mains et les yeux au ciel*).

Dieux immortels ! *Vénus*, *Galathée !* ô prestige d'un amour forcené !

GALATHÉE *se touche et dit.*

Moi.

PYGMALION *transporté.*

Moi !

GALATHÉE *se touchant encore.*

C'est moi.

PYGMALION.

Ravissante illusion qui passes jusqu'à mes oreilles, ah ! n'abandonne jamais mes sens.

GALATHÉE *fait quelques pas et touche un marbre.*

Ce n'est plus moi.

Pygmalion dans une agitation, dans des transports qu'il a peine à contenir, suit tous ses mouvemens, l'écoute, l'observe avec une avide attention qui lui permet à peine de résister.

Galathée s'avance vers lui et le regarde; il se lève précipitamment, lui tend les bras, et la regarde avec extâse. Elle pose une main sur lui; il tressaillit, prend cette main, la porte à son cœur, puis la couvre d'ardens baisers.

GALATHÉE *avec un soupir.*

Ah! encore moi.

PYGMALION.

Oui, cher et charmant objet; oui, digne chef-d'œuvre de mes mains, de mon cœur et des Dieux: c'est toi, c'est toi seule: je t'ai donné tout mon être; je ne vivrai plus que par toi.

LA

DÉCOUVERTE

DU

NOUVEAU MONDE.

TRAGÉDIE. (*a*).

(*a*) Cette pièce et les suivantes en vers sont tirées du recueil des Œuvres de *J. J. Rousseau* imprimées à Bruxelles. Les éditeurs de cette édition avertissent dans un avis préliminaire, qu'elles n'avaient jamais été imprimées, et qu'ils les publient d'après les originaux, la plupart écrits de la main même de l'auteur.

PERSONNAGES.

LE CACIQUE, *de l'île de Guanahan, conquérant d'une partie des Antilles.*
DIGIZÉ, *épouse du Cacique.*
CARIME, *princesse Américaine.*
COLOMB, *chef de la flotte espagnole.*
ALVAR, *officier castillan.*
LE GRAND-PRÊTRE *des Americains.*
NOZIME, *Américain.*
TROUPE *de Sacrificateurs Américains.*
TROUPE *d'Espagnols et d'Espagnoles de la flotte.*
TROUPE *d'Américains et d'Américaines.*

La scène est dans l'île de Guanahan.

LA
DÉCOUVERTE
DU
NOUVEAU MONDE,
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente la forêt sacrée, où les peuples de Guanahan venaient adorer leurs dieux.

SCENE PREMIERE.

LE CACIQUE, CARIME.

LE CACIQUE.

Seule en ces bois sacrés ! eh ! qu'y fesait
Carime ?

CARIME.

Eh ! quel autre que vous devrait le savoir
mieux ?

De mes tourmens secrets j'importunais les
dieux;
J'y pleurais mes malheurs ; m'en faites-vous
un crime ?

LE CACIQUE.

Loin de vous condamner, j'honore la vertu
Qui vous fait, près des dieux, chercher la
confiance
Que l'effroi vient d'ôter à mon peuple abattu.
Cent présages affreux, troublant notre assu-
rance,
Semblent du ciel annoncer le courroux:
Si nos crimes ont pu mériter sa vengeance,
Vos vœux l'éloigneront de nous,
En faveur de votre innocence.

CARIME.

Quel fruit espérez-vous de ces détours hon-
teux ?
Cruel ! vous insultez à mon sort déplorable.
Ah! si l'amour me rend coupable,
Est-ce à vous à blâmer mes feux ?

LE CACIQUE.

Quoi ! vous parlez d'amour en ces momens
funestes !
L'amour échauffe-t-il des cœurs glacés d'ef-
froi ?

CARIME.

Quand l'amour est extrême,
Craint-on d'autre malheur
Que la froideur
De ce qu'on aime?
Si Digizé vous vantait son ardeur,
Lui répondriez-vous de même?

LE CACIQUE.

Digizé m'appartient par des nœuds éternels:
En partageant mes feux, elle a rempli mon trône;
Et quand nous confirmons nos sermens mutuels,
L'amour le justifie, et le devoir l'ordonne.

CARIME.

L'amour et le devoir s'accordent rarement:
Tour-à-tour, seulement, ils règnent dans une ame.
L'amour forme l'engagement;
Mais le devoir éteint la flâme.
Si l'hymen a pour vous des attraits si charmans,
Redoublez avec moi ses doux engagemens:
Mon cœur consent à ce partage:
C'est un usage établi parmi nous.

LE CACIQUE.

Que me proposez-vous, Carime ? quel langage !

CARIME.

Tu t'offenses, cruel, d'un langage si doux ;
Mon amour et mes pleurs excitent ton courroux.
Tu vas triompher en ce jour !
Ah ! si tes yeux ont plus de charmes,
Ton cœur a-t-il autant d'amour ?

LE CACIQUE.

Cessez de vains regrets, votre plainte est injuste :
Ici vos pleurs blessent mes yeux.
Carime, ainsi que vous, en cet asile auguste,
Mon cœur a ses secrets à révéler aux dieux.

CARIME.

Quoi ! barbare ! au mépris tu joins enfin l'outrage !
Va, tu n'entendras plus d'inutiles soupirs ;
A mon amour trahi tu préfères ma rage ;
Il faudra te servir au gré de tes désirs.

LE CACIQUE.

Que son sort est à plaindre !

Mais ses fureurs n'obtiendront rien.
Pour un cœur fait comme le mien,
Ses pleurs étaient bien plus à craindre.

SCENE II.

LE CACIQUE.

Lieu terrible, lieu révéré,
Séjour des dieux de cet empire,
Déployez, dans les cœurs, votre pouvoir sacré :
Dieux, calmez un peuple égaré ;
De ses sens effrayés dissipez ce délire.
Ou, si votre puissance enfin n'y peut suffire,
N'usurpez plus un nom vainement adoré.
Je me le cache en vain, moi-même je frissonne ;
Une sombre terreur m'agite malgré moi.
Cacique malheureux, ta vertu t'abandonne ;
Pour la première fois ton courage s'étonne ;
La crainte et la frayeur se font sentir à toi.
Lieu terrible, lieu révéré,
Séjour des dieux de cet empire,
Déployez, dans les cœurs, votre pouvoir sacré :

Rassurez un peuple égaré ;
De ses sens effrayés dissipez ce délire.
Ou si votre puissance enfin n'y peut suffire,
N'usurpez plus un nom vainement adoré.
Mais quel est le sujet de ces craintes frivoles ;
Les vains pressentimens d'un peuple épouvanté,
Les mugissemens des idoles,
Ou l'aspect effrayant d'un astre ensanglanté ?
Ah ! n'ai-je tant de fois enchaîné la victoire,
Tant vaincu de rivaux, tant obtenu de gloire,
Que pour la perdre enfin par de si faibles coups !
Gloire frivole, eh ! sur quoi comptons-nous !
Mais je vois Digizé, cher objet de ma flâme ;
Tendre épouse, ah ! mieux que les dieux,
L'éclat de tes beaux yeux
Ranimera mon ame.

SCENE III.

DIGIZÉ, LE CACIQUE.

DIGIZÉ.

SEIGNEUR, vos sujets éperdus,
Saisis d'effroi, d'horreur, cèdent à leurs alarmes;
Et parmi tant de cris, de soupirs, et de larmes,
C'est pour vous qu'ils craignent le plus.
Quel que soit le sujet de leur terreur mortelle,
Ah! fuyons, cher époux, fuyons; sauvons vos jours.
Par une crainte hélas! qui menace leurs cours,
Mon cœur sent une mort réelle.

LE CACIQUE.

Moi, fuir! leur cacique, leur roi!
Leur père, enfin! l'espères-tu de moi,
Sur la vaine terreur dont ton esprit se blesse?
Moi, fuir! ah Digizé, que me proposes-tu?
Un cœur chargé d'une faiblesse
Conserverait-il ta tendresse,
En abandonnant la vertu?

Digizé, je chéris le nœud qui nous assemble,
J'adore tes appas, ils peuvent tout sur moi;
Mais j'aime encor mon peuple autant que toi;
Et la vertu plus que tous deux ensemble.

SCENE IV.

NOZIME, LE CACIQUE, DIGIZÉ.

NOZIME.

Par votre ordre, Seigneur, les prêtres rásseniblés
Vont bientôt, en ces lieux, commencer le mystère.

LE CACIQUE.

Et les peuples ?

NOZIME.

Toujours également troublés,
Frémissent au récit d'un mal imaginaire.
Ils disent qu'en ces lieux les enfans du soleil
Doivent bientôt descendre, en superbe appareil.
Tout tremble à leur nom seul; et ces hommes terribles,

Affranchis de la mort, aux coups inaccessibles,
Doivent tout asservir à leur pouvoir fatal :
Trop fiers d'être immortels, leur orgueil sans égal
Des rois fait leurs sujets, des peuples leurs esclaves ;
Leurs récits effrayans étonnent les plus braves.
J'ai vainement cherché les auteurs insensés
De ces bruits.......

LE CACIQUE.

Laissez-nous, Nozime : c'est assez.

DIGIZÉ.

Grands Dieux! Que produira cette terreur publique !
Quel sera ton destin, infortuné Cacique ?
Hélas! ce doute affreux ne trouble-t-il que moi ?

LE CACIQUE.

Mon sort est décidé ; je suis aimé de toi.
Dieux puissans, dieux jaloux de mon bonheur suprême,
Des fiers enfans du ciel secondez les projets :
Armez à votre gré la terre, l'enfer même ;
Je puis braver et la foudre et vos traits.

Déployez contre moi votre injuste vengeance;
J'en redoute peu les effets:
Digizé seule, en sa puissance,
Tient mon bonheur et mes succès.
Dieux puissans, dieux jaloux de mon bonheur suprême,
Des fiers enfans du ciel secondez les projets:
Armez à votre gré la terre, l'enfer même;
Je puis braver et la foudre et vos traits.

DIGIZÉ.

Où vous emporte un excès de tendresse?
Ah! n'irritons point les dieux:
Plus on prétend braver les cieux,
Plus on sent sa propre faiblesse.
Ciel, protecteur de l'innocence,
Eloigne nos dangers, dissipe notre effroi.
Eh! des faibles humains qui prendra la défense,
S'ils n'osent espérer en toi!
Du plus parfait amour la flâme légitime
Aurait-elle offensé tes yeux?
Ah! si des feux si purs devant toi sont un crime,
Détruis la race humaine, et ne fais que des dieux.
Ciel, protecteur de l'innocence,

Eloigne nos dangers, dissipe notre effroi.
Eh ! des faibles humains qui prendra la défense,
S'ils n'osent espérer en toi !

LE CACIQUE.

Chère épouse, suspends d'inutiles alarmes :
Plus que des vains malheurs, tes pleurs me vont coûter.
Ai-je, quand tu verses des larmes,
De plus grands maux à redouter?
Mais j'entends retentir les instrumens sacrés,
Les prêtres vont paraître :
Gardez-vous de laisser connaître
Le trouble auquel vous vous livrez.

SCENE V.

LE CACIQUE, LE GRAND-PRÊTRE, DIGIZÉ, TROUPE DE PRÊTRES.

LE GRAND-PRÊTRE.

C'EST ici le séjour de nos dieux formidables ;
Ils rendent, en ces lieux, leurs arrêts redoutables :

Que leur présence en nous imprime un saint
respect :
Tout doit frémir à leur aspect.

LE CACIQUE.

Prêtres sacrés des dieux, qui protégez ces îles,
Implorez leur secours sur mon peuple et sur
moi ;
Obtenez d'eux qu'ils bannissent l'effroi
Qui vient troubler ces lieux tranquilles.
Des présages affreux
Répandent l'épouvante ;
Tout gémit dans l'attente
De cent maux rigoureux.
Par vos accens terribles,
Evoquez les destins.
Si nos maux sont certains,
Ils seront moins sensibles.

LE GRAND-PRÊTRE.

alternativement avec le chœur.

Ancien du monde, Etre des jours,
Sois attentif à nos prières.
Soleil, suspends ton cours
Pour éclairer nos mystères.

LE GRAND-PRÊTRE.

Dieux, qui veillez sur cet empire,
Manifestez vos soins, soyez nos protecteurs.

Bannissez

Bannissez de vaines terreurs,
Un signe seul vous peut suffire :
Le vil effroi peut-il frapper des cœurs
Que votre confiance inspire ?

CHŒUR.

Ancien du monde, Etre des jours,
Sois attentif à nos prières.
Soleil, suspends ton cours,
Pour éclairer nos mystères.

LE GRAND-PRÊTRE.

Conservez à son peuple un prince généreux ;
Que de votre pouvoir digne dépositaire,
Il soit heureux comme les dieux
Puisqu'il remplit leur ministère,
Et qu'il est bienfesant comme eux.

CHŒUR.

Ancien du monde, etc.

LE GRAND-PRÊTRE.

C'en est assez. Que l'on fasse silence.
De nos rites sacrés déployons la puissance.
Que vos sublimes sons, vos pas mystérieux,
De l'avenir, soustrait aux mortels curieux,
Dans mon cœur inspiré portent la connaissance.

Mais la fureur divine agite mes esprits ;
Mes sens sont étonnés, mes regards éblouis ;
La nature succombe aux efforts réunis
De ces ébranlemens terribles......
Non, des transports nouveaux affermissent mes sens ;
Mes yeux, avec effort, percent la nuit des temps....
Ecoutez du destin les décrets inflexibles.
Cacique infortuné,
Tes exploits sont flétris, ton règne est terminé.
Ce jour en d'autres mains fait passer ta puissance.
Tes peuples asservis sous un joug odieux
Vont perdre, pour jamais, les plus chers dons des cieux,
Leur liberté, leur innocence.
Fiers enfans du soleil, vous triomphez de nous ;
Vos arts sur nos vertus vous donnent la victoire.
Mais quand nous tombons sous vos coups,
Craignez de payer cher nos maux et votre gloire.
Des nuages confus naissent de toutes parts...;
Les siècles sont voilés à mes faibles regards.

LE CACIQUE.

De vos arts mensongers cessez les vains prestiges.

Les prêtres se retirent, après quoi l'on entend le chœur suivant, derrière le théâtre.

CHŒUR *derrière le théâtre.*

O ciel! ô ciel! quels prodiges nouveaux!
Et quels monstres aîlés paraissent sur les eaux!

DIGIZÉ.

Dieux! Quels sont ces nouveaux prodiges?

CHŒUR *derrière le théâtre.*

O ciel! ô ciel, etc.

LE CACIQUE.

L'effroi trouble les yeux de ce peuple timide;
Allons appaiser ses transports.

DIGIZÉ.

Seigneur, où courez-vous, quel vain espoir vous guide?

Contre l'arrêt des dieux que servent vos efforts ?
Mais il ne m'entend plus, il fuit : destin sévère !
Ah ! ne puis-je du-moins, dans ma douleur amère,
Sauver un de ses jours, au prix de mille morts !

Fin du premier acte.

ACTE II.

Le théâtre représente un rivage entrecoupé d'arbres et de rochers. On voit, dans l'enfoncement, débarquer la flotte espagnole, au son des trompettes et des timbales.

SCENE PREMIERE.

COLOMB, ALVAR, TROUPE D'ESPAGNOLS ET D'ESPAGNOLES.

CHŒUR.

TRIOMPHONS, triomphons sur la terre
et sur l'onde,
Donnons des lois à l'univers.
Notre audace, en ce jour, découvre un nouveau monde,
Il est fait pour porter nos fers.

COLOMB, *tenant d'une main une épée nue, et de l'autre l'étendard de Castille.*

Climats, dont à nos yeux s'enrichit la nature;
Inconnus aux humains, trop négligés des
cieux,

Perdez la liberté :

(*il plante l'étendard en terre.*)

Mais portez, sans murmure,
Un joug encor plus précieux.
Chers compagnons, jadis l'Argonaute timide
Eternisa son nom dans les champs de Colchos.
Aux rives de Gadès, l'impétueux Alcide
Borna sa course et ses travaux.
Un art audacieux, en nous servant de guide,
De l'immense Océan nous a soumis les flots.
Mais qui célébrera notre troupe intrépide,
A l'égal de tous ces héros !
Célébrez ce grand jour d'éternelle mémoire ;
Entrez, par les plaisirs, au chemin de la gloire :
Que vos yeux enchanteurs brillent de toutes parts ;
De ce peuple sauvage étonnez les regards.

CHŒUR.

Célébrons ce grand jour d'éternelle mémoire ;
Que nos yeux enchanteurs brillent de toutes parts.

(*On danse.*)

ALVAR.

Fière Castille, étends par-tout tes lois,

Sur toute la nature exerce ton empire ;
Pour combler tes brillans exploits
Un monde entier n'a pu suffire.
Maîtres des élémens, héros dans les combats,
Répandons en ces lieux la terreur, le ravage :
Le ciel en fit notre partage,
Quand il rendit l'abord de ces climats
Accessible à notre courage.
Fière Castille, etc.

Danses guerrières

UNE CASTILLANE.

Volez, conquérans redontables,
Allez remplir de grands destins:
Avec des armes plus aimables,
Nos triomphes sont plus certains.
Qu'ici d'une gloire immortelle
Chacun se couronne à son tour :
Guerriers vous y portez l'empire d'Isabelle,
Nous y portons l'empire de l'amour.
Volez, conquérans, etc.

Danses.

ALVAR ET LA CASTILLANE.

Jeunes beautés, guerriers terribles,
Unissez-vous soumettez l'univers.
Si quelqu'un se dérobe à des coups invincibles,

Par de beaux yeux qu'il soit chargé de fers.

COLOMB.

C'est assez exprimer notre alégresse extrême,
Nous devons nos momens à de plus doux transports.
Allons aux habitans, qui vivent sur ces bords,
De leur nouveau destin porter l'arrêt suprême.
Alvar, de nos vaisseaux ne vous éloignez pas ;
Dans ces détours cachés dispersez vos soldats.
La gloire d'un guerrier est assez satisfaite,
S'il peut favoriser une heureuse retraite :
Allez, si nous avons à livrer des combats,
Il sera bientôt temps d'illustrer votre bras.

CHŒUR.

Triomphons, triomphons sur la terre et sur l'onde ;
Portons nos lois au bout de l'univers :
Notre audace, en ce jour, découvre un nouveau monde,
Nous sommes faits pour lui donner des fers.

SCENE II.

CARIME *seule.*

TRANSPORTS de ma fureur, amour, rage
funeste,
Tyrans de la raison, où guidez-vous mes pas ?
C'est assez déchirer mon cœur par vos combats ;
Ah ! du-moins éteignez un feu que je déteste,
Par mes pleurs ou par mon trépas.
Mais je l'espère en vain, l'ingrat y règne
encore,
Ses outrages cruels n'ont pu me dégager.
Je reconnais toujours, hélas ! que je l'adore ;
Par mon ardeur à m'en venger.
Transports de ma fureur, etc.
Mais que servent ses pleurs ?... Qu'elle pleure
elle-même.
C'est ici le séjour des enfans du soleil ;
Voilà de leur abord le superbe appareil :
Qu'y viens-je faire hélas ! dans ma fureur
extrême ?
Je viens leur livrer ce que j'aime,
Pour leur livrer ce que je hais !
Oses-tu l'espérer, infidelle Carime ?

Les fils du ciel sont-ils faits pour le crime ?
Ils détesteront tes forfaits.
Mais s'ils avaient aimé.... s'il ont des cœurs sensibles ;
Ah ! sans doute ils le sont, ils ont reçu le jour.
Le ciel peut-il former des cœurs inaccessibles
Aux tourmens de l'amour !

SCENE III.

ALVAR, CARIME.

ALVAR.

Que vois-je ! quel éclat ! Ciel ! comment tant de charmes
Se trouvent-ils en ces déserts !
Que serviront ici la valeur et les armes ?
C'est à nous d'y porter les fers.

CARIME, *en action de se prosterner.*

Je suis encor, Seigneur, dans l'ignorance
Des hommages qu'on doit....

ALVAR, *la retenant.*

J'en puis avoir reçus ;
Mais où brille votre présence,

C'est à vous seule qu'ils sont dus.

CARIME.

Quoi donc ! refusez-vous, Seigneur, qu'on vous adore ?
N'êtes vous pas des dieux ?

ALVAR.

On ne doit adorer que vous seule en ces lieux,
Au titre de héros nous aspirons encore.
Mais daignez m'instruire à mon tour,
Si mon cœur en ce lieu sauvage
Doit en vous admirer l'ouvrage
De la nature ou de l'amour ?

CARIME.

Vous séduisez le mien par un si doux langage,
Je n'en attendais pas de tels en ce séjour.

ALVAR.

L'amour veut par mes soins réparer en ce jour
Ce qu'ici vos appas ont de désavantage :
Ces lieux grossiers ne sont pas faits pour vous:
Daignez nous suivre en un climat plus doux.
Avec tant d'appas en partage,
L'indifférence est un outrage
Que vous ne craindrez pas de nous.

CARIME.

Je ferai plus encore : et je veux que cette île,
Avant la fin du jour, reconnaisse vos lois.
Les peuples effrayés vont d'asile en asile
Chercher leur sûreté dans le fond de nos bois :
Le Cacique lui-même en d'obscures retraites
A déposé ses biens les plus chéris.
Je connais les détours de ces routes secrètes.
Des ôtages si chers......

ALVAR.

Croyez-vous qu'à ce prix
Nos cœurs soient satisfaits d'emporter la victoire ?
Notre valeur suffit pour nous la procurer.
Vos soins ne serviraient qu'à ternir notre gloire,
Sans la mieux assurer.

CARIME.

Ainsi, tout se refuse à ma juste colère!

ALVAR.

Juste ciel, vous pleurez! ai-je pu vous déplaire ?
Parlez, que fallait-il ?....

CARIME.

CARIME.

Il fallait me venger.

ALVAR.

Quel indigne mortel a pu vous outrager ?
Quel monstre a pu former ce dessein téméraire ?

CARIME.

Le Cacique.

ALVAR.

Il mourra : c'est fait de son destin :
Tous moyens sont permis pour punir une offense :
Pour courir à la gloire il n'est qu'un seul chemin ;
Il en est cent pour la vengeance.
Il faut venger vos pleurs et vos appas ;
Mais mon zèle empressé n'est pas ici le maître :
Notre chef, en ces lieux, va bientôt reparaître :
Je vais tout préparer pour marcher sur vos pas.

ENSEMBLE.

Vengeance, amour, unissez vous ;
Portez par-tout le ravage.

Quand vous animez le courage,
Rien ne résiste à vos coups.

ALVAR.

La colère en est plus ardente,
Quand ce qu'on aime est outragé.

CARIME.

Quand l'amour en haine est changé,
La rage est cent fois plus puissante.

ENSEMBLE.

Vengeance, amour, unissez-vous, etc.

Fin du second acte.

ACTE III.

Le théâtre change, et représente les appartemens du Cacique.

SCÈNE PREMIÈRE.

DIGIZÉ, *seule.*

Tourmens des tendres cœurs, terreurs, crainte fatale,
Tristes pressentimens, vous voilà donc remplis.
Funeste trahison d'une indigne rivale,
Noirs crimes de l'amour, restez-vous impunis ?
Hélas ! dans mon effroi timide,
Je ne soupçonnais pas, cher et fidèle époux,
De quelle main perfide
Te viendraient de si rudes coups.
Je connais trop ton cœur, le sort qui nous sépare
Terminera tes jours :
Et je n'attendrai pas qu'une main moins barbare

Des miens vienne trancher le cours.
Tourmens des tendres cœurs, terreurs, crainte
fatale, etc.
Cacique redouté, quand cette heureuse rive
Retentissait par-tout de tes faits glorieux,
Qui t'eût dit qu'on verrait ton épouse captive
Dans le palais de tes aïeux !

SCENE II.

DIGIZÉ, CARIME.

DIGIZÉ.

VENEZ-VOUS insulter à mon sort déplorable ?

CARIME.

Je viens partager vos ennuis.

DIGIZÉ.

Votre fausse pitié m'accable
Plus que l'état même où je suis.

CARIME.

Je ne connais point l'art de feindre :
Avec regret je vois couler vos pleurs.

Mon désespoir a causé vos malheurs ;
Mais mon cœur commence à vous plaindre ,
Sans pouvoir guérir vos douleurs.
Renonçons à la violence ,
Quand le cœur se croit outragé :
A peine a-t-on puni l'offense ,
Qu'on sent moins le plaisir que donne la vengeance
Que le regret d'être vengé.

DIGIZÉ.

Quand le remède est impossible ;
Vous regrettez les maux où vous me réduisez ;
C'est quand vous les avez causés
Qu'il y fallait être sensible.

ENSEMBLE.

Amour, amour , tes cruelles fureurs ,
Tes injustes caprices ,
Ne cesseront-ils point de tourmenter les cœurs ?
Fais-tu de nos supplices
Tes plus cheres douceurs ?
Nos tourmens font-ils tes délices ?
Te nourris-tu de nos pleurs ?
Amour , amour , tes cruelles fureurs ,

Tes injustes caprices,
Ne cesseront-ils point de tourmenter les cœurs ?

CARIME.

Quel bruit ici se fait entendre !
Quels cris ! Quels sons étincelans !

DIGIZÉ.

Du Cacique en fureur les transports violens...
Si c'était lui.... Grands dieux ! qu'ose-t-il entreprendre ?
Le bruit redouble, hélas ! peut-être il va périr ;
Ciel ! juste ciel, daigne le secourir.
(*On entend des décharges de mousqueterie qui se mêlent au bruit de l'orchestre*).

ENSEMBLE.

Dieux ! quel fracas, quel bruit, quels éclats de tonnère !
Le soleil irrité renverse-t-il la terre !

SCENE III.

COLOMB *suivi de quelques guerriers*; DIGIZÉ, CARIME.

COLOMB.

C'EST assez: épargnons de faibles ennemis.
Qu'ils sentent leur faiblesse avec leur esclavage;
Avec tant de fierté, d'audace, et de courage,
Ils n'en seront que plus punis.

DIGIZÉ.

Cruels! qu'avez-vous fait? Mais, ô ciel! c'est lui-même.

SCENE IV.

ALVAR, LE CACIQUE *désarmé, et les acteurs précédens.*

ALVAR.

JE l'ai surpris, qui seul, ardent, et furieux,
Cherchait à pénétrer jusqu'en ces mêmes lieux.

COLOMB.

Parle, que voulais-tu dans ton audace extrême ?

LE CACIQUE.

Voir Digizé, t'immoler, et mourir.

COLOMB.

Ta barbare fierté ne peut se démentir :
Mais, réponds, qu'attends-tu de ma juste colère ?

LE CACIQUE.

Je n'attends rien de toi, va, remplis tes projets.
Fils du soleil, de tes heureux succès
Rends grâce aux foudres de ton père,
Dont il t'a fait dépositaire.
Sans ces foudres brûlans, ta troupe en ces climats
N'aurait trouvé que le trépas.

COLOMB.

Ainsi donc ton arrêt est dicté par toi-même.

CARIME.

Calmez votre colère extrême ;
Accordez aux remords, prêts à me déchirer,

De deux tendres époux la vie et la couronne.
J'ai fait leurs maux, je veux les réparer :
Ou si votre rigueur l'ordonne,
Avec eux je veux expirer.

COLOMB.

Daignent-ils recourir à la moindre prière ?

LE CACIQUE.

Vainement ton orgueil l'espère,
Et jamais mes pareils n'ont prié que les dieux.

CARIME *à Alvar.*

Obtenez ce bienfait si je plais à vos yeux.

CARIME, ALVAR, DIGIZÉ.

Excusez deux époux, deux amans trop sensibles :
Tout leur crime est dans leur amour.
Ah ! si vous aimiez un jour,
Voudriez-vous, à votre tour,
Ne rencontrer que des cœurs inflexibles ?

CARIME.

Ne vous rendrez-vous point ?

COLOMB.

Allez, je suis vaincu.

Cacique malheureux, remonte sur son trône:
(*On lui rend son épée*).
Reçois mon amitié, c'est un bien qui t'est dû.
Je songe, quand je te pardonne,
Moins à leurs pleurs qu'à ta vertu.
(*A Carime*).
Pour ces tristes climats la vôtre n'est pas née.
Sensible aux feux d'Alvar, daignez les couronner.
Venez montrer l'exemple à l'Espagne étonnée,
Quand on pourrait punir, de savoir pardonner.

LE CACIQUE.

C'est toi qui viens de le donner;
Tu me rends Digizé, tu m'as vaincu par elle:
Tes armes n'avaient pu dompter mon cœur rebelle,
Tu l'as soumis par tes bienfaits.
Sois sûr, dès cet instant, que tu n'auras jamais
D'ami plus empressé, de sujet plus fidèle!

COLOMB.

Je te veux pour ami; sois sujet d'Isabelle.
Vante-nous désormais ton éclat prétendu,
Europe! en ce climat sauvage

On éprouve autant de courage,
On y trouve plus de vertu.
O vous que, des deux bouts du monde,
Le destin rassemble en ces lieux,
Venez, peuples divers, former d'aimables jeux !
Qu'à vos concerts l'écho réponde :
Enchantez les cœurs et les yeux.
Jamais une plus digne fête
N'attira vos regards.
Nos jeux sont les enfans des arts,
Et le monde en est la conquête.
Hâtez-vous, accourez, venez de toutes parts,
O vous que, des deux bouts du monde,
Le destin rassemble en ces lieux;
Venez former d'aimables jeux.

SCENE V.

Les acteurs précédens, peuples Espagnols et Américains.

CHŒUR.

Accourons, accourons, formons d'aimables jeux.

Qu'à nos concerts l'écho réponde,
Enchantons les cœurs et les yeux.

UN AMÉRICAIN.

Il n'est point de cœur sauvage
Pour l'amour :
Et dès qu'on s'engage
En ce séjour,
C'est sans partage.
Point d'autres plaisirs
Que de douces chaînes,
Nos uniques peines
Sont nos vains désirs,
Quand des inhumaines
Causent nos soupirs.
Il n'est point, etc.

UNE ESPAGNOLE.

Voguons,
Parcourons
Les ondes,
Nos plaisirs auront leur tour.
Découvrir
De nouveaux mondes,
C'est offrir
De nouveaux myrthes à l'amour.
Plus loin que Phœbus n'étend
Sa carrière,

Plus loin qu'il ne répand
Sa lumière,
L'amour fait sentir ses feux.
Soleil ! tu fais nos jours, l'amour les rend heureux.
Voguons, etc.

CHŒUR.

Répandons dans tout l'univers
Et nos trésors et l'abondance,
Unissons par notre alliance
Deux mondes séparés par l'abyme des mers.

Fin du troisième et dernier acte.

AIR

Ajouté à la fête du troisième acte.

DIGIZÉ.

TRIOMPHE, amour, règne en ces lieux;
Retour de mon bonheur, doux transports de ma flâme,
Plaisirs charmans, plaisirs des Dieux,
Enchantez, enivrez mon ame;
Coulez, torrens délicieux.
Fille de la vertu, tranquillité charmante,
Tu n'exclus point des cœurs l'aimable volupté.
Les doux plaisirs font la félicité,
Mais c'est toi qui la rends constante.

FRAGMENS D'IPHIS,

TRAGÉDIE.

Pour l'académie royale de musique.

PERSONNAGES.

ORTULE, *roi d'Elide.*

PHILOXIS, *prince de Micènes.*

ANAXARETTE, *fille du feu roi d'Elide.*

ÉLISE, *princesse de la cour d'Ortule.*

IPHIS, *officier de la maison d'Ortule.*

ORANE, *suivante d'Elise.*

UN CHEF *des guerriers de Philoxis.*

CHŒUR *de guerriers.*

CHŒUR *de la suite d'Anaxarette.*

CHŒUR *de dieux et de déesses.*

CHŒUR *de sacrificateurs et de peuples.*

CHŒUR *de furies dansantes.*

IPHIS,

TRAGÉDIE.

Le théâtre représente un rivage ; et dans le fond, une mer couverte de vaisseaux.

SCENE PREMIERE.

ELISE, ORANE.

ORANE.

PRINCESSE, enfin votre joie est parfaite ;
Rien ne troublera plus vos feux.
Philoxis de retour, Philoxis amoureux,
Vient d'obtenir du roi la main d'Anaxarette ;
Elle consent sans peine à ce choix glorieux ;
L'aspect d'un souverain puissant, victorieux,
Efface dans son cœur la plus vive tendresse :
Le trop constant Iphis n'est plus rien à ses yeux,
La seule grandeur l'intéresse.

ELISE.

En vain tout paraît conspirer
A favoriser ma flâme ;

Je n'ose point encor, cher Orane, espérer
Qu'il devienne sensible aux tourmens de mon ame ;
Je connais trop Iphis, je ne puis m'en flatter.
Son cœur est trop constant, son amour est trop tendre :
Non, rien ne pourra l'arrêter ;
Il saura même aimer, sans pouvoir rien prétendre.

ORANE.

Eh quoi! vous penseriez qu'il osât refuser
Un cœur qui bornerait les vœux de cent monarques ?

ELISE.

Hélas ! il n'a déjà que trop su mépriser
De mes feux les plus tendres marques.

ORANE.

Pourrait-il oublier sa naissance, son rang,
Et l'éclat dont brille le sang
Duquel les Dieux vous ont fait naître ?

ELISE.

Quels que soient les aïeux dont il a reçu l'être,
Iphis sait mériter un plus illustre sort,
Et par un courageux effort,

Se frayer le chemin d'une cour plus brillante.
Ses aimables vertus, sa valeur éclatante,
Ont su lui captiver mon cœur.
Je me ferais honneur
D'une semblable faiblesse,
Si pour répondre à mon ardeur
L'ingrat employait sa tendresse :
Mais peu touché de ma grandeur,
Et moins encor de mon amour extrême,
Il a beau savoir que je l'aime,
Je n'en suis pas mieux dans son cœur.
Il ose soupirer pour la fille d'Ortule ;
Elle-même jusqu'à ce jour
A su partager son amour :
Et malgré sa fierté, malgré tout son scrupule,
Je l'ai vu s'attendrir et l'aimer à son tour.
Seule, de son secret je tiens la confidence ;
Elle m'a fait l'aveu de leurs plus tendres feux,
Oh ! qu'une telle confiance
Est dure à supporter pour mon cœur amoureux !

ORANE.

Quel que soit l'excès de sa flâme,
Elle brise aujourd'hui les nœnds les plus charmans:
Si l'amour régnait bien dans le fond de son ame,

Oublîerait-elle ainsi les vœux et les sermens?
Laissez agir le temps, laissez agir vos charmes.
Bientôt Iphis, irrité des mépris
De la beauté dont son cœur est épris,
Va vous rendre les armes.

AIR.

Pour finir vos peines
Amour va lancer ses traits.
Faites briller vos attraits,
Formez de douces chaînes.
Pour finir vos peines
Amour va lancer ses traits.

ELISE.

Orane, malgré moi, la crainte m'intimide.
Hélas! je sens couler mes pleurs.
Iphis, que tu serais perfide,
Si, sans les partager, tu voyais mes douleurs.
Mais c'est assez tarder; cherchons Anaxarette.
Philoxis en ces lieux lui prépare une fête;
Je dois l'accompagner: Orane, suivez-moi.

SCENE II.

IPHIS *seul.*

AMOUR, que de tourmens j'endure sous ta loi !
Que mes maux sont cruels ! que ma peine est extrême !
Je crains de perdre ce que j'aime ;
J'ai beau m'assurer sur son cœur,
Je sens, hélas ! que son ardeur
M'est une trop faible assurance
Pour me rendre mon espérance.
Je vois déjà sur ce rivage
Un rival orgueilleux, couronné de lauriers,
Au milieu de mille guerriers,
Lui présenter un doux hommage :
En cet état ose-t-on refuser
Un amant tout couvert de gloire ?
Hélas ! je ne puis accuser
Que sa grandeur et sa victoire !
De funestes pressentimens
Tour-à-tour dévorent mon ame ;
Mon trouble augmente à tous momens.
Anaxarette...... Dieux...... trahiriez-vous ma flâme !

AIR.

Quel prix de ma constante ardeur,
Si vous deveniez infidelle !
Elise était charmante et belle,
J'ai cent fois refusé son cœur.
Quel prix de ma constante ardeur,
Si vous deveniez infidelle !

SCENE III.

LE ROI, PHILOXIS.

LE ROI.

PRINCE, je vous dois aujourd'hui
L'éclat dont brille la couronne ;
Votre bras est le seul appui
Qui vient de rassurer mon trône :
Vous avez terrassé mes plus fiers ennemis.
Tout parle de votre victoire.
Des sujets révoltés voulaient ternir ma gloire ;
Votre valeur les a soumis :
Jugez de la grandeur de ma reconnaissance
Par l'excès du bienfait que j'ai reçu de vous.
Vous possédez déjà la suprême puissance ;
Soyez encore heureux époux.

Je dispose d'Anaxarette ;
Ortule, en expirant, m'en laissa le pouvoir.
Philoxis, si sa main peut flatter votre espoir,
A former cet hymen aujourd'hui je m'apprête.

PHILOXIS.

Que ne vous dois-je point, Seigneur !
Que mes plaisirs sont doux, qu'ils sont remplis de charmes !
Ah ! l'heureux succès de mes armes
Est bien payé par un si grand bonheur !

AIR.

Tendre amour, aimable espérance,
Régnez à jamais dans mon cœur.
Je vois récompenser la plus parfaite ardeur,
Je reçois aujourd'hui le prix de ma constance.
Ce que j'ai senti de souffrance
N'est rien auprès de mon bonheur.
Tendre amour, aimable espérance,
Régnez à jamais dans mon cœur :
Je vais posséder ce que j'aime ;
Ah ! Philoxis est trop heureux !

LE ROI.

Je sens une joie extrême,
De pouvoir combler vos vœux.

ENSEMBLE.

La paix succede aux plus vives alarmes,
Livrons - nous aux plus doux plaisirs ;
Goûtons, goûtons-en tous les charmes ;
Nous ne formerons plus d'inutiles désirs.

LE ROI.

La gloire a couronné vos armes ;
Et l'hymen, en ce jour, couronne vos soupirs.

ENSEMBLE.

La paix succède, etc.

LE ROI.

Prince, je vais, pour cet ouvrage,
Tout préparer dès ce moment :
Vous allez être heureux amant :
C'est le fruit de votre courage.

PHILOXIS.

Et moi, pour annoncer en ces lieux mon bonheur,
Allons, sur mes vaisseaux, triomphant et vainqueur,
Des dépouilles de ma conquête
Faire un hommage aux pieds d'Anaxarette.

SCENE IV.

ANAXARETTE *seule.*

AIR.

JE cherche en vain à dissïper mon trouble ;
Non, rien ne saurait l'appaiser ;
J'ai beau m'y vouloir opposer,
Malgré moi ma peine redouble.
Enfin il est donc vrai, j'épouse Philoxis ;
Et j'ai pu consentir à trahir ma tendresse !
C'est inutilement que mon cœur s'intéresse
Au bonheur de l'aimable Iphis.
Fallait-il, Dieux puissans, qu'une si douce flâme,
Dont j'attendais tout mon bonheur,
N'ait pu passer jusqu'en mon ame
Sans offenser ma gloire et mon honneur !
Je cherche en vain, etc.
Je sens encor tout mon amour,
Quoique pour l'étouffer l'ambition m'inspire ;
Et je m'apperçois qu'à leur tour

Mes yeux versent des pleurs, et que mon
cœur soupire.
Mais quoi pourrais-je balancer?
Pour deux objets puis-je m'intéresser?
L'un est roi triomphant, l'autre amant sans
naissance;
Ah! sans rougir je ne puis y penser;
Et j'en sens trop la différence,
Pour oser encore hésiter:
Non, sachons mieux nous acquitter
Des lois que la gloire m'impose.
Régnons, mon rang ne me propose
Qu'une couronne à souhaiter;
Et je ne serais plus digne de la porter,
Si je désirais autre chose.

SCENE V.

ÉLISE, ANAXARETTE.

Suite d'Anaxarette qui entre avec Elise.

ELISE.

Philoxis est enfin de retour en ces lieux,
Il ramène avec lui l'amour et la victoire;
Et cet amant, comblé de gloire,

En vient faire hommage à vos yeux :
Ces vaisseaux triomphans, autour de ce rivage,
Semblent annoncer ses exploits.
Nos ennemis vaincus, et soumis à nos lois,
Sont des preuves de son courage.
Princesse, dans cet heureux jour,
Vous allez partager l'éclat qui l'environne.
Qu'avec plaisir on porte une couronne,
Quand on la reçoit de l'amour!

ANAXARETTE.

Je sens l'excès de mon bonheur extrême,
Et je vois accomplir mes plus tendres désirs.
Hélas! que ne puis-je de même
Voir finir mes tendres soupirs!

On entend des trompettes et des timbales derrière le théâtre.

Mais qu'entends-je? quel bruit de guerre
Vient en ces lieux frapper les airs ?

ELISE.

Quels sons harmonieux! quels éclatans concerts!

ENSEMBLE.

Ciel! quel auguste aspect paraît sur cette terre!

SCENE VI.

Ici quatre trompettes paraissent sur le théâtre, suivis d'un grand nombre de guerriers vêtus magnifiquement.

ANAXARETTE, ELISE, *suite d'Anaxarette, chef des guerriers, chœur de guerriers.*

LE CHEF *des guerriers à Anaxarette.*

Recevez, aimable princesse,
L'hommage d'un amant tendre et respectueux.
C'est de sa part que dans ces lieux
Nous venons vous offrir ses voeux et sa richesse.

(*En cet endroit on voit entrer, au son des trompettes, plusieurs guerriers, vêtus légèrement, qui portent des présens magnifiques, à la fin desquels est un beau trophée ; ils forment une marche, et vont en dansant offrir leurs présens à la princesse, pendant que le chef des guerriers chante*).

LE CHEF *des guerriers.*

Régnez à jamais sur son cœur,
Partagez son amour extrême,
Et que de sa flamme même
Puisse naître votre ardeur.
Et vous, guerriers, chantons l'heureuse chaîne
Qui va couronner nos vœux;
Honorons notre souveraine,
Sous ses lois vivons sans peine;
Soyons à jamais heureux.

CHŒUR *de guerriers.*

Chantons, chantons l'heureuse chaîne
Qui va couronner nos vœux;
Honorons notre souveraine,
Sous ses lois vivons sans peine;
Soyons à jamais heureux.

ELISE.

Jeunes cœurs, en ce jour
Rendez-vous sans plus attendre,
Craignez d'irriter l'amour;
Chaque cœur doit à son tour
Devenir amoureux et tendre.
On veut en vain se défendre,
Il faut aimer un jour.

FIN.

LES
PRISONNIERS
DE GUERRE,
COMÉDIE.

PERSONNAGES.

GOTERNITZ, *gentilhomme hongrois.*

MACKER, *hongrois.*

DORANTE, *officier français prisonnier de guerre.*

SOPHIE, *fille de Goternitz.*

FRÉDÉRICH, *officier hongrois, fils de Goternitz.*

JACQUARD, *suisse, valet de Dorante.*

La scène est en Hongrie.

LES

PRISONNIERS DE GUERRE,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

DORANTE, JACQUARD.

JACQUARD.

Par mon foy, Monsir, moi ly comprendre rien à sti pays l'ongri, le fin l'être pon, et les méchans : l'être pas naturel, cela.

DORANTE.

Si tu ne t'y trouves pas bien, rien ne t'oblige d'y demeurer. Tu es mon domestique, et non pas prisonnier de guerre comme moi ; tu peux t'en aller quand il te plaira. . . . .

JACQUARD.

Oh ! moi point quitter fous, moi fouloir pas être plus lipre que mon maître.

DORANTE.

Mon pauvre Jacquard, je suis sensible à ton attachement; il me consolerait dans ma captivité, si j'étais capable de consolation.

JACQUARD.

Moi point souffrir que fous s'affliche touchours, touchours, fous poire comme moi, fous consolir tout l'apord.

DORANTE.

Quelle consolation! ô France, ô ma chère patrie! que ce climat barbare me fait sentir ce que tu vaux! quand reverrai-je ton heureux séjour? quand finira cette honteuse inaction où je languis, tandis que mes *glorieux* compatriotes moissonnent des lauriers *sur les traces de mon roi?*

JACQUARD.

Oh! fous l'afre été pris combattant pravement. Les ennemis que fous afre tués, l'être encore pli malates que fous.

DORANTE.

Apprends que dans le sang qui m'anime la gloire acquise ne sert que d'aiguillon pour en rechercher davantage. Apprends que quelque

zèle qu'on ait à remplir son devoir pour lui-même, l'ardeur s'en augmente encore par le noble désir de mériter l'estime de son maître en combattant sous ses yeux. *Ah! quel n'est pas le bonheur de quiconque peut obtenir celle du mien, et qui sait mieux que ce grand prince peut sur sa propre expérience juger du mérite et de la valeur?*

JACQUARD.

Pien, pien, fous l'être pientôt tiré te sti prisonnache; monsir votre père avre écrit qu'il traffaillir pour faire échange fous.

DORANTE.

Oui, mais le temps en est encore incertain; et cependant le roi fait chaque jour de nouvelles conquêtes.

JACQUARD.

Pardi! moi l'être pien content t'aller tant seulement à celles qu'il fera encore; mais fous l'être donc plis amoureux pisque fous fouloir tant partir.

DORANTE.

Amoureux! de qui!.. (*à part.*) aurait-il pénétré mes feux secrets?

JACQUARD.

Là, te cette temoiselle Claire, te cette cholie fille de notre pourgeois à qui fous faire tant de petits douceurs. (*à part.*) Oh! chons pien d'autres doutances, mais il faut faire semplant te rien.

DORANTE.

Non, Jacquard, l'amour que tu me supposes n'est point capable de ralentir mon empressement de retourner en France. Tous climats sont indifférens pour l'amour. Le monde est plein de belles, dignes des services de mille amans, mais on n'a qu'une patrie à servir.

JACQUARD.

A propos te belles. Savre fous que l'être après timain que notre prital te pourgeois épouse la fille de monsir Goternitz?

DORANTE.

Comment! que dis-tu?

JACQUARD.

Que la mariache de monsir Macker avec mameeelle Sophie, qui était différé chisque à l'arrivée ti frère te la temoiselle, doit se termi-

ner

ner dans deux jours, parce qu'il avre été échangé plitôt qu'on n'avre cru et qu'il ariver aucherdi.

DORANTE.

Jacquard, que me dis-tu là! Comment le sais-tu ?

JACQUARD.

Par mon foy, je l'afre appris toute l'heure en pivant pouteille avec in falet te la maison.

DORANTE.

(*à part.*) Cachons mon trouble,... (*haut*) je réfléchis que le messager doit être arrivé. Va voir s'il n'y a point de nouvelles pour moi.

JACQUARD.

(*à part.*) Diaple! l'y être in noufelle de trop à ce que che fois! (*revenant.*) Monsir, che safre point où l'être la poutique de sti noufelle.

DORANTE.

Tu n'as qu'à parler à mademoiselle Claire, qui, pour éviter que mes lettres ne soient ouvertes à la peste, a bien voulu se charger de les recevoir sous une adresse convenue, et de me les remettre secrètement.

SCENE II.

DORANTE.

Quel coup pour ma flamme! c'en est donc fait, trop aimable Sophie, il faut vous perdre pour jamais, et vous allez devenir la proie d'un riche, mais ridicule et grossier vieillard. Hélas! sans m'en avoir fait encore l'aveu, tout commençait à m'annoncer de votre part le plus tendre retour. Non, quoique les injustes préjugés de son père contre les Français dussent être un obstacle invincible à mon bonheur, il ne fallait pas moins qu'un pareil événement pour assurer la sincérité des vœux que je fais pour retourner promptement en France : les ardens témoignages que j'en donne ne sont-ils point plutôt les efforts d'un esprit qui s'excite par la considération de son devoir, que les effets d'un zèle assez sincère ? mais que dis-je, ah ? que la gloire n'en murmure point; de si beaux feux ne sont pas faits pour lui nuire : un cœur n'est jamais assez amoureux ; il ne fait pas du-moins assez de cas de l'estime de sa maîtresse, quand il balance à lui préférer son devoir, son pays et son roi.

SCENE III.

MACKER, DORANTE, GOTERNITZ.

MACKER.

AH! voici ce prisonnier que j'ai en garde. Il faut que je le prévienne sur la façon dont il doit se conduire avec ma future. Car ces Français qui, dit-on, se soucient si peu de leurs femmes, sont des plus accommodans avec celles d'autrui; mais je ne veux point chez moi de ce commerce-là, et je prétends du-moins que mes enfans soient de mon pays.

GOTERNITZ.

Vous avez là d'étranges opinions de ma fille.

MACKER.

Mon Dieu! pas si étranges. Je pense que la mienne la vaut bien; et si.. brisons là-dessus.. seigneur Dorante.

DORANTE.

Monsieur?

MACKER.

Savez-vous que je me marie?

DORANTE.

Que m'importe?

MACKER.

C'est qu'il m'importe à moi que vous appreniez que je ne suis pas d'avis que ma femme vive à la française.

DORANTE.

Tant pis pour elle.

MACKER.

Eh oui, mais tant mieux pour moi.

DORANTE.

Je n'en sais rien.

MACKER.

Oh! nous ne demandons pas votre opinion là-dessus. Je vous avertis seulement que je souhaite de ne vous trouver jamais avec elle, et que vous évitiez de me donner à cet égard des ombrages sur sa conduite.

DORANTE.

Cela est trop juste, et vous serez satisfait.

MACKER.

Ah! le voilà complaisant une fois ; quel miracle!

DORANTE.

Mais je compte que vous y contribuerez de votre côté autant qu'il sera nécessaire.

MACKER.

Oh! sans doute, et j'aurai soin d'ordonner à ma femme de vous éviter en toute occasion.

DORANTE.

M'éviter! gardez-vous en bien. Ce n'est pas ce que je veux dire.

MACKER.

Comment?

DORANTE.

C'est vous, au contraire, qui devez éviter de vous apercevoir du temps que je passerai auprès d'elle. Je ne lui rendrai des soins que le plus indirectement qu'il me sera possible, et vous, en mari prudent vous n'en verrez que ce qu'il vous plaira.

MACKER.

Comment diable! vous vous moquez, et ce n'est pas là mon compte.

DORANTE.

C'est pourtant tout ce que je puis vous promettre, et c'est même tout ce que vous m'avez demandé.

MACKER.

Parbleu ! celui-là me passe ; il faut être bien endiablé après les femmes d'autrui pour tenir un tel langage à la barbe des maris.

GOTERNITZ.

En vérité, seigneur Macker, vos discours me font pitié, et votre colère me fait rire. Quelle réponse vouliez-vous que fît Monsieur à une exhortation aussi ridicule que la vôtre ? la preuve de la pureté de ses intentions est le langage même qu'il vous tient : s'il voulait vous tromper, vous prendrait-il pour son confident ?

MACKER.

Je me moque de cela, fou qui s'y fie. Je ne veux point qu'il fréquente ma femme, et j'y mettrai bon ordre.

DORANTE.

A la bonne heure ; mais comme je suis votre prisonnier, et non pas votre esclave, vous ne

trouverez pas mauvais que je m'acquitte envers elle en toute occasion des devoirs de politesse que mon sexe doit au sien.

MACKER.

Eh ! morbleu ! tant de politesses pour une femme ne tendent qu'à faire affront au mari. Cela me met dans des impatiences..... nous verrons..... nous verrons..... vous êtes méchant, monsieur le Français. Oh parbleu, je le serai plus que vous.

DORANTE.

A la maison cela peut être ; mais j'ai peine à croire que vous le soyez fort à la guerre.

GOTERNITZ.

Tout doux, seigneur Dorante, il est d'une nation.....

DORANTE.

Oui, quoique la vraie valeur soit inséparable de la générosité, je sais malgré la cruauté de la vôtre en estimer la bravoure. Mais cela le met-il en droit d'insulter un soldat qui n'a cédé qu'au nombre, et qui, je pense, a montré assez de courage pour devoir être respecté, même dans sa disgrace ?

GOTERNITZ.

Vous avez raison. Les lauriers ne sont pas moins le prix du courage que de la victoire. Nous-mêmes depuis que nous cédons aux armes triomphantes de votre roi, nous ne nous en tenons pas moins glorieux, puisque la même valeur qu'il emploie à nous attaquer, montre la nôtre à nous défendre. Mais voici Sophie.

SCENE IV.

GOTERNITZ, MACKER, DORANTE, SOPHIE.

GOTERNITZ.

Approchez, ma fille, venez saluer votre époux ; ne l'acceptez-vous pas avec plaisir de ma main ?

SOPHIE.

Quand mon cœur en serait le maître il ne le choisirait pas ailleurs qu'ici.

MAKER.

Fort bien, belle mignonne ; mais....

(*à Dorante.*) quoi ! vous ne vous en allez pas ?

DORANTE.

Ne devez-vous pas être flatté que mon admiration confirme la bonté de votre choix ?

MACKER.

Comme je ne l'ai pas choisie pour vous, votre approbation me paraît ici peu nécessaire.

GOTERNITZ.

Il me semble que ceci commence à durer trop pour un badinage. Vous voyez, Monsieur, que le seigneur Macker est inquiété de votre présence ; c'est un effet qu'un cavalier de votre figure peut produire naturellement sur l'époux le plus raisonnable.

DORANTE.

Eh bien ! il faut donc le délivrer d'un spectateur incommode : aussi-bien ne puis-je supporter le tableau d'une union aussi disproportionnée. Ah ! Monsieur, comment pouvez-vous consentir vous-même, que tant de perfections soient possédées par un homme si peu fait pour les connaître ?

SCENE V.

MACKER, GOTERNITZ, SOPHIE.

MACKER.

PARBLEU! voilà une nation bien extraordinaire, des prisonniers bien incommodes. Le valet me boit mon vin, le maître caresse ma fille. (*Sophie fait une mine.*) Ils vivent chez moi comme s'ils étaient en pays de conquêtes!

GOTERNITZ.

C'est la vie la plus ordinaire aux Français; ils y sont tout accoutumés.

MACKER.

Bonne excuse, ma foi! ne faudrait-il point encore en faveur de la coutume que j'approuve qu'il me fasse cocu?

SOPHIE.

Ah ciel! quel homme!

GOTERNITZ.

Je suis aussi scandalisé de votre langage

que ma fille en est indignée. Apprenez qu'un mari qui ne montre à sa femme ni estime ni confiance, l'autorise, autant qu'il est en lui, à ne les pas mériter. Mais le jour s'avance : je vais monter à cheval pour aller au devant de mon fils, qui doit arriver ce soir.

MACKER.

Je ne vous quitte pas, j'irai avec vous s'il vous plaît.

GOTERNITZ.

Soit ; j'ai même bien des choses à vous dire, dont nous nous entretiendrons en chemin.

MACKER.

Adieu, mignonne, il me tarde que nous soyions mariés pour vous mener voir mes champs et mes bêtes à cornes, j'en ai le plus beau parc de la Hongrie.

SOPHIE.

Monsieur, ces animaux-là me font peur.

MACKER.

Va, va, poulette, tu y seras bientôt aguerrie avec moi.

SCENE VI.

SOPHIE.

Quel époux ! quelle différence de lui à Dorante, en qui les charmes de l'amour redoublent par les grâces de ses manières et de ses expressions. Mais hélas ! il n'est point fait pour moi. A peine mon cœur ose-t-il s'avouer qu'il l'aime, et je dois trop me féliciter de ne lui avoir point avoué à lui-même. Encore s'il m'était fidèle, la bonté de mon père me laisserait, malgré sa prévention et ses engagemens, quelque lueur d'espérance. Mais la fille de Macker partage l'amour de Dorante ; il lui dit sans doute les mêmes choses qu'à moi, peut-être est-elle la seule qu'il aime. Volages Français ! que les femmes sont heureuses, que vos infidélités les tiennent en garde contre vos séductions ! Si vous étiez aussi constans que vous êtes aimables, quels cœurs vous résisteraient ? Le voici : je voudrais fuir, et je ne puis m'y résoudre ; je voudrais lui paraître tranquille, et je sens que je l'aime jusqu'à ne pouvoir lui cacher mon dépit.

SCENE VII.

DORANTE, SOPHIE.

DORANTE.

IL est donc vrai, Madame, que ma ruine est conclue, et que je vais vous perdre sans retour. J'en mourrais, sans doute, si la mort était la pire des douleurs. Je ne vivrai que pour vous porter dans mon cœur plus long-temps, et pour me rendre digne, par ma conduite et par ma constance, de votre estime et de vos regrets.

SOPHIE.

Se peut-il que la perfidie emprunte un langage aussi noble et aussi passionné ?

DORANTE.

Que dites-vous ? quel accueil ! est-ce là la juste pitié que méritent mes sentimens ?

SOPHIE.

Votre douleur est grande en effet, à en juger par le soin que vous avez pris de vous ménager des consolations.

DORANTE.

Moi, des consolations! en est-il pour votre perte ?

SOPHIE.

C'est-à-dire, en est-il besoin ?

DORANTE.

Quoi ! belle Sophie, pouvez-voùs ?...

SOPHIE.

Réservez, je vous en prie, la familiarité de ces expressions pour la belle Claire, et sachez que Sophie telle qu'elle est, belle ou laide, se soucie d'autant moins de l'être à vos yeux, qu'elle vous croit aussi mauvais juge de la beauté que du mérite.

DORANTE.

Le rang que vous tenez dans mon estime et dans mon cœur, est une preuve du contraire. Quoi! vous m'avez cru amoureux de la fille de Macker ?

SOPHIE.

Non, en vérité. Je ne vous fais pas l'honneur de vous croire un cœur fait pour aimer. Vous êtes comme tous les jeunes gens de votre pays, un homme fort convaincu de ses per-

fections, qui se croit destiné à tromper les femmes, et jouant l'amour auprès d'elles, mais qui n'est pas capable d'en ressentir.

DORANTE.

Ah ! se peut-il que vous me confondiez dans cet ordre d'amans, sans sentimens et sans délicatesse, pour quelques vains badinages qui prouvent eux-mêmes que mon cœur n'y a point de part, et qu'il était à vous tout entier ?

SOPHIE.

La preuve me paraît singulière. Je serais curieuse d'apprendre les légères subtilités de cette philosophie française.

DORANTE.

Oui, j'en appelle en témoignage de la sincérité de mes feux, cette conduite même que vous me reprochez : j'ai dit à d'autres de petites douceurs, il est vrai : j'ai folâtré auprès d'elles ; mais ce badinage et cet enjouement sont-ils le langage de l'amour ? Est-ce sur ce ton que je me suis exprimé près de vous ? Cet abord timide, cette émotion, ce respect, ces tendres soupirs, ces douces larmes, ces transports que vous me faites éprouver, ont-ils

quelque chose de commun avec cet air piquant et badin que la politesse et le ton du monde nous font prendre auprès des femmes indifférentes ? Non, Sophie, les ris et la gaieté ne sont point le langage du sentiment. Le véritable amour n'est ni téméraire, ni évaporé ; la crainte le rend circonspect ; il risque moins par la connaissance de ce qu'il peut perdre : et comme il en veut au cœur encore plus qu'à la personne, il ne hasarde guère l'estime de la personne qu'il aime pour en acquérir la possession.

SOPHIE.

C'est-à-dire, en un mot, que contens d'être tendres pour vos maîtresses, vous n'êtes que galans, badins, et téméraires, près des femmes que vous n'aimez point. Voilà une constance et des maximes d'un nouveau goût, fort commodes pour les cavaliers ; je ne sais si les belles de votre pays s'en contentent de même.

DORANTE.

Oui, Madame, cela est réciproque ; et elles ont bien autant d'intérêt que nous, pour le moins, à les établir.

SOPHIE.

Vous me faites trembler pour les femmes capables de donner leur cœur à des amans formés à une pareille école.

DORANTE.

Eh ! pourquoi ces craintes chimériques ? n'est-il pas convenu que ce commerce galant et poli, qui jette tant d'agrément dans la société n'est point de l'amour ; il n'est que le supplément. Le nombre des cœurs vraiment faits pour aimer est si petit, et parmi ceux-là, il y en a si peu qui se rencontrent, que tout languirait bientôt si l'esprit et la volupté ne tenaient quelquefois la place du cœur et du sentiment. Les femmes ne sont point les dupes des aimables folies que les hommes font autour d'elles. Nous en sommes de même par rapport à leur coquetterie, elles ne séduisent que nos sens. C'est un commerce fidèle, ou l'on ne se donne réciproquement que pour ce qu'on est. Mais il faut avouer, à la honte du cœur, que ces heureux badinages sont souvent mieux récompensés que les plus touchantes expressions d'une flamme ardente et sincère.

SOPHIE.

Nous voici précisément où j'en voulais venir ; vous m'aimez dites-vous, uniquement et parfaitement ; tout le reste n'est que jeu d'esprit ; je le veux ; je le crois. Mais alors il me reste toujours à savoir quel genre de plaisir vous pouvez trouver à faire, dans un goût différent, la cour à d'autres femmes, et à rechercher pourtant auprès d'elles le prix du véritable amour.

DORANTE.

Ah ! Madame ! quel temps prenez-vous pour m'engager dans des dissertations ? Je vais vous perdre, hélas ! et vous voulez que mon esprit s'occupe d'autres choses que de sa douleur.

SOPHIE.

La réflexion ne pouvait venir plus mal-à-propos ; il fallait la faire plutôt, ou ne la point faire du tout.

SCENE VIII.

DORANTE, SOPHIE, JACQUARD.

JACQUARD.

St. st. Monsir, Monsir.

DORANTE.

Je crois qu'on m'appelle.

JACQUARD.

Oh moi, venir, puisque fous point aller.

DORANTE.

Eh bien ? qu'est-ce ?

JACQUARD.

Monsir, afec la permission de Montame, l'être ain piti l'écriture.

DORANTE.

Quoi, une lettre ?

JACQUARD.

Chistement.

DORANTE.

Donne-la moi.

JACQUARD.

Tiantre, non, mamcelle Claire mafre chargé te ne la donne fous qu'en grand secrètement.

SOPHIE.

Monsieur Jacquard est exact, il veut suivre ses ordres.

DORANTE.

Donne toujours, butord, tu fais le mystérieux fort à propos !

SOPHIE.

Cessez de vous inquiéter. Je ne suis point incommode, et je vais me retirer pour ne pas gêner votre empressement.

SCENE IX.

SOPHIE, DORANTE.

DORANTE, *à part.*

Cette lettre de mon père lui donne de nouveaux soupçons, et vient tout à propos pour les dissiper. (*haut*). Eh quoi, Madame, vous me fuyez ?

SOPHIE, *ironiquement.*

Seriez-vous disposé à me mettre de moitié dans vos confidences ?

DORANTE.

Mes secrets ne vous intéressent pas assez pour vouloir y prendre part.

SOPHIE.

C'est, au contraire, qu'ils vous sont trop chers pour les prodiguer.

DORANTE.

Il me siérait mal d'en être plus avare que de mon propre cœur.

SOPHIE.

Aussi logez-vous tout au même lieu.

DORANTE.

Cela ne tient du-moins qu'à votre complaisance.

SOPHIE.

Il y a dans ce sang-froid une méchanceté que je suis tentée de punir. Vous seriez bien embarrassé si, pour vous prendre au mot, je vous priais de me communiquer cette lettre.

DORANTE.

J'en serais seulement fort surpris : vous vous plaisez trop à nourrir d'injustes sentimens sur mon compte, pour chercher à les détruire.

SOPHIE.

Vous vous fiez fort à ma discrétion.......; je vois qu'il faut lire la lettre pour confondre votre témérité.

DORANTE.

Lisez-la pour vous convaincre de votre injustice.

SOPHIE.

Non, commencez par me la lire vous-même, j'en jouirai mieux de votre confusion.

DORANTE.

Nous allons voir : (*il lit*). *Que j'ai de joie, mon cher Dorante !*

SOPHIE.

Mon cher Dorante, l'expression est galante vraiment.

DORANTE.

Que j'ai de joie, mon cher Dorante, de pouvoir terminer vos peines !

SOPHIE.

Oh ! je n'en doute pas, vous avez tant d'humanité !

DORANTE.

Vous voilà délivré des fers où vous languissiez...........

SOPHIE.

Je ne languirai pas dans les vôtres.

DORANTE.

Hâtez-vous de venir me rejoindre......

SOPHIE.

Cela s'appelle être pressée ?

DORANTE.

Je brûle de vous embrasser.......

SOPHIE.

Rien n'est si commode que de déclarer franchement ses besoins.

DORANTE.

Vous êtes échangé contre un jeune officier qui s'en retourne actuellement où vous êtes.

SOPHIE.

Mais je n'y comprends plus rien.

DORANTE.

Blessé dangereusement, il fut fait prisonnier dans une affaire où je me trouvai....

SOPHIE.

Une affaire où se trouva Mlle. Claire !

DORANTE.

Qui vous parle de Mlle. Claire ?

SOPHIE.

Quoi ! cette lettre n'est pas d'elle ?

DORANTE.

Non vraiment ; elle est de mon père, et Mlle. Claire n'a servi que de moyen pour me la faire parvenir ; voyez la date et le seing.

SOPHIE.

Ah je respire !

DORANTE.

Ecoutez le reste ; (*il lit*). *A force de secours et de soins j'ai eu le bonheur de lui sauver la vie ; je lui ai trouvé tant de reconnaissance, que je ne puis trop me féliciter des services que je lui ai rendus. J'espère qu'en le voyant vous partagerez mon amitié pour lui, et que vous le lui témoignerez.*

SOPHIE,

SOPHIE, *à part.*

L'histoire de ce jeune officier a tant de rapport avec...... ah ! si c'était lui...... tous mes doutes seront éclaircis ce soir.

DORANTE.

Belle Sophie, vous voyez votre erreur Mais de quoi me sert que vous connaissiez l'injustice de vos soupçons, en serai-je mieux récompensé de ma fidélité ?

SOPHIE.

Je voudrais inutilement vous déguiser encore le secret de mon cœur ; il a trop éclaté avec mon dépit ; vous voyez combien je vous aime, et vous devez mesurer le prix de cet aveu sur les peines qu'il m'a coûté.

DORANTE.

Aveu charmant ! pourquoi faut-il que des momens si doux soient mêlés d'alarmes, et que le jour où vous partagez mes feux soit celui qui les rend le plus à plaindre ?

SOPHIE.

Ils peuvent encore l'être moins que vous ne pensez. L'amour perd-il si-tôt courage ? et quand on aime assez pour tout entre-

prendre, manque-t-on de ressources pour être heureux ?

DORANTE.

Adorable Sophie ! quels transports vous me causez ! quoi, vos bontés !..... je pourrais..... ah cruelle ! vous promettez plus que vous ne voulez tenir !

SOPHIE.

Moi je ne promets rien. Quelle est la vivacité de votre imagination ? J'ai peur que nous ne nous entendions pas.

DORANTE.

Comment ?

SOPHIE.

Le triste hymen que je crains n'est point tellement conclu que je ne puisse me flatter d'obtenir du-moins un délai de mon père ; prolongez votre séjour ici jusqu'à ce que la paix ou des circonstances plus favorables, aient dissipé les préjugés qui vous le rendent contraire.

DORANTE.

Vous voyez l'empressement avec lequel on me rappelle : puis-je trop me hâter d'aller

réparer l'oisiveté de mon esclavage ? Ah ! s'il faut que l'amour me fasse négliger le soin de ma réputation, doit-ce être sur des espérances aussi douteuses que celles dont vous me flattez ? Que la certitude de mon bonheur serve du-moins à rendre ma faute excusable. Consentez que des nœuds secrets........

SOPHIE.

Qu'osez-vous me proposer ? Un cœur bien amoureux ménage-t-il si peu la gloire de ce qu'il aime ? vous m'offensez vivement.

DORANTE.

J'ai prévu votre réponse, et vous avez dicté la mienne. Forcé d'être malheureux ou coupable, c'est l'excès de mon amour qui me fait sacrifier mon bonheur à mon devoir, puisque ce n'est qu'en vous perdant que je puis me rendre digne de vous posséder.

SOPHIE.

Ah ! qu'il est aisé d'étaler de belles maximes quand le cœur les combat faiblement ! Parmi tant de devoirs à remplir, ceux de l'amour sont-ils donc comptés pour rien ; et n'est-ce que la vanité de me coûter des regrets qui vous a fait désirer ma tendresse ?

DORANTE.

J'attendais de la pitié et je reçois des reproches ; vous n'avez, hélas ! que trop de pouvoir sur ma vertu, il faut fuir pour ne pas succomber. Aimable Sophie, trop digne d'un plus beau climat, daignez recevoir les adieux d'un amant qui ne vivrait qu'à vos pieds, s'il pouvait conserver votre estime en immolant la gloire à l'amour.

Il l'embrasse.

SOPHIE.

Ah ! que faites-vous ?

SCENE X.

MACKER, FREDERICH, GOTERNITZ, DORANTE, SOPHIE.

MACKER.

OH ! oh ! notre future, tubleu ! comme vous y allez ! c'est donc avec Monsieur que vous accordez pour la noce. Je lui suis obligé, ma foi ; eh bien, beau-père, que dites-vous de votre chère progéniture ? Oh ! je voudrais parbleu que nous en eussions vu quatre fois

davantage, seulement pour lui apprendre à n'être pas si confiant.

GOTERNITZ.

Sophie ! pourriez-vous m'expliquer ce que veulent dire ces étranges façons.

DORANTE.

L'explication est toute simple : je viens de recevoir avis que je suis échangé ; et là-dessus je prenais congé de Mademoiselle, qui aussi-bien que vous, Monsieur, a eu pendant mon séjour ici beaucoup de bontés pour moi.

MACKER.

Oui des bontés, oh ! cela s'entend.

GOTERNITZ.

Ma foi, seigneur Macker, je ne vois pas qu'il y ait tant à se récrier pour une simple cérémonie de compliment.

MACKER.

Je n'aime point tous ces complimens à la française.

FREDERICH.

Soit, mais comme ma sœur n'est point encore votre femme, il me semble que les

vôtres ne sont guère propres à lui donner envie de la devenir.

MACKER.

Eh corbleu ! Monsieur, si votre séjour de France vous a appris à applaudir à toutes les sottises des femmes, apprenez que les flatteries de Jean-Mathias Macker ne nourriront jamais leur orgueil.

FREDERICH.

Pour cela je le crois.

DORANTE.

Je vous avouerai, Monsieur, qu'également épris des charmes et du mérite de votre adorable fille, j'aurais fait ma félicité suprême d'unir mon sort au sien, si les cruels préjugés qui vous ont été inspirés contre ma nation n'eussent mis un obstacle invincible au bonheur de ma vie.

FREDERICH.

Mon père, c'est-là sans doute un de vos prisonniers ?

GOTERNITZ.

C'est cet officier pour lequel vous avez été échangé.

FREDERICH.

Quoi, Dorante !

GOTERNITZ.

Lui-même.

FREDERICH.

Ah ! quelle joie pour moi, de pouvoir embrasser le fils de mon bienfaiteur.

SOPHIE *joyeuse.*

C'était mon frère, et je l'ai deviné.

FREDERICH.

Oui, Monsieur, redevable de la vie à monsieur votre père, qu'il me serait doux de vous marquer ma reconnaissance et mon attachement, par quelque preuve digne des services que j'ai reçus de lui.

DORANTE.

Si mon père a été assez heureux pour s'acquitter envers un cavalier de votre mérite des devoirs de l'humanité, il doit plus s'en féliciter que vous-même ; cependant, Monsieur, vous connaissez mes sentimens pour Mademoiselle votre sœur, si vous daignez protéger mes feux, vous vous acquitterez au-delà de vos obligations ; rendre un

honnête-homme heureux c'est plus que de lui sauver la vie.

FREDERICH.

Mon père partage mes obligations, et j'espère bien que partageant aussi ma reconnaissance, il ne sera pas moins ardent que moi à vous la témoigner.

MACKER.

Mais il me semble que je joue ici un assez joli personnage.

GOTERNITZ.

J'avoue, mon fils, que j'avais cru voir en Monsieur quelque inclination pour votre sœur ; mais pour prévenir la déclaration qu'il m'en aurait pu faire, j'ai si bien manifesté en toute occasion l'antipathie et l'éloignement qui séparait notre nation de la sienne, qu'il s'était épargné jusqu'ici des démarches inutiles de la part d'un ennemi avec qui, quelque obligation que je lui aie d'ailleurs, je ne puis ni ne dois établir aucune liaison.

MACKER.

Sans doute, et c'est un crime de lèse-majesté à Mademoiselle, de vouloir aussi s'approprier ainsi les prisonniers de la reine.

GOTERNITZ.

Enfin je tiens que c'est une nation avec laquelle il est mieux de toute façon de n'avoir aucun commerce ; trop orgueilleux amis, trop redoutables ennemis, heureux qui n'a rien à démêler avec eux !

FREDERICH.

Ah ! quittez, mon père, ces injustes préjugés. Que n'avez-vous connu cet aimable peuple que vous haïssez, et qui n'aurait peut-être aucun défaut s'il avait moins de vertus ! Je l'ai vue de près cette heureuse et brillante nation, je l'ai vue paisible au milieu de la guerre, cultivant les sciences et les beaux-arts, et livrée à cette charmante douceur de caractère qui en tout temps lui fait recevoir également bien tous les peuples du monde, et rend la France en quelque manière la patrie commune du genre-humain. Tous les hommes sont les frères des Français. La guerre anime leur valeur sans exciter leur colère. Une brutale fureur ne leur fait point haïr leurs ennemis, un sot orgueil ne les leur fait point mépriser. Ils les combattent noblement, sans calomnier leur conduite, sans outrager leur gloire ; et tandis que nous leur

fesons la guerre en furieux, ils se contentent de nous la faire en héros.

GOTERNITZ.

Pour cela on ne saurait nier qu'ils ne se montrent plus humains et plus généreux que nous.

FREDERICH.

Eh ! comment ne le seraient-ils pas sous un maître dont la bonté égale le courage. Si ses triomphes le font craindre, ses vertus doivent-elles moins le faire admirer ? Conquérant redoutable, il semble à la tête de ses armées un père tendre au milieu de sa famille ; et forcé de dompter l'orgueil de ses ennemis, il ne les soumet que pour augmenter le nombre de ses enfans.

GOTERNITZ.

Oui, mais avec toute sa bravoure, non content de subjuguer ses ennemis par la force, ce prince croit-il qu'il soit bien beau d'employer encore l'artifice, et de séduire, comme il fait, les cœurs des étrangers et de ses prisonniers de guerre ?

MACKER.

Fi ! que cela est laid de débaucher ainsi

les sujets d'autrui. Oh bien ! puisqu'il s'y prend comme cela, je suis d'avis qu'on punisse sévérement tous ceux des nôtres qui s'avisent d'en dire du bien.

FREDERICH.

Il faudra donc châtier tous vos guerriers qui tomberont dans ses fers ; et je prévois que ce ne sera pas une petite tâche.

DORANTE.

Oh ! mon prince ! qu'il m'est doux d'entendre les louanges que ta vertu arrache de la bouche de tes ennemis ; voilà les seuls éloges dignes de toi.

GOTERNITZ.

Non, le titre d'ennemis ne doit point nous empêcher de rendre justice au mérite. J'avoue même que le commerce de nos prisonniers m'a bien fait changer d'opinion sur le compte de leur nation ; mais considérez, mon fils, que ma parole est engagée, que je me ferais une méchante affaire de consentir à une alliance contraire à nos usages et à nos préjugés, et que pour tout dire, enfin, une femme n'est jamais assez en droit de compter sur le cœur d'un Français, pour que nous

puissions nous assurer du bonheur de votre sœur en l'unissant à Dorante.

DORANTE.

Je crois, Monsieur, que vous voulez bien que je triomphe, puisque vous m'attaquez par le côté le plus fort. Ce n'est point en moi-même que j'ai besoin de chercher des motifs pour assurer l'aimable Sophie sur mon inconstance, ce sont ses charmes et son mérite qui seuls me les fournissent ; qu'importe en quels climats elle vive, son règne sera toujours partout où l'on a des yeux et des cœurs.

FRÉDERICH.

Entends-tu, ma sœur ; cela veut dire que si jamais il devient infidèle, tu trouveras dans son pays tout ce qu'il faut pour t'en dédommager.

SOPHIE.

Votre temps sera mieux employé à plaider sa cause auprès de mon père, qu'à m'interpréter ses sentimens.

GOTERNITZ.

Vous voyez, seigneur Macker, qu'ils sont tous réunis contre nous; nous aurons à faire

à trop forte partie, ne serions-nous pas mieux de céder de bonne grâce ?

MACKER.

Qu'est-ce que cela veut dire ? manque-t-on ainsi de parole à un homme comme moi ?

FRÉDERICH.

Oui, cela se peut faire par préférence.

GOTERNITZ.

Obtenez le consentement de ma fille, je ne rétracte point le mien ; mais je ne vous ai pas promis de la contraindre ; d'ailleurs, à vous parler vrai, je ne vois plus pour vous, ni pour elle les mêmes agrémens dans ce mariage. Vous avez conçu sur le compte de Dorante des ombrages qui pourraient devenir entr'elle et vous une source d'aigreurs réciproques. Il est trop difficile de vivre paisiblement avec une femme dont on soupçonne le cœur d'être engagé ailleurs.

MACKER.

Ouais! vous le prenez sur ce ton ? oh, têtebleu, je vous ferai voir qu'on ne se moque pas ainsi des gens! je m'en vais tout-à-l'heure porter ma plainte contre lui et contre vous,

nous apprendrons un peu à ces beaux messieurs à venir nous enlever nos maîtresses dans notre propre pays ; et si je ne puis me venger autrement, j'aurai du-moins le plaisir de dire par-tout pis que pendre de vous et des Français.

SCENE DERNIERE.

GOTERNITZ, DORANTE, FRÉDERICH, SOPHIE.

GOTERNITZ.

LAISSONS-LE s'exhaler en vains murmures : en unissant Sophie à Dorante je satisfais en même-temps à la tendresse paternelle et à la reconnaissance ; avec des sentimens si légitimes je ne crains la critique de personne.

DORANTE.

Ah ! Monsieur ! quels transports !

FRÉDERICH.

Mon père, il nous reste encore le plus fort à faire. Il s'agit d'obtenir le consentement de ma sœur, et je vois là de grandes difficultés ;

épouser Dorante, et aller en France! Sophie ne s'y résondra jamais.

GOTERNITZ.

Comment donc! Dorante ne serait-il pas de son goût? en ce cas, je la soupçonnerais fort d'en avoir changé.

FRÉDERICH.

Ne voyez-vous pas les menaces qu'elle me fait pour lui avoir enlevé le seigneur Jean-Mathias Macker?

GOTERNITZ.

Elle n'ignore pas combien les Français sont aimables.

FRÉDERICH.

Non, mais elle sait que les Françaises le sont encore plus, et voilà ce qui l'épouvante.

SOPHIE.

Point du tout. Car je tâcherai de le devenir avec elles, et tant que je plairai à Dorante, je m'estimerai la plus glorieuse de toutes les femmes.

DORANTE.

Ah! vous le serez éternellement, belle Sophie! vous êtes pour moi le prix de ce

qu'il y a de plus estimable parmi les hommes. C'est à la vertu de mon père, au mérite de ma nation, et à la gloire de mon roi, que je dois le bonheur dont je vais jouir avec vous ; on ne peut être heureux sous de plus beaux auspices.

FIN.

COURTS FRAGMENS

DE

LUCRECE,

TRAGÉDIE EN PROSE.

AVERTISSEMENT
DE L'ÉDITEUR.

Ces fragmens sont très-peu connus. Jean-Jacques, dans le huitième livre de ses *Confessions*, cite un passage qui a rapport à ce drame. Le voici :

« Je méditais .... un plan de tra-
« gédie en prose, dont le sujet, qui
« n'était pas moins que *Lucrece*, ne
« m'ôtait pas l'espoir d'attirer les
« rieurs, quoique j'osasse laisser
« paraître encore cette infortunée
« quand elle ne le peut plus sur
« aucun théâtre français ».

Sans doute cette esquisse informe ne peut rien ajouter à la gloire de l'auteur d'*Emile*; mais on est avide de tout ce qui est sorti de la plume d'un grand-homme qui n'est plus.

ACTEURS.

LUCRÈCE.

COLLATIN, mari de *Lucrece.*

LUCRETIUS, père de *Lucrece.*

SEXTUS, fils de *Tarquin.*

BRUTUS.

PAULINE, confidente de *Lucrece.*

SULPITIUS, confident de *Sextus.*

La scène est à Rome.

LUCRECE,

TRAGÉDIE EN PROSE.

SCENE PREMIERE.

LUCRECE, PAULINE.

PAULINE.

Me pardonnerez-vous une sincérité que je vous dois? Rome a vu avec applaudissement votre première destination. Tous les vœux du peuple ainsi que le choix de Tarquin vous unissaient à son successeur. Quel autre, disait-on, que l'héritier de la couronne serait digne de posséder Lucrece? Qu'elle remplisse un trône qu'elle doit honorer; qu'elle fasse le bonheur de Sextus, pour qu'il apprenne d'elle à faire celui des Romains!

Tout changea, au grand désespoir du prince, contre le gré du roi, du peuple, et ce serait offenser votre raison de ne dire pas de vous-même. Votre inflexible père rompit un mariage qui devait faire le plus ardent de ses vœux. Collatin, bourgeois de Rome,

obtint le prix dont Sextus s'était vainement flatté.

. . . .

Je n'ose vous parler du plus amoureux ni du plus aimable; mais il est impossible que vous ne sentiez pas, malgré vous-même, lequel des deux méritait le mieux un tel prix.

LUCRECE.

Songez que vous parlez à la femme de Collatin, et que, puisqu'il est mon époux, il fut le plus digne de l'être.

PAULINE.

Je dois penser là-dessus ce que vous m'ordonnerez de croire: mais le public, jaloux de la seule liberté qui lui reste, et dont les jugemens ne sont soumis à personne, n'a pas donné au choix de Lucretius la même approbation que vous. Le moyen de n'être pas difficile sur le mérite de quiconque osait prétendre à Lucrece? L'on trouvait à tous égards Collatin moins pardonnable en cela que Sextus; et votre délicatesse ne doit pas s'offenser si le public a peine à croire que vous pensiez sur ce point autrement qu'il ne pense lui-même.

LUCRECE.

Que le peuple connaît mal les hommes, et qu'il sait mal placer son estime !

. . . .

PAULINE.

Je crains que votre gloire n'ait plus à souffrir de cette réserve excessive qu'elle ne ferait de l'excès contraire, et qu'on n'attribue plutôt le goût d'une vie si solitaire et si retirée au regret de l'époux que vous avez perdu, qu'à l'amour de celui que vous possédez. .

. . . .

et je crains qu'on ne vous soupçonne de prendre contre un reste de penchant des précautions peu dignes de votre grande ame.

LUCRECE.

J'apperçois un étranger. Dieux ! que vois-je ?

PAULINE.

C'est Sulpitius, un affranchi du prince.

LUCRECE.

De Sextus? Que vient faire cet homme en ces lieux?

SCENE II.

LUCRECE, PAULINE, SULPITIUS.

SULPITIUS.

Vous avertir, madame, de la prochaine arrivée de votre époux, et vous remettre une lettre de sa part.

LUCRECE.

De la part de qui?

SULPITIUS.

De Collatin.

LUCRECE.

Donnez. (*à part.*) Dieux! (*à Pauline.*) lisez.

PAULINE *lit.*

» Le roi vient de partir pour un voyage « de vingt-quatre heures qui me laisse le loi- « sir d'aller vous embrasser : il n'est pas

« nécessaire d'ajouter que j'en profite ; mais « il l'est de vous avertir que le prince Sextus « souhaite de m'accompagner. Faites-lui « donc préparer un logement convenable. « Songez, en recevant l'héritier de la cou- « ronne, que c'est de lui que dépend le sort « et la fortune de votre époux ».

LUCRECE *à Pauline.*

Faites ce qu'il faut pour recevoir le prince. (*à Sulpitius.*) Dites à Collatin que c'est à regret que je ne seconde pas mieux ses intentions ; et en lui parlant de l'état d'abattement où je suis depuis deux jours, ajoutez que ma santé dérangée ne me permet ni d'agir ni de voir personne que lui seul. . . . .

. . . .

(*A part.*) Dieux qui voyez mon cœur, éclairez ma raison ; faites que je ne cesse point d'être vertueuse. Vous savez bien que je veux l'être, et je le serai toujours si vous le voulez ainsi que moi.

SCENE ...

PAULINE, SULPITIUS.

SULPITIUS.

EH bien! Pauline, que vous semble du trouble de Lucrece à la nouvelle de l'arrivée du prince? Et d'où croyez-vous que lui viendraient tant d'alarmes, si ce n'était de son propre cœur?

PAULINE.

Je crains bien que nous ne nous soyions trop pressés de juger Lucrece. Ah! croyez-moi, Sulpitius, ce n'est pas une ame qu'il faille mesurer sur les nôtres. Vous savez qu'en entrant dans sa maison je pensais comme vous sur ses inclinations; que je me flattais, d'accord comme je l'espérais avec son propre cœur, de seconder facilement les vues du prince. Depuis que j'ai appris à connaître ce caractère doux et sensible, mais vertueux et inébranlable, je me suis convaincue que Lucrece, pleinement maîtresse de son cœur et de ses passions, n'est capable de rien aimer que son époux et son devoir.

SULPITIUS.

Me croyez-vous la dupe de ces grands mots? et avez-vous oublié que, selon moi, *devoir* et *vertu* ne sont que des leurres spécieux dont les hommes adroits savent couvrir leurs intérêts? Personne ne croit à la vertu, mais chacun serait bien aise que les autres y crussent. Pensez que Lucrece ne saurait tant aimer son devoir qu'elle n'aime encore plus son bonheur; et je suis bien trompé dans mes observations, si jamais elle peut le trouver autrement qu'en faisant celui de Sextus.

PAULINE.

Je crois me connaître en sentimens, et vous devez mieux que personne me rendre justice à cet égard. J'ai soudé les siens avec un soin digne de l'intérêt qu'y prend le prince qui nous emploie et avec toute l'adresse nécessaire pour ne lui point paraître suspecte; j'ai exposé son cœur à toutes les épreuves les plus sûres contre lesquelles la plus profonde dissimulation est le moins en garde: tantôt je l'ai plainte de ce qu'elle avait perdu, tantôt je l'ai louée de ce qu'elle avait préféré; tantôt flattant la vanité, tantôt

offensant l'amour-propre, j'ai tâché d'exciter tour-à-tour sa jalousie, sa tendresse; et toutes les fois qu'il a été question de Sextus, je l'ai toujours trouvée aussi tranquille que sur tout autre sujet, et toujours prête également à continuer ou cesser la conversation sans apparence de plaisir ou de peine.

SULPITIUS.

Il faut donc, malgré toute la tendresse dont vous me flattez, que mon cœur se connaisse mieux en amour que le vôtre; car j'en ai vu plus dans le moment où je viens d'observer Lucrece, que vous n'avez fait depuis six mois que vous êtes à son service; et l'émotion que lui vient de causer le seul nom de Sextus me fait juger de celle qu'a dû lui causer sa vue autrefois.

PAULINE.

Depuis deux jours sa santé est tellement altérée que l'esprit s'en ressent, et ses seules langueurs ont vraisemblablement pu produire l'effet que vous attribuez à la lettre de son mari. J'avoue que mes observations peuvent me tromper; mais trop de pénétration ne vous tromperait-elle point aussi?

SULPITIUS.

Nous devons du-moins désirer que l'erreur ne soit pas de mon côté, et fomenter ou même allumer un amour d'où dépend le bonheur du nôtre. Vous savez que les promesses de Sextus sont au prix du succès de nos soins.

PAULINE.

Nous devons chercher nos avantages dans les faiblesses de ceux que nous servons. Je le sens d'autant mieux, que notre union ayant été mise à ce prix, mon bonheur dépend du succès. Mais l'intérêt que nous avons à profiter de l'erreur d'autrui ne nous porte point à nous tromper nous-mêmes, et l'avantage que nous devons tirer des fautes de Lucrece n'est pas une raison d'espérer qu'elle en fasse. D'ailleurs, je vous avoue qu'après avoir vu de près cette aimable et vertueuse femme, je me trouve moins propre que je ne m'y attendais à seconder les desseins du prince. Je croyais...... Sa douceur demande tellement grâce pour sa sagesse, qu'à peine apperçoit-on les charmes de son caractère, qu'on perd le courage et la volonté de souiller une ame si pure.

Je continuerai de servir Sextus comme vous l'exigez. Il ne tiendra pas à moi que ce ne soit avec succès. Mais ne serait-ce pas vous tromper que de vous promettre de tous mes soins plus d'effet que je n'en attends moi-même? Adieu; le temps s'écoule; il faut aller exécuter les ordres de Lucrece. Quand le prince sera venu, au premier moment de liberté que j'aurai, j'aurai soin de vous en faire avertir.

. . . .

. . . .

SCENE ....

BRUTUS, COLLATIN.

BRUTUS *prenant et serrant Collatin par la main.*

CROIS-MOI, Collatin, crois que l'ame de Brutus, aussi fière que la tienne, trouve plus grand et plus beau d'être compté parmi des hommes tels que nous, fut-ce même au dernier rang, que d'être le premier à la cour de Tarquin.

COLLATIN.

Ah Brutus! quelle différence! Ta grandeur est toute au fond de ton ame, et j'ai besoin de chercher la mienne dans la fortune.

. . . .

. . . . , ...

SCENE ....

SEXTUS, SULPITIUS.

SEXTUS.

AMI, prends pitié de mes égaremens et pardonne mes discours insensés; mais compte sur ma docilité pour tous tes avis. Tu me vois enivré d'amour, au point que je ne suis plus capable de me conduire. Supplée donc à cet oubli de moi-même; conduis les pas de ton aveugle maître, et fais qu'avec mon bonheur je te doive le retour de ma raison.

SULPITIUS.

Songez que nous avons ici plus d'une sorte de précautions à prendre, et que l'arrivée du père de Lucrece doit nous rendre encore plus

circonspects. Je vous l'ai dit, seigneur, je soupçonne ce voyage avec Brutus de renfermer quelque mystère : j'ai cru voir, à l'air dont ils nous observaient, qu'ils craignaient d'être observés eux-mêmes. J'ignore ce qui se trame en secret ; mais Lucretius nous regarde de mauvais œil ; je vous avoue que ce Brutus m'a toujours déplu.

Ah seigneur ! plût au ciel ! Mais ...... pardonnez si mon zèle inquiet me donne une défiance que votre courage dédaigne, mais utile à votre sûreté, et peut-être à celle de l'Etat.

SEXTUS.

Ami, que de vains soucis ! Mais seulement que je voie Lucrece, je suis content de mourir à ses pieds ; et que tout l'univers périsse !

SULPITIUS.

Elle met ses soins à vous éviter ......
Cependant vous la verrez. Le moment vient d'en être pris. Au nom des dieux allez l'attendre, et me laissez pourvoir au reste.

SCENE ....

SULPITIUS, *seul.*

JEUNE insensé! nul n'a perdu la raison que toi-même; et mon malheur veut que mon sort dépende du tien. Il faut absolument pénétrer les desseins de Brutus. Un secret entretien où Collatin a été admis me donne quelqu'espoir de tout apprendre par cet homme facile et borné! J'ai déjà su gagner sa confiance. Qu'il soit l'aveugle instrument de mes projets; que je puisse éventer par lui les complots que je soupçonne; qu'il me serve à monter au plus haut degré de faveur; qu'il livre sans le savoir sa femme au prince; qu'enfin l'amour, épuisé par la possession, me laisse la facilité d'écarter le mari et de rester seul maître et favori de Sextus, et de soumettre un jour, sous son nom, tous les Romains à mon empire.

SCENE ......

PAULINE, SULPITIUS.

PAULINE.

NON, Sulpitius, c'est vainement que j'aurais parlé : elle ne veut point voir le prince; et ce qu'elle a refusé aux raisons de Collatin, elle ne l'aurait pas accordé aux prétextes que vous m'avez suggérés. D'ailleurs chaque fois que je voulais ouvrir la bouche, sa présence m'inspirait une résistance invincible. Loin de ses yeux je veux tout ce qui vous plaît; mais devant elle je ne puis plus rien vouloir que d'honnête.

SULPITIUS.

Puisqu'une vaine timidité l'emporte, que mes raisons ni votre intérêt n'ont pu vous déterminer à parler, il ne nous reste qu'à ménager entre eux une rencontre qui paraisse imprévue.

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

SCENE ....

LUCRECE, *seule.*

CRUELLE vertu, quel prix nous offres-tu qui soit digne des sacrifices que tu nous coûtes ! La raison peut m'égarer à ta poursuite ; mais mon cœur me crie qu'il faut te suivre, et je te suivrai jusqu'au bout. . . .

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

SCENE .....

LUCRECE, PAULINE.

LUCRECE.

NE vaut-il pas mieux qu'un méchant meure, que mon père soit obéi, et que la patrie soit libre, que si, à force de pitié, Lucrece oubliait sa vertu ? . . . .

. . . .
. . . .
. . . .

LUCRECE, *rentrant.*

(A Pauline, d'un ton froid, mais un peu altéré.)

Secourez ce malheureux.

SCENE . . . .

SEXTUS seul.

Je ne sais quelle image sacrée se présente sans cesse entre elle et moi. Dans ses yeux si doux je crois voir un dieu qui m'épouvante : et je sens, aux combats que j'éprouve en la voyant, que sa pudeur n'est pas moins céleste que sa beauté.

. . . .
. . . .
. . . .

SEXTUS, *seul.*

O LUCRECE, ô beauté céleste, charme et supplice de mon infâme cœur! ô vertu digne des adorations des dieux, et souillée par le plus vil des mortels! . . . .
. . . .
. . . .
. . . .

SCENE .....

LUCRECE.

JUSTE ciel! un homme mort! Hélas! il ne souffre plus; son ame est paisible. Ainsi dans deux heures.... O innocence, où est ton prix? O vie humaine, où est ton bonheur?... Tendre et malheureux père...! Et toi, qui m'appelais ton épouse...! Ah! j'étais pourtant vertueuse.

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

SCENE ....

LUCRECE.

MONSTRE! si j'expire par ta rage, ma mort n'est pour toi qu'un nouveau forfait; et ta main infâme ne sait punir le crime qu'après l'avoir partagé.

LETTRE

SUR

LA MUSIQUE

FRANÇAISE.

Sunt verba et voces, prætereàque nihil.

AVERTISSEMENT.

LA querelle excitée l'année dernière à l'opéra n'ayant abouti qu'à des injures, dites d'un côté avec beaucoup d'esprit, et de l'autre avec beaucoup d'animosité, je n'y voulus prendre aucune part; car cette espèce de guerre ne me convenait en aucun sens, et je sentais bien que ce n'était pas le temps de ne dire que des raisons. Maintenant que les bouffons sont congédiés, ou prêts à l'être, et qu'il n'est plus question de cabales, je crois pouvoir hasarder mon sentiment, et je le dirai avec ma franchise ordinaire, sans craindre en cela d'offenser personne : il me semble même que sur un pareil sujet toute précaution serait injurieuse pour les lecteurs; car j'avoue que j'aurais fort mauvaise opinion d'un peuple (*a*) qui donnerait à des chansons une importance ridicule; qui ferait

(*a*) De peur que mes lecteurs ne prennent les dernières lignes de cet alinéa pour une satire ajoutée après coup, je dois les avertir qu'elles sont tirées exactement de la première édition de cette lettre; tout ce qui suit fut ajouté dans la seconde.

plus de cas de ses musiciens que de ses philosophes, et chez lequel il faudrait parler de musique avec plus de circonspection que des plus graves sujets de morale.

C'est par la raison que je viens d'exposer que quoique quelques-uns m'accusent, à ce qu'on dit, d'avoir manqué de respect à la musique française dans ma première édition, le respect beaucoup plus grand, et l'estime que je dois à la nation, m'empêchent de rien changer à cet égard dans celle-ci.

Une chose presque incroyable, si elle regardait tout autre que moi, c'est qu'on ose m'accuser d'avoir parlé de la langue avec mépris dans un ouvrage où il n'en peut être question que par rapport à la musique. Je n'ai pas changé là-dessus un seul mot dans cette édition; ainsi en la parcourant de sang-froid, le lecteur pourra voir si cette accusation est juste. Il est vrai que, quoique nous ayons eu d'excellens poëtes et même quelques musiciens qui n'étaient pas sans génie, je crois notre langue peu propre à la poësie, et point du tout à la musique. Je ne crains pas

de m'en rapporter sur ce point aux poëtes mêmes ; car quant aux musiciens, chacun sait qu'on peut se dispenser de les consulter sur toute affaire de raisonnement. En revanche, la langue française me paraît celle des philosophes et des sages : (*b*) elle semble faite pour être l'organe de la vérité et de la raison; malheur à quiconque offense l'une ou l'autre dans des écrits qui la déshonorent! Quant à moi, le plus digne hommage que je croie pouvoir rendre à cette belle et sage langue, dont j'ai le bonheur de faire usage, est de tâcher de ne la point avilir.

Quoique je ne veuille et ne doive point changer de ton avec le public, que je n'attende rien de lui, et que je me soucie tout aussi peu de ses satires que de ses éloges, je crois le respecter beaucoup plus que cette foule d'écrivains mercenaires et dangereux qui le flattent pour leur intérêt. Ce respect,

(*b*) C'est le sentiment de l'auteur de la lettre sur les sourds et les muets, sentiment qu'il soutient très bien dans l'addition à cet ouvrage, et qu'il prouve encore mieux par tous ses écrits.

il est vrai, ne consiste pas dans de vains ménagemens qui marquent l'opinion qu'on a de la faiblesse de ses lecteurs, mais à rendre hommage à leur jugement, en appuyant par des raisons solides le sentiment qu'on leur propose, et c'est ce que je me suis toujours efforcé de faire. Ainsi de quelque sens qu'on veuille envisager les choses, en appréciant équitablement toutes les clameurs que cette lettre a excitées, j'ai bien peur qu'à la fin, mon plus grand tort ne soit d'avoir raison; car je sais trop que celui-là ne me sera jamais pardonné.

LETTRE

SUR

LA MUSIQUE

FRANÇAISE.

Vous souvenez-vous, Monsieur, de l'histoire de cet enfant de Silésie dont parle M. de *Fontenelle*, et qui était né avec une dent d'or? Tous les docteurs de l'Allemagne s'épuisèrent d'abord en savantes dissertations, pour expliquer comment on pouvait naître avec une dent d'or : la dernière chose dont on s'avisa fut de vérifier le fait, et il se trouva que la dent n'était pas d'or. Pour éviter un semblable inconvénient, avant que de parler de l'excellence de notre musique, il serait peut-être bon de s'assurer de son existence, et d'examiner d'abord, non pas si elle est d'or, mais si nous en avons une.

Les Allemands, les Espagnols et les Anglais ont long-temps prétendu posséder une musique propre à leur langue : en effet, ils

avaient des opéra nationaux qu'ils admiraient de très-bonne foi, et ils étaient bien persuadés qu'il y allait de leur gloire à laisser abolir ces chefs-d'œuvre insupportables à toutes les oreilles, excepté les leurs. Enfin le plaisir l'a emporté chez eux sur la vanité, ou du-moins, ils s'en sont fait une mieux entendue, de sacrifier au goût et à la raison des préjugés qui rendent souvent les nations ridicules, par l'honneur même qu'elles y attachent.

Nous sommes encore en France, à l'égard de notre musique, dans les sentimens où ils étaient alors sur la leur; mais qui nous assurera que pour avoir été plus opiniâtres, notre entêtement en soit mieux fondé? Ignorons-nous combien l'habitude des plus mauvaises choses peut fasciner nos sens en leur faveur (*a*).

(*a*) Les curieux seront peut-être bien aises de trouver ici le passage suivant, tiré d'un ancien partisan du coin de la reine, et que je m'abstiens de traduire pour de fort bonnes raisons.

Et reversus est rex piissimus Carolus, et celebravit Romæ pascha cum domno apostolico. Ecce orta est contentio per dies festos paschæ inter cantores Romanorum et Gallorum: dicebant se Galli meliùs cantare et pulchriùs quàm Romani; dicebant se Romani doctissimè cantilenas ecclesiasticas proferre,

et combien le raisonnement et la réflexion sont nécessaires pour rectifier dans tous les

sicut docti fuerant à sancto Gregorio papâ ; Gallos corruptè cantare et cantilenam sanam destruendo dilacerare. Quæ contentio ante domnum regem Carolum pervenit. Galli verò, propter securitatem domni regis Caroli, valdè exprobrabant cantoribus romanis. Romani verò propter auctoritatem magnæ doctrinæ eos stultos, rusticos et indoctos velut bruta animalia affirmabant, et doctrinam sancti Gregorii præferebant rusticitati eorum ; et cum altercatio de neutrâ parte finiret, ait domnus piissimus rex Carolus ad suos cantores : Dicite palam quis purior est, et quis melior, aut fons vivus, aut rivuli ejus longè decurrentes ? Responderunt omnes unâ voce, fontem velut caput et originem puriorem esse ; rivulos autem ejus quantò longiùs à fonte recesserint, tantò turbulentos, et sordibus ac immunditiis corruptos ; et ait domnus rex Carolus : Revertimini vos ad fontem sancti Gregorii, quia manifestè corrupistis cantilenam ecclesiasticam. Mox petiit domnus rex Carolus ab Adriano papâ cantores, qui Franciam corrigerent de cantu. At ille dedit ei Theodorum et Benedictum doctissimos cantores, qui à sancto Gregorio eruditi fuerant, tribuitque antiphonarios sancti Gregorii, quos ipse notaverat notâ romanâ. Domnus verò rex Carolus revertens in Franciam misit unum cantorem in Metis civitate, alterum in Suessonis civitate, præcipiens de omnibus civitatibus Franciæ magistros scholæ antiphonarios eis ad corrigendum tradere, et ab eis discere cantare. Correcti sunt ergo antiphonarii Francorum, quos unusquisque pro arbitrio

beaux arts l'approbation mal-entendue que le peuple donne souvent aux productions du plus mauvais goût, et détruire le faux plaisir qu'il y prend ? Ne serait-il donc point à propos, pour bien juger de la musique française, indépendamment de ce qu'en pense la populace de tous les états, qu'on essayât une fois de la soumettre à la coupelle de la raison, et de voir si elle en soutiendra l'épreuve ? *Concedo ipse hoc multis*, disait Platon, *voluptate musicam judicandam, sed illam fermè*

suo vitiaverat, addens vel minuens, et omnes Franciæ cantores didicerunt notam romanam quam nunc vocant notam franciscam : excepto quod tremulas *vel* vinnulas, *sive collisibiles vel secabiles voces in cantu non poterant perfectè exprimere Franci, naturali voce barbaricâ frangentes in gutture voces, quàm potiùs exprimentes. Majus autem magisterium cantandi in Metis remansit, quantòque magisterium romanum superat metense in arte cantandi, tantò superat metensis cantilena cæteras scholas Gallorum. Similiter erudierunt romani cantores supradictos cantores Francorum in arte organandi; et domnus rex Carolus erùm à Româ artis grammaticæ et computatoriæ magistros secum adduxit in Franciam, et ubique studium rarum expandere jussit. Anteipsum enim domnum em Carolum, in Galliâ nullum studium fuerat libera m artium.*

musicam

musicam esse dico pulcherrimam quæ optimos, satisque eruditos delectet.

Je n'ai pas dessein d'approfondir ici cet examen ; ce n'est pas l'affaire d'une lettre, ni peut-être la mienne. Je voudrais seulement tâcher d'établir quelques principes sur lesquels, en attendant qu'on en trouve de meilleurs, les maîtres de l'art, ou plutôt les philosophes pussent diriger leurs recherches : car, disait autrefois un sage, c'est au poëte à faire de la poësie, et au musicien à faire de la musique ; mais il n'appartient qu'au philosophe de bien parler de l'une et de l'autre.

Toute musique ne peut être composée que de ces trois choses ; mélodie ou chant, harmonie ou accompagnement, mouvement ou mesure (*b*).

Quoique le chant tire son principal caractère de la mesure ; comme il naît immédiatement de l'harmonie, et qu'il assujettit toujours l'accompagnement à sa marche, j'unirai

(*b*) Quoiqu'on entende par *mesure* la détermination du nombre et du rapport des temps, et par *mouvement* celle du degré de vîtesse, j'ai cru pouvoir ici confondre ces choses sous l'idée générale de modification de la durée ou du temps.

ces deux parties dans un même article, puis je parlerai de la mesure séparément.

L'harmonie, ayant son principe dans la nature, est la même pour toutes les nations, ou si elle a quelques différences, elles sont introduites par celle de la mélodie; ainsi, c'est de la mélodie seulement qu'il faut tirer le caractère particulier d'une musique nationale; d'autant plus que ce caractère étant principalement donné par la langue, le chant, proprement dit, doit ressentir sa plus grande influence.

On peut concevoir des langues plus propres à la musique les unes que les autres; on en peut concevoir qui ne le seraient point du tout. Telle en pourrait être une qui ne serait composée que de sons mixtes, de syllabes muettes, sourdes ou nasales, peu de voyelles sonores, beaucoup de consonnes et d'articulations, et qui manqueraient encore d'autres conditions essentielles, dont je parlerai dans l'article de la mesure. Cherchons, par curiosité, ce qui résulterait de la musique appliquée à une telle langue.

Premièrement, le défaut d'éclat dans le son des voyelles obligerait d'en donner beaucoup

à celui des notes, et parce que la langue serait sourde, la musique serait criarde. En second lieu, la dureté et la fréquence des consonnes forceraient à exclure beaucoup de mots, à ne procéder sur les autres que par des intonations élémentaires, et la musique serait insipide et monotone; sa marche serait encore lente et ennuyeuse par la même raison, et quand on voudrait presser un peu le mouvement, sa vîtesse ressemblerait à celle d'un corps dur et anguleux qui roule sur le pavé.

Comme une telle musique serait dénuée de toute mélodie agréable, on tâcherait d'y suppléer par des beautés factices et peu naturelles; on la chargerait de modulations fréquentes et régulières, mais froides, sans grâce et sans expression. On inventerait des fredons, des cadences, des ports de voix et d'autres agrémens postiches qu'on prodiguerait dans le chant, et qui ne feraient que le rendre plus ridicule sans le rendre moins plat. La musique avec toute cette maussade parure resterait languissante et sans expression, et ses images, dénuées de force et d'énergie, peindraient peu d'objets en beaucoup de notes, comme ces écritures gothiques, dont les lignes remplies de traits et de lettres figu-

rees, ne contiennent que deux ou trois mots; et qui renferment très-peu de sens en un grand espace.

L'impossibilité d'inventer des chants agréables obligerait les compositeurs à tourner tous leurs soins du côté de l'harmonie, et faute de beautés réelles, ils y introduiraient des beautés de convention, qui n'auraient presque d'autre mérite que la difficulté vaincue : au lieu d'une bonne musique, ils imagineraient une musique savante ; pour suppléer au chant, ils multiplieraient les accompagnemens : il leur en coûterait moins de placer beaucoup de mauvaises parties les unes au-dessus des autres, que d'en faire une qui fût bonne. Pour ôter l'insipidité, ils augmenteraient la confusion ; ils croiraient faire de la musique, et ils ne feraient que du bruit.

Un autre effet qui résulterait du défaut de mélodie, serait que les musiciens n'en ayant qu'une fausse idée, trouveraient par-tout une mélodie à leur manière : n'ayant pas de véritable chant, les parties de chant ne leur coûteraient rien à multiplier, parce qu'ils donneraient hardiment ce nom à ce qui n'en serait pas ; même jusqu'à la basse-continue, à l'unisson de laquelle ils feraient sans façon

réciter les basses-tailles, sauf à couvrir le tout d'une sorte d'accompagnement, dont la prétendue mélodie n'aurait aucun rapport à celle de la partie vocale. Par-tout où ils verraient des notes ils trouveraient du chant, attendu qu'en effet leur chant ne serait que des notes. *Voces, prætereàque nihil.*

Passons maintenant à la mesure, dans le sentiment de laquelle consiste en grande partie la beauté et l'expression du chant. La mesure est à-peu-près à la mélodie ce que la syntaxe est au discours : c'est elle qui fait l'enchaînement des mots, qui distingue les phrases, et qui donne un sens, une liaison au tout. Toute musique dont on ne sent point la mesure ressemble, si la faute vient de celui qui l'exécute, à une écriture en chiffres, dont il faut nécessairement trouver la clef pour en démêler le sens ; mais si en effet cette musique n'a pas de mesure sensible, ce n'est alors qu'une collection confuse de mots pris au hasard et écrits sans suite, auxquels le lecteur ne trouve aucun sens, parce que l'auteur n'y en a point mis.

J'ai dit que toute musique nationale tire son principal carectère de la langue qui lui est propre, et je dois ajouter que c'est prin-

cipalement la prosodie de la langue qui constitue ce caractère. Comme la musique vocale a précédé de beaucoup l'instrumentale, celle-ci a toujours reçu de l'autre ses tours de chant et sa mesure, et les diverses mesures de la musique vocale n'ont pu naître que des diverses manières dont on pouvait scander le discours et placer les brèves et les longues les unes à l'égard des autres : ce qui est très-évident dans la musique grecque, dont toutes les mesures n'étaient que les formules d'autant de rhythmes fournis par tous les arrangemens des syllabes longues ou brèves, et des pieds dont la langue et la poësie étaient susceptibles. De sorte que quoiqu'on puisse très-bien distinguer dans le rhythme musical la mesure de la prosodie, la mesure du vers, et la mesure du chant, il ne faut pas douter que la musique la plus agréable, ou du-moins la mieux cadencée, ne soit celle où ces trois mesures concourent ensemble le plus parfaitement qu'il est possible.

Après ces éclaircissemens, je reviens à mon hypothèse : je suppose que la même langue, dont je viens de parler, eût une mauvaise prosodie, peu marquée, sans exactitude et sans précision ; que les longues et les brèves

n'eussent pas entr'elles en durées et en nombres des rapports simples et propres à rendre le rhythme agréable, exact, régulier; qu'elle eût des longues plus ou moins longues les unes que les autres, des brèves plus ou moins brèves, des syllabes ni brèves ni longues, et que les différences des unes et des autres fussent indéterminées et presque incommensurables : il est clair que la musique nationale étant contrainte de recevoir dans sa mesure les irrégularités de la prosodie, n'en aurait qu'une fort vague, inégale et très-peu sensible; que le récitatif se sentirait, sur-tout, de cette irrégularité; qu'on ne saurait presque comment y faire accorder les valeurs des notes et celles des syllabes; qu'on serait contraint d'y changer de mesure à tout moment, et qu'on ne pourrait jamais y rendre les vers dans un rhythme exact et cadencé; que même dans les airs mesurés tous les mouvemens seraient peu naturels et sans précision; que pour peu de lenteur qu'on joignît à ce défaut, l'idée de l'égalité des temps se perdrait entièrement dans l'esprit du chanteur, et de l'auditeur, et qu'enfin la mesure n'étant plus sensible, ni ses retours égaux, elle ne serait assujettie qu'au caprice du musicien, qui

pourrait à chaque instant la presser ou ralentir à son gré; de sorte qu'il ne serait pas possible dans un concert de se passer de quelqu'un qui la marquât à tous, selon la fantaisie ou la commodité d'un seul.

C'est ainsi que les acteurs contracteraient tellement l'habitude de s'asservir la mesure, qu'on les entendrait même l'altérer à dessein dans les morceaux où le compositeur serait venu à bout de la rendre sensible. Marquer la mesure serait une faute contre la composition, et la suivre en serait une contre le goût du chant; les défauts passeraient pour des beautés, et les beautés pour des défauts; les vices seraient établis en règles, et pour faire de la musique au goût de la nation, il ne faudrait que s'attacher avec soin à ce qui déplaît à tous les autres.

Aussi avec quelque art qu'on cherchât à couvrir les défauts d'une pareille musique, il serait impossible qu'elle plut jamais à d'autres oreilles qu'à celles des naturels du pays où elle serait en usage : à force d'essuyer des reproches sur leur mauvais goût, à force d'entendre dans une langue plus favorable de la véritable musique, ils chercheraient à en rapprocher la leur, et ne feraient que lui ôter

son caractère et la convenance qu'elle avait avec la langue pour laquelle elle avait été faite. S'ils voulaient dénaturer leur chant, ils le rendraient dur, baroque et presque inchantable; s'ils se contentaient de l'orner par d'autres accompagnemens que ceux qui lui sont propres, ils ne feraient que marquer mieux sa platitude par un contraste inévitable; ils ôteraient à leur musique la seule beauté dont elle était susceptible, en ôtant à toutes ses parties l'uniformité de caractère qui la fesait être une; et en accoutumant les oreilles à dédaigner le chant pour n'écouter que la symphonie, ils parviendraient enfin à ne faire servir les voix que d'accompagnement à l'accompagnement.

Voilà par quel moyen la musique d'une telle nation se diviserait en musique vocale et musique instrumentale; voilà comment, en donnant des caractères différens à ces deux espèces, on en ferait un tout monstrueux. La symphonie voudrait aller en mesure, et le chant ne pouvant souffrir aucune gêne, on entendrait souvent dans les mêmes morceaux les acteurs et l'orchestre se contrarier et se faire obstacle mutuellement. Cette incertitude et le mélange des deux caractères introdui-

raient dans la manière d'accompagner, une froideur et une lâcheté qui se tourneraient tellement en habitude que les symphonistes ne pourraient pas, même en exécutant de bonne musique, lui laisser de la force et de l'énergie. En la jouant comme la leur, ils l'énerveraient entièrement ; ils feraient fort les *doux*, doux les *forts*, et ne connaîtraient pas une des nuances de ces deux mots. Ces autres mots, *rinforzando*, *dolce* (*c*), *risoluto*, *con gusto*, *spiritoso*, *sostenuto*, *con brio*, n'auraient pas même de synonymes dans leur langue, et celui d'*expression* n'y aurait aucun sens. Ils substitueraient je ne sais combien de petits ornemens froids et maussades à la vigueur du coup d'archet. Quelque nombreux que fût l'orchestre, il ne ferait aucun effet, ou n'en ferait qu'un très-désagréable. Comme l'exécution serait toujours lâche, et que les symphonistes aimeraient mieux jouer proprement que d'aller en mesure, ils ne seraient jamais ensemble : ils ne pourraient venir à bout de tirer un son net et

(*c*) Il n'y a peut-être pas quatre symphonistes français qui sachent la différence de *piano* et *dolce*, et c'est fort inutilement qu'ils la sauraient; car qui d'entr'eux serait en état de la rendre?

juste, ni rien exécuter dans son caractère; et les étrangers seraient tout surpris qu'à quelques-uns près, un orchestre vanté comme le premier du monde, serait à peine digne des tréteaux d'une guinguette (*d*). Il devrait naturellement arriver que de tels musiciens prissent en haine la musique qui aurait mis leur honte en évidence, et bientôt joignant la mauvaise volonté au mauvais goût, ils mettraient encore du dessein prémédité dans la ridicule exécution, dont ils auraient bien pu se fier à leur mal-adresse.

D'après une autre supposition contraire à celle que je viens de faire, je pourrais déduire aisément toutes les qualités d'une véritable musique, faite pour émouvoir, pour imiter, pour plaire, et pour porter au cœur les plus douces impressions de l'harmonie et du chant;

d) Comme on m'a assuré qu'il y avait parmi les symphonistes de l'opéra, non-seulement de très-bons violons, ce que je confesse qu'ils sont presque tous pris séparément, mais de véritablement honnêtes-gens, qui ne se prêtent point aux cabales de leurs confrères pour mal servir le public; je me hâte d'ajouter ici cette distinction, pour réparer, autant qu'il est en moi, le tort que je puis avoir vis-à-vis de ceux qui la méritent.

mais comme ceci nous écarterait trop de notre sujet et sur-tout des idées qui nous sont connues, j'aime mieux me borner à quelques observations sur la musique italienne, qui puissent nous aider à mieux juger de la nôtre.

Si l'on demandait laquelle de toutes les langues doit avoir une meilleure grammaire, je répondrais que c'est celle du peuple qui raisonne le mieux ; et si l'on demandait lequel de tous les peuples doit avoir une meilleure musique, je dirais que c'est celui dont la langue y est le plus propre. C'est ce que j'ai déjà établi ci-devant, et que j'aurai occasion de confirmer dans la suite de cette lettre. Or s'il y a en Europe une langue propre à la musique, c'est certainement l'italienne ; car cette langue est douce, sonore, harmonieuse, et accentuée plus qu'aucune autre, et ces quatre qualités sont précisément les plus convenables au chant.

Elle est douce, parce que les articulations y sont peu composées, que la rencontre des consonnes y est rare et sans rudesse, et qu'un très-grand nombre de syllabes n'y étant formé que de voyelles, les fréquentes élisions en rendent la prononciation plus coulante. Elle

est sonore, parce que la plupart des voyelles y sont éclatantes, qu'elle n'a pas de diphthongues composées, qu'elle a peu ou point de voyelles nasales, et que les articulations rares et faciles distinguent mieux le son des syllabes, qui en devient plus net et plus plein. A l'égard de l'harmonie, qui dépend du nombre et de la prosodie autant que des sons, l'avantage de la langue italienne est manifeste sur ce point : car il faut remarquer que ce qui rend une langue harmonieuse et véritablement pittoresque, dépend moins de la force réelle de ses termes, que de la distance qu'il y a du doux au fort entre les sons qu'elle emploie, et du choix qu'on en peut faire pour les tableaux qu'on a à peindre. Ceci supposé, que ceux qui pensent que l'italien n'est que le langage de la douceur et de la tendresse, prennent la peine de comparer entr'elles ces deux strophes du *Tasse* :

Teneri sdegni e placide e tranquille
Repulse e cari vezzi e liete paci,
Sorrisi, parolette, e dolci stille
Di pianto e sospir, tronchi e molli bacci :
Fuse tai cosè tutte, e poscia unille,
Et al foce temprò di lente faci ;

Et ne formò quel si mirabil cinto
Di ch'ella avera il bel fianco succinto.

Chiama gl'abitator de l'ombre eterne
Il rauco suon de la tartarea tromba;
Treman le spaziose atre caverne,
E l'aer cieco a quel romor rimbomba;
Ne si stridendo mai da le superne
Regioni del Cielo il folgor piomba,
Ne si scossa giammai trema la terra
Quando i vapori in sen gravida serra.

Et s'ils désespèrent de rendre en français la douce harmonie de l'une, qu'ils essaient d'exprimer la rauque dureté de l'autre : il n'est pas besoin, pour juger de ceci, d'entendre la langue, il ne faut qu'avoir des oreilles et de la bonne foi. Au reste, vous observerez que cette dureté de la dernière strophe n'est point sourde, mais très-sonore, et qu'elle n'est que pour l'oreille et non pour la prononciation : car la langue n'articule pas moins facilement les *r* multipliées qui font la rudesse de cette strophe, que les *l* qui rendent la première si coulante. Au contraire toutes les fois que nous voulons donner de la dureté à l'harmonie de notre langue, nous sommes

forcés d'entasser des consonnes de toute espèce, qui forment des articulations difficiles et rudes, ce qui retarde la marche du chant, et contraint souvent la musique d'aller plus lentement, précisément quand le sens des paroles exigerait le plus de vitesse.

Si je voulais m'étendre sur cet article, je pourrais peut-être vous faire voir encore que les inversions de la langue italienne sont beaucoup plus favorables à la bonne mélodie que l'ordre didactique de la nôtre, et qu'une phrase musicale se développe d'une manière plus agréable et plus intéressante, quand le sens du discours, long-temps suspendu, se résout sur le verbe avec la cadence, que quand il se développe à mesure, et laisse affaiblir, ou satisfaire ainsi par dégrés, le désir de l'esprit, tandis que celui de l'oreille augmente en raison contraire jusqu'à la fin de la phrase. Je vous prouverais encore que l'art des suspensions et des mots entre-coupés, que l'heureuse constitution de la langue rend si familier à la musique italienne, est entièrement inconnu dans la nôtre, et que nou n'avons d'autres moyens pour y suppléer, que des silences qui ne sont jamais du chant, et qui, dans ces occasions, montrent plutôt la

pauvreté de la musique que les ressources du musicien.

Il me resterait à parler de l'accent, mais ce point important demande une si profonde discussion qu'il vaut mieux la réserver à une meilleure main. Je vais donc passer aux choses plus essentielles à mon objet, et tâcher d'examiner notre musique en elle-même.

Les Italiens prétendent que notre mélodie est plate et sans aucun chant, et toutes les nations (*e*) neutres confirment unanimement leur jugement sur ce point ; de notre côté nous accusons la leur d'être bizarre et baroque (*f*). J'aime mieux croire que les uns

(*e*) Il a été un temps, dit milord *Shaftesbury*, où l'usage de parler français avait mis parmi nous la musique française à la mode. Mais bientôt la musique italienne, nous montrant la nature de plus près, nous dégoûta de l'autre, et nous la fit appercevoir aussi lourde, aussi plate, et aussi maussade qu'elle l'est en effet.

(*f*) Il me semble qu'on n'ose plus tant faire ce reproche à la mélodie italienne, depuis qu'elle s'est fait entendre parmi nous : c'est ainsi que cette musique admirable n'a qu'à se montrer telle qu'elle est pour se justifier de tous les torts dont on l'accuse.

ou les autres se trompent, que d'être réduit à dire que dans des contrées où les sciences et tous les arts sont parvenus à un si haut degré, la musique seule est encore à naître.

Les moins prévenus d'entre nous (*g*) se contentent de dire que la musique italienne et la française sont toutes deux bonnes, chacune pour la langue qui lui est propre; mais outre que les autres nations ne conviennent pas de cette parité, il resterait toujours à savoir laquelle des deux langues peut comporter le meilleur genre de musique en soi: question fort agitée en France, mais qui ne le sera jamais ailleurs; question qui ne peut être décidée que par une oreille parfaitement neutre, et qui par conséquent devient tous les jours plus difficile à résoudre dans le seul pays où elle soit en problème. Voici sur ce sujet quelques expériences que chacun est maître de vérifier, et qui me paraissent pouvoir servir à cette solution, du-moins quant

(*g*) Plusieurs condamnent l'exclusion totale que les amateurs de musique donnent sans balancer à la musique française; ces modérés conciliateurs ne voudraient pas de goûts exclusifs, comme si l'amour des bonnes choses devait faire aimer les mauvaises.

à la mélodie, à laquelle seule se réduit presque toute la dispute.

J'ai pris dans les deux musiques des airs également estimés chacun dans son genre, et les dépouillant les uns de leurs ports de voix et de leurs cadences éternelles, les autres des notes sous-entendues que le compositeur ne se donne point la peine d'écrire, et dont il se remet à l'intelligence du chanteur, (*h*) je les ai solfiés exactement sur la note, sans aucun ornement, et sans rien fournir de moi-même au sens ni à la liaison de la phrase. Je ne vous dirai point quel a été dans mon esprit le résultat de cette comparaison, parce que j'ai le

(*h*) C'est donner toute la faveur à la musique française, que de s'y prendre ainsi : car ces notes sous-entendues dans l'italienne ne sont pas moins de l'essence de la mélodie que celles qui sont sur le papier. Il s'agit moins de ce qui est écrit que de ce qui doit se chanter, et cette manière de noter doit seulement passer pour une sorte d'abréviation, au-lieu que les cadences et les ports de voix du chant français sont bien, si l'on veut, exigés par le goût, mais ne constituent point la mélodie, et ne sont pas de son essence; c'est pour elle une sorte de fard qui couvre sa laideur sans la détruire, et qui ne la rend que plus ridicule aux oreilles sensibles.

droit de vous proposer mes raisons et non pas mon autorité : je vous rends compte seulement des moyens que j'ai pris pour me déterminer, afin que si vous les trouvez bons, vous puissiez les employer à votre tour. Je dois vous avertir seulement, que cette expérience demande bien plus de précautions qu'il ne semble. La première et la plus difficile de toutes est d'être de bonne foi, et de se rendre également équitable dans le choix et dans le jugement. La seconde est que, pour tenter cet examen, il faut nécessairement être également versé dans les deux styles; autrement celui qui serait le plus familier se présenterait à ch que instant à l'esprit au préjudice de l'autre; et cette deuxième condition n'est guère plus facile que la première, car de tous ceux qui connaissent bien l'une et l'autre musique, nul ne balance sur le choix, et l'on a pu voir par les plaisans barbouillages de ceux qui se sont mêlés d'attaquer l'italienne, quelle connaissance ils avaient d'elle et de l'art en général.

Je dois ajouter qu'il est essentiel d'aller bien exactement en mesure; mais je prévois que cet avertissement, superflu dans tout autre pays, sera fort inutile dans celui-ci, et

cette seule omission entraîne nécessairement l'incompétence du jugement.

Avec toutes ces précautions, le caractère de chaque genre ne tarde pas à se déclarer, et alors il est bien difficile de ne pas revêtir les phrases des idées qui leur conviennent, et de n'y pas ajouter du-moins par l'esprit, les tours et les ornemens qu'on a la force de leur refuser par le chant. Il ne faut pas non plus s'en tenir à une seule épreuve, car un air peut plaire plus qu'un autre, sans que cela décide de la préférence du genre ; et ce n'est qu'après un grand nombre d'essais qu'on peut établir un jugement raisonnable : d'ailleurs, en s'ôtant la connaissance des paroles, on s'ôte celle de la partie la plus importante de la mélodie, qui est l'expression ; et tout ce qu'on peut décider par cette voie, c'est si la modulation est bonne, et si le chant a du naturel et de la beauté. Tout cela nous montre combien il est difficile de prendre assez de précautions contre les préjugés, et combien le raisonnement nous est nécessaire pour nous mettre en état de juger sainement des choses de goût.

J'ai fait une autre épreuve qui demande moins de précautions, et qui vous paraîtra

peut-être plus décisive. J'ai donné à chanter à des italiens les plus beaux airs de *Lulli*, et à des musiciens français des airs de *Leo* et du *Pergolèse*, et j'ai remarqué que, quoique ceux-ci fussent fort éloignés de saisir le vrai goût de ces morceaux, ils en sentaient pourtant la mélodie, et en tiraient à leur manière des phrases de musique chantantes, agréables et bien cadencées. Mais les italiens solfiant très-exactement nos airs les plus pathétiques, n'ont jamais pu y reconnaître ni phrases, ni chant ; ce n'était pas pour eux de la musique qui eût du sens, mais seulement des suites de notes placées sans choix et comme au hasard ; ils les chantaient précisément comme vous liriez des mots arabes écrits en caractères français. (*i*)

Troisième expérience. J'ai vu à Venise un arménien, homme d'esprit, qui n'avait ja-

(*i*) Nos musiciens prétendent tirer un grand avantage de cette différence : *Nous exécutons la musique italienne*, disent-ils avec leur fierté accoutumée, *et les Italiens ne peuvent exécuter la nôtre ; donc notre musique vaut mieux que la leur.* Ils ne voient pas qu'ils devraient tirer une conséquence toute contraire et dire, *donc les Italiens ont une mélodie et nous n'en avons point.*

mais entendu de musique, et devant lequel on exécuta dans un même concert un monologue français qui commence par ce vers :

Temple sacré, séjour tranquille

Et un air de *Galuppi* qui commence par celui-ci :

Voi che languitte senza speranza.

L'un et l'autre furent chantés médiocrement pour le français, et mal pour l'italien, par un homme accoutumé seulement à la musique française, et alors très-enthousiaste de celle de M. *Rameau*. Je remarquai dans l'arménien, durant tout le chant français, plus de surprise que de plaisir ; mais tout le monde observa, dès les premières mesures de l'air italien, que son visage et ses yeux s'adoucissaient ; il était enchanté, il prêtait son ame aux impressions de la musique, et quoiqu'il entendît peu la langue, les simples sons lui causaient un ravissement sensible. Dès ce moment on ne put plus lui faire écouter aucun air français.

Mais, sans chercher ailleurs des exemples, n'avons-nous pas même parmi nous plusieurs personnes qui, ne connaissant que notre opéra,

croyaient de bonne foi n'avoir aucun goût pour le chant, et n'ont été désabusés que par les intermèdes italiens. C'est précisément parce qu'ils n'aimaient que la véritable musique, qu'ils croyaient ne pas aimer la musique.

J'avoue que tant de faits m'ont rendu douteuse l'existence de notre mélodie, et m'ont fait soupçonner qu'elle pourrait bien n'être qu'une sorte de plain-chant modulé, qui n'a rien d'agréable en lui-même, qui ne plaît qu'à l'aide de quelques ornemens arbitraires, et seulement à ceux qui sont convenus de les trouver beaux. Aussi à peine notre musique est-elle supportable à nos propres oreilles, lorsqu'elle est exécutée par des voix médiocres qui manquent d'art pour la faire valoir. Il faut des *Fel* et des *Jeliotte* pour chanter la musique française, mais toute voix est bonne pour l'italienne, parce que les beautés du chant italien sont dans la musique même, au-lieu que celle du chant français, s'il y en a, ne sont que dans l'art du chanteur. (*k*)

(*k*) Au reste, c'est une erreur de croire qu'en général les chanteurs italiens aient moins de voix que les français. Il faut au contraire qu'ils aient le timbre plus fort et plus harmonieux pour pouvoir se faire entendre sur les théâtres

Trois choses me paraissent concourir à la perfection de la mélodie italienne : la première est la douceur de la langue, qui, rendant toutes les inflexions faciles, laisse au goût du musicien la liberté d'en faire un choix plus exquis, de varier davantage les combinaisons, et de donner à chaque acteur un tour de chant particulier, de même que chaque homme a son geste et son ton qui lui sont propres, et qui le distinguent d'un autre homme.

La deuxième est la hardiesse des modulations, qui, quoique moins servilement préparées que les nôtres, se rendent plus agréables, en se rendant plus sensibles, et sans

immenses de l'Italie, sans cesser de ménager les sons, comme le veut la musique italienne. Le chant français exige tout l'effort des poumons, toute l'étendue de la voix ; plus fort, nous disent nos maîtres ; enflez les sons, ouvrez la bouche, donnez toute votre voix. Plus doux, disent les maîtres italiens, ne forcez point, chantez sans gène, rendez vos sons doux, flexibles et coulans, réservez les éclats pour ces momens rares et passagers où il faut surprendre et déchirer. Or, il me paraît que dans la nécessité de se faire entendre, celui-là doit avoir plus de voix, qui peut se passer de crier.

donner

donner de la dureté au chant, ajoutent une vive énergie à l'expression. C'est par elle que le musicien passant brusquement d'un ton ou d'un mode à un autre, et supprimant quand il le faut les transitions intermédiaires et scolastiques, sait exprimer les réticences, les interruptions, les discours entre-coupés qui sont le langage des passions impétueuses, que le bouillant *Métastase* a employé si souvent, que les *Porpora*, les *Galuppi*, les *Cocchi*, les *Jumella*, les *Perez*, les *Terradeglias* ont su rendre avec succès, et que nos poëtes lyriques connaissent aussi peu que nos musiciens.

Le troisième avantage, et celui qui prête à la mélodie son plus grand effet, est l'extrême précision de mesure qui s'y fait sentir dans les mouvemens les plus lents, ainsi que dans les plus gais : précision qui rend le chant animé et intéressant, les accompagnemens vifs et cadencés, qui multiplient réellement les chants, en fesant d'une même combinaison de sons, autant de différentes mélodies qu'il y a de manières de les scander ; qui porte au cœur tous les sentimens, et à l'esprit tous les tableaux ; qui donne au musicien le moyen de mettre en air tous les caractères de paroles imaginables, plusieurs dont nous n'avons pas

même l'idée, (*l*) et qui rend tous les mouvemens propres à exprimer tous les caractères (*m*) ou un seul mouvement propre à contraster et changer de caractère au gré du compositeur.

Voilà, ce me semble, les sources d'où le chant italien tire ses charmes et son énergie ; à quoi l'on peut ajouter une nouvelle et très-forte preuve de l'avantage de sa mélodie, en

(*l*) Pour ne pas sortir du genre comique, le seul connu à Paris, voyez les airs, *Quando sciolto avrò il contratto*, etc. *Io ò un vespajo*, etc. *O questo o quello t'ai a risolvere*, etc. *A un gusto da stordire*, etc. *Stizzoso mio, stizzoso*, etc. *Io sono una Donzella*, etc. *Quanti maestri, quanti dottori*, etc. *I Sbirri già lo aspettano*, etc. *Ma dunque il testamento*, etc. *Senti me, se brami stare, o che risa che piacere*, etc. : tous caractères d'airs dont la musique française n'a pas les premiers élémens, et dont elle n'est pas en état d'exprimer un seul mot.

(*m*) Je me contenterai d'en citer un seul exemple, mais très-frappant ; c'est l'air *Se pur d'un infelice*, ect., de la Fausse suivante ; air très-pathétique sur un mouvement très-gai, auquel il n'a manqué qu'une voix pour le chanter, un orchestre pour l'accompagner, des oreilles pour l'entendre, et la seconde partie qu'il ne fallait pas supprimer.

ce qu'elle n'exige pas autant que la nôtre de ces fréquens renversemens d'harmonie, qui donnent à la basse-continue le véritable chant d'un dessus. Ceux qui trouvent de si grandes beautés dans la mélodie française, devraient bien nous dire à laquelle de ces choses elle en est redevable, ou nous montrer les avantages qu'elle a pour y suppléer.

Quand on commence à connaître la mélodie italienne, on ne lui trouve d'abord que des grâces, et on ne la croit propre qu'à exprimer des sentimens agréables ; mais pour peu qu'on étudie son caractère pathétique et tragique, on est bientôt surpris de la force que lui prête l'art des compositeurs dans les grands morceaux de musique. C'est à l'aide de ces modulations savantes, de cette harmonie simple et pure, de ces accompagnemens vifs et brillans, que ces chants divins déchirent ou ravissent l'ame, mettent le spectateur hors de lui-même, et lui arrachent dans ses transports, des cris, dont jamais nos tranquilles opéra ne furent honorés.

Comment le musicien vient-il à bout de produire ces grands effets ? Est-ce à force de contraster les mouvemens, de multiplier les accords, les notes, les parties ? Est-ce à force

d'entasser desseins sur desseins, instrumens sur instrumens ? Tout ce fatras qui n'est qu'un mauvais supplément où le génie manque, étoufferait le chant loin de l'animer, et détruirait l'intérêt en partageant l'attention. Quelque harmonie que puissent faire ensemble plusieurs parties toutes bien chantantes, l'effet de ces beaux chants s'évanouit aussi-tôt qu'ils se font entendre à-la-fois, et il ne reste que celui d'une suite d'accords, qui, quoi qu'on puisse dire, est toujours froide quand la mélodie ne l'anime pas ; de sorte que plus on entasse des chants mal-à-propos, et moins la musique est agréable et chantante ; parce qu'il est impossible à l'oreille de se prêter au même instant à plusieurs mélodies, et que, l'une effaçant l'impression de l'autre, il ne résulte du tout que de la confusion et du bruit. Pour qu'une musique devienne intéressante, pour qu'elle porte à l'ame les sentimens qu'on y veut exciter, il faut que toutes les parties concourent à fortifier l'expression du sujet ; que l'harmonie ne serve qu'à le rendre plus énergique ; que l'accompagnement l'embellisse, sans le couvrir ni le défigurer ; que la basse, par une marche uniforme et simple, guide en quelque sorte celui qui

chante et celui qui écoute, sans que ni l'un ni l'autre s'en apperçoive ; il faut, en un mot, que le tout ensemble ne porte à-la-fois qu'une mélodie à l'oreille et qu'une idée à l'esprit.

Cette unité de mélodie me paraît une règle indispensable et non moins importante en musique, que l'unité d'action dans une tragédie ; car elle est fondée sur le même principe, et dirigée vers le même objet. Aussi tous les bons compositeurs italiens s'y conforment-ils avec un soin qui dégénère quelquefois en affectation, et pour peu qu'on y réfléchisse, on sent bientôt que c'est d'elle que leur musique tire son principal effet. C'est dans cette grande règle qu'il faut chercher la cause des fréquens accompagnemens à l'unisson qu'on remarque dans la musique italienne, et qui, fortifiant l'idée du chant, en rendent en même-temps les sons plus moëlleux, plus doux et moins fatiguans pour la voix. Ces unissons ne sont point praticables dans notre musique, si ce n'est sur quelques caractères d'airs choisis et tournés exprès pour cela ; jamais un air pathétique français ne serait supportable accompagné de cette manière, parce que la musique vocale et l'instrumentale ayant parmi nous des caractères différens,

on ne peut, sans pécher contre la mélodie et le goût, appliquer à l'une les mêmes tours qui conviennent à l'autre, sans compter que la mesure étant toujours vague et indéterminée, sur-tout dans les airs lents, les instrumens et la voix ne pourraient jamais s'accorder, et ne marcheraient point assez de concert pour produire ensemble un effet agréable. Une beauté qui résulte encore de ces unissons, c'est de donner une expression plus sensible à la mélodie, tantôt en renforçant tout d'un coup les instrumens sur un passage, tantôt en les radoucissant, tantôt en leur donnant un trait de chant énergique et saillant que la voix n'aurait pu faire, et que l'auditeur adroitement trompé ne laisse pas de lui attribuer quand l'orchestre sait le faire sortir à propos. De-là naît encore cette parfaite correspondance de la symphonie et du chant, qui fait que tous les traits qu'on admire dans l'une, ne sont que des dévelopemens de l'autre, de sorte que c'est toujours dans la partie vocale qu'il faut chercher la source de toutes les beautés de l'accompagnement. Cet accompagnement est si bien un avec le chant, et si exactement relatif aux paroles, qu'il semble souvent déterminer le jeu et dicter

à l'acteur le geste qu'il doit faire, (*n*) et tel qui n'aurait pu jouer le rôle sur les paroles seules le jouera très-juste sur la musique, parce qu'elle fait bien la fonction d'interprète.

Au reste, il s'en faut beaucoup que les accompagnemens italiens soient toujours à l'unisson de la voix. Il y a deux cas assez fréquens où le musicien les en sépare : l'un quand la voix roulant avec légèreté sur des cordes d'harmonie, fixe assez l'attention pour que l'accompagnement ne puisse la partager, encore alors donne-t-on tant de simplicité à cet accompagnement, que l'oreille, affectée seulement d'accords agréables, n'y sent aucun chant qui puisse la distraire. L'autre cas demande un peu plus de soin pour le faire entendre.

Quand le musicien saura son art, dit l'auteur de la lettre sur les sourds et les muets,

(*n*) On en trouve des exemples fréquens dans les intermèdes qui nous ont été donnés cette année, entre autres dans l'air *à un gusto da stordire* du maître de musique, dans celui *son padrone* de la femme orgueilleuse, dans celui *vi sto ben* du Tracollo, dans celui *tu non pensi no signora* de la bohémienne, et dans presque tous ceux qui demandent du jeu.

les parties d'accompagnement concourront ou à fortifier l'expression de la partie chantante, ou à ajouter de nouvelles idées que le sujet demandait, et que la partie chantante n'aura pu rendre. Ce passage me paraît renfermer un précepte très-utile, et voici comment je pense qu'on doit l'entendre.

Si le chant est de nature à exiger quelques additions, ou comme disaient nos anciens musiciens, quelques *diminutions* (*o*) qui ajoute à l'expression ou à l'agrément sans détruire en cela l'unité de mélodie, de sorte que l'oreille qui blâmerait peut-être ces additions faites par la voix, les approuve dans l'accompagnement, et s'en laisse doucement affecter, sans cesser pour cela d'être attentive au chant : alors l'habile musicien, en les ménageant à propos et les employant avec goût, embellira son sujet et le rendra plus expressif sans le rendre moins un ; et quoique l'accompagnement n'y soit pas exactement semblable à la partie chantante, l'un et l'autre ne feront pourtant qu'un chant et qu'une mélodie.

(*o*) On trouvera le mot *diminution* dans le quatrième volume de l'Encyclopédie.

Que si le sens des paroles comporte une idée accessoire que le chant n'aura pas pu rendre, le musicien l'enchâssera dans des silences ou dans des tenues, de manière qu'il puisse la présenter à l'auditeur, sans le détourner de celle du chant. L'avantage serait encore plus grand, si cette idée accessoire pouvait être rendue par un accompagnement contraint et continu, qui fît plutôt un léger murmure qu'un véritable chant, comme serait le bruit d'une rivière ou le gazouillement des oiseaux: car alors le compositeur pourrait séparer tout-à-fait le chant de l'accompagnement, et destinant uniquement ce dernier à rendre l'idée accessoire, il disposera son chant de manière à donner des jours fréquens à l'orchestre, en observant avec soin que la symphonie soit toujours dominée par la partie chantante, ce qui dépend encore plus de l'art du compositeur que de l'exécution des instrumens: mais ceci demande une expérience consommée pour éviter la duplicité de mélodie.

Voilà tout ce que la règle de l'unité peut accorder au goût du musicien, pour parer le chant ou le rendre plus expressif, soit en

embellissant le sujet principal, soit en y en ajoutant un autre qui lui reste assujetti. Mais de faire chanter à part des violons d'un côté, de l'autre des flûtes, de l'autre des bassons, chacun sur un dessein particulier, et presque sans rapport entr'eux, et d'appeler tout ce cahos de la musique, c'est insulter également l'oreille et le jugement des auditeurs.

Une autre chose, qui n'est pas moins contraire que la multiplication des parties, à la règle que je viens d'établir, c'est l'abus ou plutôt l'usage des fugues, imitations, doubles desseins, et autres beautés arbitraires et de pure convention, qui n'ont presque de mérite que la difficulté vaincue, et qui toutes ont été inventées dans la naissance de l'art, pour faire briller le savoir, en attendant qu'il fût question du génie. Je ne dis pas qu'il soit tout-à-fait impossible de conserver l'unité de mélodie dans une fugue, en conduisant habilement l'attention de l'auditeur d'une partie à l'autre, à mesure que le sujet y passe; mais ce travail est si pénible que presque personne n'y réussit, et si ingrat qu'à peine le succès peut-il dédommager de la fatigue d'un tel ouvrage. Tout cela n'aboutissant qu'à faire du bruit, ainsi que la plupart de nos chœurs

si admirés (*p*), est également indigne d'occuper la plume d'un homme de génie, et l'attention d'un homme de goût. A l'égard des contrefugues, doubles fugues, fugues renversées, basses contraintes, et autres sottises difficiles que l'oreille ne peut souffrir, et que la raison ne peut justifier, ce sont évidemment des restes de barbarie et de mauvais goût, qui ne subsistent, comme les portails de nos églises gothiques, que pour la honte de ceux qui ont eu la patience de les faire.

Il a été un temps où l'Italie était barbare; et même après la renaissance des autres arts que l'Europe lui doit tous, la musique plus tardive n'y a point pris aisément cette pureté

(*p*) Les Italiens ne sont pas eux-mêmes tout-à-fait revenus de ce préjugé barbare. Ils se piquent encore d'avoir dans leurs églises de la musique bruyante; ils ont souvent des messes et des motets à quatre chœurs, chacun sur un dessein différent; mais les grands maîtres ne font que rire de tout ce fatras. Je me souviens que *Terradeglias* me parlant de plusieurs motets de sa composition où il avait mis des chœurs travaillés avec un grand soin, était honteux d'en avoir fait de si beaux, et s'en excusait sur sa jeunesse : autrefois, disait-il, j'aimais à faire du bruit; à présent je tâche de faire de la musique.

de goût qu'on y voit briller aujourd'hui, et l'on ne peut guère donner une plus mauvaise idée de ce qu'elle était alors, qu'en remarquant qu'il n'y a eu pendant long-temps qu'une même musique en France et en Italie (*q*), et que les musiciens des deux contrées communiquaient familièrement entr'eux, non pourtant sans qu'on pût remarquer déjà dans les nôtres le germe de cette jalousie, qui est inséparable de l'infériorité. *Lulli* même, alarmé de l'arrivée de *Correlli*, se hâta de le faire chasser de France : ce qui lui fut d'autant plus aisé que *Correlli* était plus grand-homme, et par conséquent moins courtisan

(*q*) L'abbé *Dubos* se tourmente beaucoup pour faire honneur aux Pays-Bas du renouvellement de la musique, et cela pourrait s'admettre, si l'on donnait le nom de musique à un continuel remplissage d'accords; mais si l'harmonie n'est que la base commune et que la mélodie seule constitue le caractère, non-seulement la musique moderne est née en Italie, mais il y a quelque apparence que dans toutes nos langues vivantes, la musique italienne est la seule qui puisse réellement exister. Du temps d'*Orlande* et de *Goudimel*, on fesait de l'harmonie et des sons, *Lulli* y a joint un peu de cadence; *Corretli*, *Buononcini*, *Vinci* et *Pergolèse* sont les premiers qui aient fait de la musique.

que

que lui. Dans ces temps où la musique naissait à peine, elle avait en Italie cette ridicule emphase de science harmonique, ces pédantesques prétentions de doctrine qu'elle a chèrement conservées parmi nous, et par lesquelles on distingue aujourd'hui cette musique méthodique, compassée, mais sans génie, sans invention et sans goût, qu'on appelle à Paris, *musique écrite* par excellence, et qui, tout au plus, n'est bonne, en effet, qu'à écrire et jamais à exécuter.

Depuis même que les Italiens ont rendu l'harmonie plus pure, plus simple, et donné tous leurs soins à la perfection de la mélodie, je ne nie pas qu'il ne soit encore demeuré parmi eux quelques légères traces des fugues et desseins gothiques, et quelquefois de doubles et triples mélodies. C'est de quoi je pourrais citer plusieurs exemples dans les intermèdes qui nous sont connus, et entr'autres le mauvais quatuor qui est à la fin de *la femme orgueilleuse*. Mais outre que ces choses sortent du caractère établi, outre qu'on ne trouve jamais rien de semblable dans les tragédies, et qu'il n'est pas plus juste de juger l'opéra italien sur ces farces, que de juger notre théâtre français sur l'*Impromptu de campa-*

gne, ou *le Baron de la crasse*, il faut aussi rendre justice à l'art avec lequel les compositeurs ont souvent évité dans ces intermèdes les piéges qui leur étaient tendus par les poëtes, et ont fait tourner au profit de la règle des situations qui semblaient les forcer à l'enfreindre.

De toutes les parties de la musique, la plus difficile à traiter sans sortir de l'unité de mélodie, est le duo, et cet article mérite de nous arrêter un moment. L'auteur de la lettre sur *Omphale* a déjà remarqué que les duo sont hors de la nature; car rien n'est moins naturel que de voir deux personnes se parler à-la-fois durant un certain temps, soit pour dire la même chose, soit pour se contredire, sans jamais s'écouter ni se répondre. Et quand cette supposition pourrait s'admettre en certains cas, il est bien certain que ce ne serait jamais dans la tragédie, où cette indécence n'est convenable ni à la dignité des personnages qu'on y fait parler, ni à l'éducation qu'on leur suppose. Or, le meilleur moyen de sauver cette absurdité, c'est de traiter le plus qu'il est possible le duo en dialogue, et ce premier soin regarde le poëte; ce qui regarde le musicien, c'est de trouver

un chant convenable au sujet, et distribué de telle sorte, que chacun des interlocuteurs parlant alternativement, toute la suite du dialogue ne forme qu'une mélodie, qui, sans changer de sujet, ou du-moins sans altérer le mouvement, passe dans son progrès d'une partie à l'autre, sans cesser d'être une, et sans enjamber. Quand on joint ensemble les deux parties, ce qui doit se faire rarement et durer peu, il faut trouver un chant susceptible d'une marche par tierces, ou par sixtes, dans lequel la seconde partie fasse son effet sans distraire l'oreille de la première. Il faut garder la dureté des dissonances, les sons perçans et renforcés, le fortissimo de l'orchestre pour des instans de désordre et de transport, où les acteurs semblant s'oublier eux-mêmes, portent leur égarement dans l'ame de tout spectateur sensible, et lui font éprouver le pouvoir de l'harmonie sobrement ménagée. Mais ces instans doivent être rares et amenés avec art. Il faut par une musique douce et affectueuse avoir déjà disposé l'oreille et le cœur à l'émotion, pour que l'un et l'autre se prêtent à ces ébranlemens violens, et il faut qu'ils passent avec la rapidité qui convient à notre faiblesse ; car quand l'agitation

est trop forte, elle ne saurait durer, et tout ce qui est au-delà de la nature ne touche plus.

En disant ce que les duo doivent être, j'ai dit précisément ce qu'ils sont dans les opéra italiens. Si quelqu'un a pu entendre sur un théâtre d'Italie un duo tragique chanté par deux bons acteurs, et accompagné par un véritable orchestre, sans en être attendri; s'il a pu, d'un œil sec, assister aux adieux de *Mandane* et d'*Arbace*, je le tiens digne de pleurer à ceux de *Lybie* et d'*Epaphus*.

Mais sans insister sur les duo tragiques, genre de musique dont on n'a pas même l'idée à Paris, je puis vous citer un duo comique qui est connu de tout le monde, et je le citerai hardiment comme un modèle de chant, d'unité, de mélodie, de dialogue et de goût, auquel, selon moi, rien ne manquera, quand il sera bien exécuté, que des auditeurs qui sachent l'entendre: c'est celui du premier acte de la Serva Padrona, *Lo conosco a quegl' occhietti* etc. J'avoue que peu de musiciens français sont en état d'en sentir les beautés, et je dirais volontiers du *Pergolèse*, comme *Cicéron* disait d'*Homère*, que c'est avoir déjà fait

beaucoup de progrès dans l'art que de se plaire à sa lecture.

J'espère, Monsieur, que vous me pardonnerez la longueur de cet article, en faveur de sa nouveauté, et de l'importance de son objet. J'ai cru devoir m'étendre un peu sur une règle aussi essentielle que celle de l'unité de mélodie; règle dont aucun théoricien, que je sache, n'a parlé jusqu'à ce jour; que les compositeurs italiens ont seuls sentie et pratiquée, sans se douter peut-être de son existence; et de laquelle dépendent la douceur du chant, la force de l'expression, et presque tout le charme de la bonne musique. Avant que de quitter ce sujet, il me reste à vous montrer qu'il en résulte de nouveaux avantages pour l'harmonie même, aux dépens de laquelle je semblais accorder tout l'avantage à la mélodie; et que l'expression du chant donne lieu à celle des accords en forçant le compositeur à les ménager.

Vous ressouvenez-vous, Monsieur, d'avoir entendu quelquefois, dans les intermèdes qu'on nous a donnés cette année, le fils de l'entrepreneur italien, jeune enfant de dix ans au plus, accompagner quelquefois à l'opéra? Nous fûmes frappés, dès le premier

jour, de l'effet que produisait sous ses petits doigts l'accompagnement du clavecin; et tout le spectacle s'apperçut à son jeu précis et brillant que ce n'était pas l'accompagnateur ordinaire. Je cherchai aussi-tôt les raisons de cette différence, car je ne doutais pas que le sieur *Noblet* ne fût bon harmoniste et n'accompagnât très-exactement : mais quelle fut ma surprise, en observant les mains du petit bonhomme, de voir qu'il ne remplissait presque jamais les accords, qu'il supprimait beaucoup de sons, et n'employait très-souvent que deux doigts, dont l'un sonnait presque toujours l'octave de la basse! Quoi! disais-je en moi-même, l'harmonie complette fait moins d'effet que l'harmonie mutilée, et nos accompagnateurs, en rendant tous les accords pleins, ne font qu'un bruit confus, tandis que celui-ci, avec moins de sons, fait plus d'harmonie, ou du-moins rend son accompagnement plus sensible et plus agréable! Ceci fut pour moi un problême inquiétant, et j'en compris encore mieux toute l'importance, quand après d'autres observations, je vis que les Italiens accompagnaient tous de la même manière que le petit *Bambin*, et que, par conséquent, cette épargne dans leur accompagnement de-

vait tenir au même principe que celle qu'ils affectent dans leurs partitions.

Je comprenais bien que la basse étant le fondement de toute l'harmonie, doit toujours dominer sur le reste, et que, quand les autres parties l'étouffent ou la couvrent, il en résulte une confusion qui peut rendre l'harmonie plus sourde ; et je m'expliquais ainsi pourquoi les Italiens, si économes de leur main droite dans l'accompagnement, redoublent ordinairement à la gauche l'octave de la basse; pourquoi ils mettent tant de contre-basses dans leurs orchestres, et pourquoi ils font si souvent marcher leurs quintes (*r*) avec la basse, au-lieu de leur donner une autre partie, comme les Français ne manquent jamais de faire. Mais ceci, qui pouvait rendre raison de la netteté des accords, n'en rendait pas de leur énergie, et je vis bientôt qu'il devait y

(*r*) On peut remarquer à l'orchestre de notre opéra, que dans la musique italienne les quintes ne jouent presque jamais leur partie quand elle est à l'octave de la basse; peut-être ne daigne-t-on pas même la copier en pareil cas. Ceux qui conduisent l'orchestre ignoreraient-ils que ce défaut de liaison entre la basse et le dessus rend l'harmonie trop sèche?

avoir quelque principe plus caché et plus fin de l'expression que je remarquais dans la simplicité de l'harmonie italienne, tandis que je trouvais la nôtre si composée, si froide et si languissante.

Je me souvins alors d'avoir lu dans quelque ouvrage de M. *Rameau*, que chaque consonnance a son caractère particulier, c'est-à-dire une manière d'affecter l'ame qui lui est propre; que l'effet de la tierce n'est point le même que celui de la quinte, ni l'effet de la quarte le même que celui de la sixte. De même les tierces et les sixtes mineures doivent produire des affections différentes de celles que produisent les tierces et les sixtes majeures; et ces faits une fois accordés, il s'ensuit assez évidemment que les dissonances et tous les intervalles possibles seront aussi dans le même cas: expérience que la raison confirme, puisque toutes les fois que les rapports seront différens, l'impression ne saurait être la même.

Or, me disais-je à moi-même, en raisonnant d'après cette supposition, je vois clairement que deux consonnances ajoutées l'une à l'autre mal-à-propos, quoique selon les règles des accords, pourront, même en augmentant l'harmonie, affaiblir mutuellement

leur effet, le combattre ou le partager. Si tout l'effet d'une quinte m'est nécessaire pour l'expression dont j'ai besoin, je peux risquer d'affaiblir cette expression par un troisième son, qui divisant cette quinte en deux autres intervalles, en modifiera nécessairement l'effet par celui des deux tierces dans lesquelles je la résous; et ces tierces mêmes, quoique le tout ensemble fasse une fort bonne harmonie, étant de différente espèce, peuvent encore nuire mutuellement à l'impression l'une de l'autre. De même, si l'impression simultanée de la quinte et des deux tierces m'était nécessaire, j'affaiblirais et j'altérerais mal-à-propos cette impression, en retranchant un des trois sons qui en forment l'accord. Ce raisonnement devient encore plus sensible, appliqué à la dissonnance. Supposons que j'aie besoin de toute la dureté du triton, ou de toute la fadeur de la fausse quinte; opposition, pour le dire en passant, qui prouve combien les divers renversemens des accords en peuvent changer l'effet; si dans une telle circonstance, au-lieu de porter à l'oreille les deux uniques sons qui forment la dissonance, je m'avise de remplir l'accord de tous ceux qui lui conviennent, alors j'ajoute au tritola seconde

et la sixte, et à la fausse quinte la sixte et la tierce, c'est-à-dire qu'introduisant dans chacun de ces accords une nouvelle dissonance, j'y introduis en même-temps trois consonnances, qui doivent nécessairement en tempérer et affaiblir l'effet, en rendant un de ces accords moins fade et l'autre moins dur. C'est donc un principe certain et fondé dans la nature, que toute musique où l'harmonie est scrupuleusement remplie, tout accompagnement où tous les accords sont complets, doit faire beaucoup de bruit, mais avoir très-peu d'expression : ce qui est précisément le caractère de la musique française. Il est vrai qu'en ménageant les accords et les parties, le choix devient difficile et demande beaucoup d'expérience et de goût pour le faire toujours à propos; mais, s'il y a une règle pour aider au compositeur à se bien conduire en pareille occasion, c'est certainement celle de l'unité de mélodie que j'ai tâché d'établir; ce qui se rapporte au caractère de la musique italienne, et rend raison de la douceur du chant jointe à la force d'expression qui y règne.

Il suit de tout ceci, qu'après avoir bien étudié les règles élémentaires de l'harmonie, le musicien ne doit point se hâter de la pro-

diguer inconsidérément, ni se croire en état de composer parce qu'il sait remplir des accords, mais qu'il doit, avant que de mettre la main à l'œuvre, s'appliquer à l'étude beaucoup plus longue et plus difficile des impressions diverses que les consonnances, les dissonances et tous les accords font sur les oreilles sensibles, et se dire souvent à lui-même, que le grand art du compositeur ne consiste pas moins à savoir discerner dans l'occasion les sons qu'on doit supprimer, que ceux dont il faut faire usage. C'est en étudiant et feuilletant sans cesse les chefs-d'œuvre de l'Italie qu'il apprendra à faire ce choix exquis, si la nature lui a donné assez de génie et de goût pour en sentir la nécessité; car les difficultés de l'art ne se laissent appercevoir qu'à ceux qui sont faits pour les vaincre, et ceux-là ne s'aviseront pas de compter avec mépris les portées vides d'une partition, mais voyant la facilité qu'un écolier aurait eue à les remplir, ils soupçonneront et chercheront les raisons de cette simplicité trompeuse, d'autant plus admirable, qu'elle cache des prodiges sous une feinte négligence, et que l'*arte che tutto fà, nulla si scuopre.*

Voilà, à ce qu'il me semble, la cause des

effets surprenans que produit l'harmonie de la musique italienne, quoique beaucoup moins chargée que la nôtre, qui en produit si peu. Ce qui ne signifie pas qu'il ne faille jamais remplir l'harmonie, mais qu'il ne faut la remplir qu'avec choix et discernement ; ce n'est pas non plus à dire que pour ce choix le musicien soit obligé de faire tous ces raisonnemens, mais qu'il en doit sentir le résultat. C'est à lui d'avoir du génie et du goût pour trouver les choses d'effet ; c'est au théoricien à en chercher les causes et à dire pourquoi ce sont des choses d'effet.

Si vous jetez les yeux sur nos compositions modernes, sur-tout si vous les écoutez, vous reconnaîtrez bientôt que nos musiciens ont si mal compris tout ceci, que, s'efforçant d'arriver au même but, ils ont directement suivi la route opposée ; et s'il m'est permis de vous dire naturellement ma pensée, je trouve que plus notre musique se perfectionne en apparence, et plus elle se gâte en effet. Il était peut-être nécessaire qu'elle vînt au point où elle est, pour accoutumer insensiblement nos oreilles à rejeter les préjugés de l'habitude, et à goûter d'autres airs que ceux dont nos nourrices nous ont endormis ; mais je prévois que

pour la porter au très-médiocre degré de bonté dont elle est susceptible, il faudra tôt ou tard commencer par redescendre ou remonter au point où *Lulli* l'avait mise. Convenons que l'harmonie de ce célèbre musicien est plus pure et moins renversée, que ses basses sont plus naturelles et marchent plus rondement, que son chant est mieux suivi, que ses accompagnemens moins chargés naissent mieux du sujet et en sortent moins, que son récitatif est beaucoup moins maniéré, et par conséquent beaucoup meilleur que le nôtre ; ce qui se confirme par le goût de l'exécution : car l'ancien récitatif était rendu par les acteurs de ce temps-là tout autrement que nous ne fesons aujourd'hui ; il était plus vif et moins traînant ; on le chantait moins, et on le déclamait davantage. (*s*) Les cadences, les ports de voix se sont multipliés dans le nôtre ; il est devenu encore plus languissant, et l'on n'y

(*s*) Cela se prouve par la durée des opéra de *Lulli*, beaucoup plus grande aujourd'hui que de son temps, selon le rapport unanime de tous ceux qui les ont vus anciennement. Aussi toutes les fois qu'on redonne ces opéra, est-on obligé d'y faire des retranchemens considérables.

trouve presque plus rien qui le distingue de ce qu'il nous plaît d'appeler *air*.

Puisqu'il est question d'airs et de récitatifs, vous voulez bien, Monsieur, que je termine cette lettre par quelques observations sur l'un et sur l'autre, qui deviendront peut-être des éclaircissemens utiles à la solution du problème dont il s'agit.

On peut juger de l'idée de nos musiciens sur la constitution d'un opéra, par la singularité de leur nomenclature. Ces grands morceaux de musique italienne qui ravissent; ces chefs-d'œuvre de génie qui arrachent des larmes, qui offrent les tableaux les plus frappans; qui peignent les situations les plus vives, et portent dans l'ame toutes les passions qu'ils expriment, les Français les appelent des *ariettes*. Ils donnent le nom d'*airs* à ces insipides chansonnettes, dont ils entremêlent les scènes de leurs opéra, et réservent celui de *monologues* par excellence à ces traînantes et ennuyeuses lamentations, à qui il ne manque, pour assoupir tout le monde, que d'être chantées juste et sans cris.

Dans les opéra italiens tous les airs sont en situation et font partie des scènes. Tantôt c'est un père désespéré qui croit voir l'ombre

d'un fils qu'il a fait mourir injustement lui reprocher sa cruauté, tantôt c'est un prince débonnaire, qui, forcé de donner un exemple de sévérité, demande aux dieux de lui ôter l'empire, ou de lui donner un cœur moins sensible. Ici c'est une mère tendre qui verse des larmes en retrouvant son fils qu'elle croyait mort, là, c'est le langage de de l'amour, non rempli de ce fade et puéril galimatias de flammes et de chaînes, mais tragique, vif, bouillant, entre-coupé, et tel qu'il convient aux passions impétueuses. C'est sur de telles paroles qu'il sied bien de déployer toutes les richesses d'une musique pleine de force et d'expression, et de renchérir sur l'énergie de la poësie par celle de l'harmonie et du chant. Au contraire, les paroles de nos ariettes, toujours détachées du sujet, ne sont qu'un misérable jargon emmiellé, qu'on est trop heureux de ne pas entendre : c'est une collection faite au hasard du très-petit nombre de mots sonores que notre langue peut fournir, tournés et retournés de toutes les manières, excepté de celle qui pourrait leur donner du sens. C'est sur ces impertinens amphigouris que nos musiciens épuisent leur goût et leur savoir, et nos acteurs leurs gestes et leurs

poumons ; c'est à ces morceaux extravagans que nos femmes se pâment d'admiration ; et la preuve la plus marquée que la musique française ne sait ni peindre ni parler, c'est qu'elle ne peut développer le peu de beautés dont elle est susceptible, que sur des paroles qui ne signifient rien. Cependant, à entendre les Français parler de musique, on croirait que c'est dans leurs opéra qu'elle peint de grands tableaux et de grandes passions, et qu'on ne trouve que des ariettes dans les opéra italiens, où le nom même d'ariette et la ridicule chose qu'il exprime sont également inconnus. Il ne faut pas être surpris de la grossièreté de ces préjugés : la musique italienne n'a d'ennemis, même parmi nous, que ceux qui n'y connaissent rien ; et tous les Français qui ont tenté de l'étudier dans le seul dessein de la critiquer en connaissance de cause, ont bientôt été ses plus zélés admirateurs (*t*).

Après les ariettes, qui font à Paris le triomphe du goût moderne, viennent les

(*t*) C'est un préjugé peu favorable à la musique française, que ceux qui la méprisent le plus soient précisément ceux qui la connaissent le mieux; car elle est aussi ridicule quand on l'examine qu'insupportable quand on l'écoute.

fameux monologues qu'on admire dans nos anciens opéra. Sur quoi l'on doit remarquer que nos plus beaux airs sont toujours dans les monologues et jamais dans les scènes, parce que nos acteurs n'ayant aucun jeu muet, et la musique n'indiquant aucun geste et ne peignant aucune situation, celui qui garde le silence ne sait que faire de sa personne pendant que l'autre chante.

Le caractère traînant de la langue, le peu de flexibilité de nos voix, et le ton lamentable qui règne perpétuellement dans notre opéra, mettent presque tous les monologues français sur un mouvement lent; et comme la mesure ne s'y fait sentir ni dans le chant, ni dans la basse, ni dans l'accompagnement, rien n'est si traînant, si lâche, si languissant que ces beaux monologues que tout le monde admire en bâillant; ils voudraient être tristes et ne sont qu'ennuyeux; ils voudraient toucher le cœur et ne font qu'affliger les oreilles.

Les italiens sont plus adroits dans leurs adagio : car lorsque le chant est si lent qu'il serait à craindre qu'il ne laissât affaiblir l'idée de la mesure, ils font marcher la basse par notes égales qui marquent le mouvement, et l'accompagnement le marque aussi par des

subdivisions de notes qui, soutenant la voix et l'oreille en mesure, ne rendent le chant que plus agréable et sur-tout plus énergique par cette précision. Mais la nature du chant français interdit cette ressource à nos compositeurs : car dès que l'acteur serait forcé d'aller en mesure, il ne pourrait plus développer sa voix ni son jeu, traîner son chant, renfler, prolonger ses sons, ni crier à pleine tête, et par conséquent il ne serait plus applaudi.

Mais ce qui prévient encore plus efficacement la monotonie et l'ennui dans les tragédies italiennes, c'est l'avantage de pouvoir exprimer tous les sentimens et peindre tous les caractères avec telle mesure et tel mouvement qu'il plaît au compositeur. Notre mélodie, qui ne dit rien par elle-même, tire toute son expression du mouvement qu'on lui donne ; elle est forcément triste sur une mesure lente, furieuse ou gaie sur un mouvement vif, grave sur un mouvement modéré : le chant n'y fait presque rien, la mesure seule, ou pour parler plus juste, le seul degré de vîtesse détermine le caractère. Mais la mélodie italienne trouve dans chaque mouvement des expressions pour tous les caractères, des tableaux pour tous les

objets. Elle est, quand il plaît au musicien, triste sur un mouvement vif, gaie sur un mouvement lent, et, comme je l'ai déjà dit, elle change sur le même mouvement de caractère au gré du compositeur ; ce qui lui donne la facilité des contrastes, sans dépendre en cela du poëte et sans s'exposer à des contre-sens.

Voilà la source de cette prodigieuse variété que les grands maîtres d'Italie savent répandre dans leurs opéra, sans jamais sortir de la nature : variété qui prévient la monotonie, la langueur et l'ennui, et que les musiciens français ne peuvent imiter, parce que leurs mouvemens sont donnés par le sens des paroles, et qu'ils sont forcés de s'y tenir, s'ils ne veulent tomber dans des contre-sens ridicules.

A l'égard du récitatif, dont il me reste à parler, il me semble que pour en bien juger il faudrait une fois savoir précisément ce que c'est ; car jusqu'ici je ne sache pas que de tous ceux qui en ont disputé, personne se soit avisé de le définir. Je ne sais, Monsieur, quelle idée vous pouvez avoir de ce mot ; quant à moi, j'appelle récitatif une déclamation harmonieuse, c'est-à-dire une déclamation

dont toutes les inflexions se font par intervalles harmoniques. D'où il suit que comme chaque langue a une déclamation qui lui est propre, chaque langue doit aussi avoir son récitatif particulier ; ce qui n'empêche pas qu'on ne puisse très-bien comparer un récitatif à un autre, pour savoir lequel des deux est le meilleur, ou celui qui se rapporte le mieux à son objet.

Le récitatif est nécessaire dans les drames lyriques, 1°. pour lier l'action et rendre le spectacle un ; 2°. pour faire valoir les airs, dont la continuité deviendrait insupportable ; 3°. pour exprimer une multitude de choses qui ne peuvent ou ne doivent point être exprimées par la musique chantante et cadencée. La simple déclamation ne pouvait convenir à tout cela dans un ouvrage lyrique, parce que la transition de la parole au chant, et sur-tout du chant à la parole, a une dureté à laquelle l'oreille se prête difficilement, et forme un contraste choquant qui détruit toute illusion, et par conséquent l'intérêt ; car il y a une sorte de vraisemblance qu'il faut conserver, même à l'opéra, en rendant le discours tellement uniforme, que le tout puisse être pris au-moins pour une langue

hypothétique. Joignez à cela que le secours des accords augmente l'énergie de la déclamation harmonieuse, et dédommage avantageusement de ce qu'elle a de moins naturel dans les intonations.

Il est évident, d'après ces idées, que le meilleur récitatif, dans quelque langue que ce soit, si elle a d'ailleurs les conditions nécessaires, est celui qui approche le plus de la parole : s'il y en avait un qui en approchât tellement, en conservant l'harmonie qui lui convient, que l'oreille ou l'esprit pût s'y tromper, on devrait prononcer hardiment que celui-là aurait atteint toute la perfection dont aucun récitatif puisse être susceptible.

Examinons maintenant sur cette règle ce qu'on appelle en France récitatif, et dites-moi, je vous prie, quel rapport vous pouvez trouver entre ce récitatif et notre déclamation ? Comment concevrez-vous jamais que la langue française dont l'accent est si uni, si simple, si modeste, si peu chantant, soit bien rendue par les bruyantes et criardes intonations de ce récitatif, et qu'il y ait quelque rapport entre les douces inflexions de la parole et ces sons soutenus et renflés, ou plutôt ces cris éternels qui font le tissu

de cette partie de notre musique, encore plus même que des airs ? Faites, par exemple, réciter à quelqu'un qui sache lire, les quatre premiers vers de la fameuse reconnaissance d'*Iphigénie*. A peine reconnaîtrez-vous quelques légères inégalités, quelques faibles inflexions de voix dans un récit tranquille, qui n'a rien de vif ni de passionné, rien qui doive engager celle qui le fait à élever ou abaisser la voix. Faites ensuite réciter par une de nos actrices ces mêmes vers sur la note du musicien, et tâchez, si vous le pouvez, de supporter cette extravagante criaillerie, qui passe à chaque instant de bas en haut et de haut en bas, parcourt sans sujet toute l'étendue de la voix, et suspend le récit hors de propos pour *filer de beaux sons* sur des syllabes qui ne signifient rien, et qui ne forment aucun repos dans le sens !

Qu'on joigne à cela les frédons, les cadences, les ports-de-voix qui reviennent à chaque instant, et qu'on me dise quelle analogie il peut y avoir entre la parole et toute cette maussade pretintaille, entre la déclamation et ce prétendu récitatif ? qu'on me montre au-moins quelque côté par lequel on puisse raisonnablement vanter ce mer-

veilleux récitatif français dont l'invention fait la gloire de *Lulli*.

C'est une chose assez plaisante que d'entendre les partisans de la musique française se retrancher dans le caractère de la langue, et rejeter sur elle des défauts dont ils n'osent accuser leur idole, tandis qu'il est de toute évidence que le meilleur récitatif qui peut convenir à la langue française, doit être opposé presque en tout à celui qui est en usage; qu'il doit rouler entre de fort petits intervalles, n'élever, ni n'abaisser beaucoup la voix, peu de sons soutenus, jamais d'éclats, encore moins de cris; rien sur-tout qui ressemble au chant, peu d'inégalité dans la durée ou valeur des notes, ainsi que dans leurs degrès. En un mot, le vrai récitatif français, s'il peut y en avoir un, ne se trouvera que dans une route directement contraire à celle de *Lulli* et de ses successeurs, dans quelque route nouvelle qu'assurément les compositeurs français, si fiers de leur faux savoir, et par conséquent si éloignés de sentir et d'aimer le véritable, ne s'aviseront pas de chercher si-tôt, et que probablement ils ne trouveront jamais.

Ce serait ici le lieu de vous montrer, par l'exemple du récitatif italien, que toutes les

conditions que j'ai supposées dans un bon récitatif, peuvent en effet s'y trouver ; qu'il peut avoir à-la-fois toute la vivacité de la déclamation, et toute l'énergie de l'harmonie ; qu'il peut marcher aussi rapidement que la parole, et être aussi mélodieux qu'un véritable chant ; qu'il peut marquer toutes les inflexions dont les passions les plus véhémentes animent le discours, sans forcer la voix du chanteur, ni étourdir les oreilles de ceux qui écoutent. Je pourrais vous montrer comment, à l'aide d'une marche fondamentale particulière, on peut multiplier les modulations du récitatif d'une manière qui lui soit propre, et qui contribue à le distinguer des airs, où, pour conserver les grâces de la mélodie, il faut changer de ton moins fréquemment ; comment sur-tout, quand on veut donner à la passion le temps de déployer tous ses mouvemens, on peut, à l'aide d'une symphonie habilement ménagée, faire exprimer à l'orchestre, par des chants pathétiques et variés, ce que l'acteur ne doit que réciter : chef-d'œuvre de l'art du musicien, par lequel il sait, dans un récitatif obligé, (*u*) joindre la mélodie la plus tou-

(*u*) J'avais espéré que le sieur *Caffarelli* nous chante

chante à toute la véhémence de la déclamation, sans jamais confondre l'une avec l'autre : je pourrais vous déployer les beautés sans nombre de cet admirable récitatif, dont on fait en France tant de contes aussi absurdes que les jugemens qu'on s'y mêle d'en porter ; comme si quelqu'un pouvait prononcer sur un récitatif, sans connaître à fond la langue à laquelle il est propre. Mais pour entrer dans ces détails il faudrait, pour ainsi dire, créer un nouveau dictionnaire, inventer à chaque instant des termes pour offrir aux lecteurs français des idées inconnues parmi eux, et leur tenir des discours qui leur paraîtraient du galimatias. En un mot, pour en être compris il faudrait leur parler un langage qu'ils entendissent, et par conséquent de science et d'arts de tout genre, excepté la seule musique. Je n'entrerai donc point sur cette matière dans un détail affecté, qui ne servirait de rien pour

donnerait, au concert spirituel, quelque morceau de grand récitatif et de chant pathétique, pour faire entendre une fois aux prétendus connaisseurs ce qu'ils jugent depuis si long-temps ; mais sur ses raisons pour n'en rien faire, j'ai trouvé qu'il connaissait encore mieux que moi la portée de ses auditeurs.

l'instruction des lecteurs, et sur lequel ils pourraient présumer que je ne dois qu'à leur ignorance en cette partie la force apparente de mes preuves.

Par la même raison je ne tenterai pas non plus le parallèle qui a été proposé cet hiver, dans un écrit adressé au petit prophète et à ses adversaires, de deux morceaux de musique, l'un italien et l'autre français, qui y sont indiqués. La scène italienne confondue en Italie avec mille autres chefs-d'œuvre égaux ou supérieurs, étant peu connue à Paris, peu de gens pourraient suivre la comparaison, et il se trouverait que je n'aurais parlé que pour le petit nombre de ceux qui savaient déjà ce que j'avais à leur dire. Mais quant à la scène française j'en crayonnerai volontiers l'analyse avec d'autant plus de plaisir, qu'étant le morceau consacré dans la nation par les plus unanimes suffrages, je n'aurai pas à craindre qu'on m'accuse d'avoir mis de la partialité dans le choix, ni d'avoir voulu soustraire mon jugement à celui des lecteurs par un sujet peu connu.

Au reste, comme je ne puis examiner ce morceau sans en adopter le genre, au-moins par hypothèse, c'est rendre à la musique

française tout l'avantage que la raison m'a forcé de lui ôter dans le cours de cette lettre ; c'est la juger sur ses propres règles ; de sorte que quand cette scène serait aussi parfaite qu'on le prétend, on n'en pourrait conclure autre chose sinon que c'est de la musique française bien faite, ce qui n'empêcherait pas que le genre étant démontré mauvais, ce ne fût absolument de mauvaise musique : il ne s'agit donc ici que de voir si l'on peut l'admettre pour bonne, au-moins dans son genre.

Je vais pour cela tâcher d'analyser en peu de mots ce célebre monologue d'*Armide : Enfin il est en ma puissance*, qui passe pour un chef-d'œuvre de déclamation, et que les maîtres donnent eux-mêmes pour le modèle le plus parfait du vrai récitatif français.

Je remarque d'abord que M. *Rameau* l'a cité avec raison en exemple d'une modulation exacte et très-bien liée : mais cet éloge, appliqué au morceau dont il s'agit, devient une véritable satire, et M. *Rameau* lui-même se serait bien gardé de mériter une semblable louange en pareil cas : car que peut-on penser de plus mal conçu que cette

régularité scolastique dans une scène où l'emportement, la tendresse et le contraste des passions opposées mettent l'actrice et les spectateurs dans la plus vive agitation? *Armide* furieuse vient poignarder son ennemi. A son aspect, elle hésite, elle se laisse attendrir, le poignard lui tombe des mains; elle oublie tous ses projets de vengeance, et n'oublie pas un seul instant sa modulation. Les réticences, les interruptions, les transitions intellectuelles que le poëte offrait au musicien, n'ont pas été une seule fois saisies par celui-ci. L'héroïne finit par adorer celui qu'elle voulait égorger au commencement; le musicien finit en *E si mi*, comme il avait commencé, sans avoir jamais quitté les cordes les plus analogues au ton principal, sans avoir mis une seule fois dans la déclamation de l'actrice la moindre inflexion extraordinaire qui fît foi de l'agitation de son ame, sans avoir donné la moindre expression à l'harmonie: et je défie qui que ce soit d'assigner par la musique seule, soit dans le ton, soit dans la mélodie, soit dans la déclamation, soit dans l'accompagnement, aucune différence sensible entre le commencement et la fin de cette scène, par où le spectateur puisse juger du change-

ment prodigieux qui s'est fait dans le cœur d'*Armide*.

Observez cette basse continue : que de croches ! que de petites notes passagères pour courir après la succession harmonique ! Est-ce ainsi que marche la basse d'un bon récitatif, où l'on ne doit entendre que de grosses notes, de loin en loin, le plus rarement qu'il est possible, et seulement pour empêcher la voix du récitant et l'oreille du spectateur de s'égarer ?

Mais voyons comment sont rendus les beaux vers de ce monologue, qui peut passer en effet pour un chef-d'œuvre de poésie.

Enfin il est en ma puissance

Voilà un *trille* (*x*) et qui pis est, un repos absolu dès le premier vers, tandis que le sens

(*x*) Je suis contraint de franciser ce mot pour exprimer le battement de gosier que les Italiens appellent ainsi, parce que me trouvant à chaque instant dans la nécessité de me servir du mot de *cadence* dans une autre acception, il ne m'étais pas possible d'éviter autrement des équivoques continuelles.

n'est achevé qu'au second. J'avoue que le poëte eût peut-être mieux fait d'omettre ce second vers, et de laisser aux spectateurs le plaisir d'en lire le sens dans l'ame de l'actrice ; mais puisqu'il l'a employé, c'était au musicien de le rendre.

Ce fatal ennemi, ce superbe vainqueur!

Je pardonnerais peut-être au musicien d'avoir mis ce second vers dans un autre ton que le premier, s'il se permettait un peu plus d'en changer dans les occasions nécessaires.

Le charme du sommeil le livre à ma vengeance.

Les mots de *charme* et de *sommeil* ont été pour le musicien un piége inévitable ; il a oublié la fureur d'*Armide*, pour faire ici un petit somme, dont il se réveillera au mot *percer*. Si vous croyez que c'est par hasard qu'il a employé des sons doux sur le premier hémistiche, vous n'avez qu'à écouter la basse, *Lulli* n'était pas homme à employer de ces dièses pour rien.

Je vais percer son invincible cœur.

Que cette cadence finale est ridicule dans un moment aussi impétueux! que ce trille est froid et de mauvaise grâce! qu'il est mal placé sur une syllabe brève, dans un récitatif qui devrait voler, et au milieu d'un transport violent!

Par lui tous mes captifs sont sortis d'esclavage.
Qu'il éprouve toute ma rage!

On voit qu'il y a ici une adroite réticence du poëte. *Armide*, après avoir dit qu'elle va percer l'invincible cœur de *Renaud*, sent dans le sien les premiers mouvemens de la pitié, ou plutôt de l'amour; elle cherche des raisons pour se raffermir, et cette transition intellectuelle amène fort bien ces deux vers, qui sans cela se lieraient mal avec les précédens, et deviendraient une répétition tout-à-fait superflue de ce qui n'est ignoré ni de l'actrice ni des spectateurs.

Voyons, maintenant, comment le musicien a exprimé cette marche secrète du cœur

d'*Armide*. Il a bien vu qu'il fallait mettre un intervalle entre ces deux vers et les précédens, et il a fait un silence qu'il n'a rempli de rien, dans un moment où *Armide* avait tant de choses à sentir, et par conséquent l'orchestre à exprimer. Après cette pause, il recommence exactement dans le même ton, sur le même accord, sur la même note par où il vient de finir, passe successivement par tous les sons de l'accord durant une mesure entière, et quitte enfin avec peine, et dans un moment où cela n'est plus nécessaire, le ton autour duquel il vient de tourner si mal-à-propos.

Quel trouble me saisit? Qui me fait hésiter?

Autre silence, et puis c'est tout. Ce vers est dans le même ton, presque dans le même accord que le précédent. Pas une altération qui puisse indiquer le changement prodigieux qui se fait dans l'ame et dans les discours d'*Armide*. La tonique, il est vrai, devient dominante par un mouvement de basse. Eh dieux! il est bien question de tonique et de dominante dans un instant où toute liaison harmonique doit être interrompue, où tout

doit peindre le désordre et l'agitation ! D'ailleurs, une légère altération qui n'est que dans la basse, peut donner plus d'énergie aux inflexions de la voix, mais jamais y suppléer. Dans ce vers, le cœur, les yeux, le visage, le geste d'*Armide*, tout est changé, hormis sa voix : elle parle plus bas, mais elle garde le même ton.

Qu'est-ce qu'en sa faveur la pitié veut me dire ?
Frappons.

Comme ce vers peut être pris en deux sens différens, je ne veux pas chicaner *Lulli* pour n'avoir pas préféré celui que j'aurais choisi. Cependant il est incomparablement plus vif, plus animé, et fait mieux valoir ce qui suit. *Armide*, comme *Lulli* la fait parler, continue à s'attendrir en s'en demandant la cause à elle-même :

Qu'est-ce qu'en sa faveur la pitié veut me dire ?

Puis tout d'un coup elle revient à sa fureur par ce seul mot :

Frappons.

Armide, indignée comme je la conçois, après avoir hésité, rejette avec précipitation sa vaine pitié, et prononce vivement et tout d'une haleine en levant le poignard :

Qu'est-ce qu'en sa faveur la pitié veut me dire?

Frappons.

Peut-être *Lulli* même a-t-il entendu ainsi ce vers, quoiqu'il l'ait rendu autrement : car sa note décide si peu la déclamation, qu'on lui peut donner sans risque le sens que l'on aime mieux.

. . . . . *Ciel! qui peut m'arrêter?*
Achevons. . . . . Je frémis! vengeons-nous.
. . . . . *je soupire.*

Voilà certainement le moment le plus violent de toute la scène. C'est ici que se fait le plus grand combat dans le cœur d'*Armide.* Qui croirait que le musicien a laissé toute cette agitation dans le même ton, sans la moindre transition intellectuelle, sans le moindre écart harmonique, d'une manière si insipide, avec une mélodie si peu caractérisée et une si incon-

tevable mal-adresse, qu'au-lieu du dernier vers que dit le poëte,

Achevons ; je frémis. Vengeons-nous ; je soupire.

le musicien dit exactement celui-ci :

Achevons ; achevons. Vengeons-nous ; vengeons-nous.

Les trilles font sur-tout un bel effet sur de telles paroles, et c'est une chose bien trouvée que la cadence parfaite sur le mot soupire !

Est-ce ainsi que je dois me venger aujourd'hui ?
Ma colère s'éteint quand j'approche de lui.

Ces deux vers seraient bien déclamés s'il y avait plus d'intervalle entr'eux, et que le second ne finît pas par une cadence parfaite. Ces cadences parfaites sont toujours la mort de l'expression, sur-tout dans le récitatif français où elles tombent si lourdement.

Plus je le vois, plus ma vengeance est vaine

Toute personne qui sentira la véritable déclamation de ce vers, jugera que le second hémistiche est à contre-sens ; la voix doit s'élever sur *ma vengeance*, et retomber doucement sur *vaine*.

Mon bras tremblant se refuse à ma haine.

Mauvaise cadence parfaite, d'autant plus qu'elle est accompagnée d'un trille.

Ah ! quelle cruauté de lui ravir le jour !

Faites déclamer ce vers à mademoiselle *Dumesnil*, et vous trouverez que le mot *cruauté* sera le plus élevé, et que la voix ira toujours en baissant jusqu'à la fin du vers : mais, le moyen de ne pas faire poindre *le jour*! je reconnais là le musicien.

Je passe, pour abréger le reste de cette scène, qui n'a plus rien d'intéressant ni de remarquable, que les contre-sens ordinaires et des trilles continuels, et je finis par le vers qui la termine.

Que, s'il se peut, je le haïsse.

Cette parenthèse, *s'il se peut*, me semble une

une épreuve suffisante du talent du musicien; quand on la trouve sur le même ton, sur les mêmes notes que *je le haïsse*, il est bien difficile de ne pas sentir combien *Lulli* était peu capable de mettre de la musique sur les paroles du grand-homme qu'il tenait à ses gages.

A l'égard du petit air de guinguette qui est à la fin de ce monologue, je veux bien consentir à n'en rien dire, et s'il y a quelques amateurs de la musique française qui connaissent la scène italienne qu'on a mise en parallèle avec celle-ci, et sur-tout l'air impétueux, pathétique et tragique qui la termine, ils me sauront gré sans doute de ce silence.

Pour résumer en peu de mots mon sentiment sur ce célèbre monologue, je dis que si on l'envisage comme du chant, on n'y trouve ni mesure, ni caractère, ni mélodie: si l'on veut que ce soit du récitatif, on n'y trouve ni naturel ni expression: quelque nom qu'on veuille lui donner, on le trouve rempli de sons filés, de trilles et autres ornemens du chant bien plus ridicules encore dans une pareille situation qu'ils ne le sont communément dans la musique française. La modulation en est régulière, mais puérile par cela même, scolastique, sans énergie, sans

affection sensible. L'accompagnement s'y borne à la basse-continue, dans une situation où toutes les puissances de la musique doivent être employées ; et cette basse est plutôt celle qu'on ferait mettre à un écolier sous sa leçon de musique, que l'accompagnement d'une vive scène d'opéra, dont l'harmonie doit être choisie et appliquée avec un discernement exquis pour rendre la déclamation plus sensible et l'expression plus vive. En un mot, si l'on s'avisait d'exécuter la musique de cette scène sans y joindre les paroles, sans crier ni gesticuler, il ne serait pas possible d'y rien démêler d'analogue à la situation qu'elle veut peindre et aux sentimens qu'elle veut exprimer, et tout cela ne paraîtrait qu'une ennuyeuse suite de sons modulés au hasard et seulement pour la faire durer.

Cependant ce monologue a toujours fait, et je ne doute pas qu'il ne fît encore un grand effet au théâtre, parce que les vers en sont admirables et la situation vive et intéressante. Mais sans les bras et le jeu de l'actrice, je suis persuadé que personne n'en pourrait souffrir le récitatif, et qu'une pareille musique a grand besoin du secours des yeux pour être supportable aux oreilles.

Je crois avoir fait voir qu'il n'y a ni mesure ni mélodie dans la musique française, parce que la langue n'en est pas susceptible ; que le chant français n'est qu'un aboiement continuel, insupportable à toute oreille non prévenue ; que l'harmonie en est brute, sans expression et sentant uniquement son remplissage d'écolier ; que les airs français ne sont point des airs ; que le récitatif français n'est point du récitatif. D'où je conclus que les Français n'ont point de musique et n'en peuvent avoir ; (*y*) ou que si jamais

(y) Je n'appelle pas avoir une musique que d'emprunter celle d'une autre langue pour tâcher de l'appliquer à la sienne, et j'aimerais mieux que nous gardassions notre maussade et ridicule chant, que d'associer encore plus ridiculement la mélodie italienne à la langue française. Ce dégoutant assemblage, qui peut être sera désormais l'étude de nos musiciens, est trop monstrueux pour être admis, et le caractère de notre langue ne s'y prêtera jamais. Tout au plus quelques pièces comiques pourront-elles passer en faveur de la symphonie ; mais je prédis hardiment que le genre tragique ne sera pas même tenté. On a applaudi cet été, à l'opéra comique l'ouvrage d'un homme de talent qui paraît avoir écouté la bonne musique avec de bonnes oreilles,

O 2

ils en ont une, ce sera tant pis pour eux.

Je suis, etc.

et qui en a traduit le genre en français d'aussi près qu'il était possible ; ses accompagnemens sont bien imités sans être copiés, et s'il n'a point fait de chant, c'est qu'il n'est pas possible d'en faire. Jeunes musiciens qui vous sentez du talent, continuez de mépriser en public la musique italienne, je sens bien que votre intérêt présent l'exige ; mais hâtez-vous d'étudier en particulier cette langue et cette musique, si vous voulez pouvoir tourner un jour contre vos camarades le dédain que vous affectez aujourd'hui contre vos maîtres.

LETTRE

D'UN

SYMPHONISTE

De l'académie royale de musique,

A SES CAMARADES DE L'ORCHESTRE.

ENFIN, mes chers camarades, nous triomphons; les bouffons sont renvoyés: nous allons briller de nouveau dans les simphonies de M. de *Lulli*, nous n'aurons plus si chaud à l'opéra, ni tant de fatigue à l'orchestre. Convenez, Messieurs, que c'était un métier pénible que celui de jouer cette chienne de musique, où la mesure allait sans miséricorde, et n'attendait jamais que nous pussions la suivre. Pour moi, quand je me sentais observé par quelqu'un de ces maudits habitans du coin de la reine, et qu'un reste de mauvaise honte m'obligeait de jouer

à peu-près ce qui était sur ma partie, je me trouvais le plus embarrassé du monde, et au bout d'une ligne ou deux ne sachant plus où j'en étais, je feignais de compter des pauses, ou bien je me tirais d'affaire, en sortant pour aller pisser.

Vous ne sauriez croire quel tort nous a fait cette musique qui va si vîte, ni jusqu'où s'étendait déjà la réputation d'ignorance que quelques prétendus connaisseurs osaient nous donner. Pour ses quarante sous le moindre polisson se croyait en droit de murmurer, lorsque nous jouions faux, ce qui troublait très-fréquemment l'attention des spectateurs. Il n'y avait pas jusqu'à certaines gens qu'on appelle, je crois, des philosophes, qui sans le moindre respect pour une académie royale n'eussent l'insolence de critiquer effrontément des personnes de notre sorte. Enfin, j'ai vu le moment qu'enfreignant sans pudeur nos antiques et respectables privilèges, on allait obliger les officiers du roi à savoir la musique, et à jouer tout de bon de l'instrument pour lequel ils sont payés.

Hélas ! qu'est devenu le temps heureux de notre gloire ? Que sont devenus ces jours

fortunés, où d'une voix unanime nous passions parmi les anciens de la chambre des comptes et les meilleurs bourgeois de la rue Saint-Denis pour le premier orchestre de l'Europe, où l'on se pâmait à cette célèbre ouverture d'Isis, à cette belle tempête d'Alcyone, à cette brillante Logistille de *Roland*, et où le bruit de notre premier coup d'archet, s'élevait jusqu'au ciel avec les acclamations du parterre? Maintenant chacun se mêle impudemment de contrôler notre exécution, et parce que nous ne jouons pas trop juste et que nous n'allons guère bien ensemble, on nous traite sans façon de racleurs de boyau, et l'on nous chasserait volontiers du spectacle, si les sentinelles, qui sont ainsi que nous au service du roi, et par conséquent d'honnêtes gens et du bon parti, ne maintenaient un peu la subordination : mais, mes chers camarades, qu'ai-je besoin, pour exciter votre juste colère, de vous rappeler notre antique splendeur, et les affronts qui nous en ont fait déchoir? Ils sont tous présens à votre mémoire, ces affronts cruels, et vous avez montré par votre ardeur à en éteindre l'odieuse cause, combien vous êtes peu disposés à les endurer. Oui,

Messieurs, c'est cette dangereuse musique étrangère qui, sans autre secours que ses propres charmes, dans un pays où tout était contre elle, a failli détruire la nôtre qu'on joue si à son aise. C'est elle qui nous perd d'honneur, et c'est contre elle que nous devons tous rester unis jusqu'au dernier soupir.

Je me souviens qu'avertis du danger par les premiers succès de la *Serva Padrona*, èt nous étant assemblés en secret pour chercher les moyens d'estropier cette musique enchanteresse, le plus qu'il serait possible, l'un de nous, que j'ai reconnu depuis pour un faux frère, (*) s'avisa de dire d'un ton moitié

(*) Il y a quelques jours que polissonnant avec lui à l'opéra, comme nous avons tous accoutumé de faire, je surpris dans sa poche un papier qui contenait cette scandaleuse épigramme :

O Pergolèse inimitable !
Quand notre orchestre impitoyable
Te fait crier sous son lourd violon,
Je crois qu'au rebours de la fable
Marsyas écorche Apollon.

Ils sont comme cela deux ou trois dans l'orchestre qui s'avisent de blâmer vos cabales, qui osent publiquement approuver la musique ita-

goguenard, que nous n'avions que faire de tant délibérer, et qu'il fallait hardiment la jouer de tout notre mieux : jugez de ce qu'il en serait arrivé si nous eussions eu la maladroite modestie de suivre cet avis, puisque tous nos soins, joints à nos grands talens pour laisser aux ouvrages que nous exécutons tout le mérite du plaisir qu'ils peuvent donner, ont eu peine à empêcher le public de sentir les beautés de la musique italienne livrée à nos archets. Nous avons donc écorché et cette musique, et les oreilles des spectateurs avec une intrépidité sans exemple, et capable de rebuter les plus déterminés bouffonistes. Il est vrai que l'entreprise était hasardeuse, et que par-tout ailleurs la moitié de notre bande se serait fait mettre vingt fois au cachot ; mais nous connaissons nos droits, et nous en usons. C'est le public, s'il se plaint, qui sera mis au cachot.

lienne, et qui, sans égards pour le corps, veulent se mêler de faire leur devoir et d'être d'honnêtes gens. Mais nous comptons les faire bientôt déguerpir à force d'avanies, et nous ne voulons souffrir que des camarades qui fassent cause commune avec nous.

Non contens de cela, nous avons joint l'intrigue à l'ignorance et à la mauvaise volonté ; nous n'avons pas oublié de dire autant de mal des acteurs que nous en fesions à leur musique ; et le bruit du traitement qu'ils ont reçu de nous a opéré un très-bon effet, en dégoûtant de venir à Paris, pour y recevoir des affronts, tous les bons sujets que *Bambini* a tâché d'attirer. Réunis par un intérêt commun, et par le désir de venger la gloire de notre archet, il ne nous a pas été difficile d'écraser de pauvres étrangers, qui ignorant les mystères de la boutique, n'avaient d'autres protecteurs que leurs talens, d'autres partisans que les oreilles sensibles et équitables, ni d'autre cabale que le plaisir qu'ils s'efforçaient de faire aux spectateurs. Ils ne savaient pas, les bonnes gens, que ce plaisir même aggravait leur crime et accélérait leur punition. Ils sont prêts à la recevoir enfin, sans même qu'ils s'en doutent ; car pour qu'ils la sentent davantage, nous aurons la satisfaction de les voir congédiés brusquement, sans être avertis, ni payés, et sans qu'ils aient eu le temps de chercher quelque asile où il leur soit permis de plaire impunément au public.

Nous espérons aussi, pour la consolation des vrais citoyens, et sur-tout des gens de goût qui fréquentent notre théâtre, que les comédiens français, délaissés de tout le monde et surchargés d'affront, seront bientôt obligés à fermer le leur ; ce qui nous fera d'autant plus de plaisir que le coin de la reine est composé de leurs plus ardens partisans, dignes admirateurs des farces de *Corneille*, *Racine* et *Voltaire*, ainsi que de celles des intermèdes. C'est ainsi que les étrangers, qui ont tous la grossièreté de rechercher la comédie française et l'opéra italien, ne trouvant plus à Paris que la comédie italienne et l'opéra français, monumens précieux du goût de la nation, cesseront d'y accourir avec tant d'empressement ; ce qui sera un grand avantage pour le royaume, attendu qu'il y fera meilleur vivre, et que les loyers n'y seront plus si chers.

Tout ce que nous avons fait est quelque chose, et ce n'est pas encore assez. J'ai découvert un fait, sur lequel il est bon que vous soyez tous prévenus, afin de concerter la conduite qu'il faut tenir en cette occasion ; c'est que le sieur *Bambini*, encouragé par le succès de la Bohémienne, prépare un

nouvel intermède qui pourrait bien paraître encore avant son départ. Je ne puis comprendre où diable il prend tant d'intermèdes, car nous assurions tous qu'il n'y en avait que trois ou quatre dans toute l'Italie. Je crois, pour moi, que ces maudits intermèdes tombent du ciel tout faits par les anges, exprès pour nous faire damner.

Il s'agit donc, Messieurs, de nous bien réunir dans ce moment pour empêcher que celui-ci ne soit mis au théâtre, ou du-moins pour l'y faire tomber avec éclat, sur-tout s'il est bon, afin que les bouffons s'en aillent chargés de la haine publique, et que tout Paris apprenne par cet exemple, à craindre notre autorité et à respecter nos décisions. Dans cette vue, je me suis adroitement insinué chez le sieur *Bambini*, sous prétexte d'amitié; et comme le bon-homme ne se défiait de rien, car il n'a pas seulement l'esprit de voir les tours que nous lui jouons; il m'a sans mystère montré son intermède. Le titre en est : l'*Oiseleuse anglaise*, et l'auteur de la musique est un certain *Jomelli*. Or vous saurez que ce *Jomelli* est un de ces ignorans d'italiens qui ne savent rien, et qui font, on ne sait comment, de la

musique ravissante que nous avons quelquefois beaucoup de peine à défigurer. Pour en méditer à loisir les moyens, j'ai examiné la partition avec autant de soin qu'il m'a été possible ; malheureusement, je ne suis pas, non plus que les autres, fort habile à déchiffrer, mais j'en ai vu suffisamment pour connaître que cette symphonie semble faite exprès pour favoriser nos projets ; elle est fort coupée, fort variée, pleine de petits jours, de petites réponses de divers instrumens qui entrent les uns après les autres ; en un mot, elle demande une précision singulière dans l'exécution. Jugez de la facilité que nous aurons à brouiller tout cela sans affectation et d'un air tout-à-fait naturel : pour peu que nous voulions nous entendre, nous allons faire un charivari de tous les diables ; cela sera délicieux. Voici donc un projet de réglement que nous avons médité avec nos illustres chefs, et entr'autres avec M. l'abbé et M. *Caraffe*, qui en toute occasion ont si bien mérité du bon parti, et fait tant de mal à la bonne musique.

I.

On ne suivra point en cette occasion la méthode ordinaire, employée avec succès dans les autres intermèdes : mais avant que de mal parler de celui-ci on attendra de le connaître dans les répétitions. Si la musique en est médiocre nous en parlerons avec admiration ; nous affecterons tous unanimement de l'élever jusqu'aux nues, afin qu'on attende des prodiges et qu'on se trouve plus loin de compte à la première représentation. Si malheureusement la musique se trouve bonne, comme il n'y a que trop lieu de le craindre, nous en parlerons avec dédain, avec un mépris outré, comme de la plus misérable chose qui ait été faite ; notre jugement séduira les sots qui ne se rétractent jamais que quand ils ont eu raison, et le plus grand nombre sera pour nous.

I I.

Il faudra jouer de notre mieux aux répétitions, pour disculper les chefs à qui l'on reprocherait sans cela de n'avoir pas réitéré

les répétitions jusqu'à ce que le tout allât bien. Ces répétitions ne seront pas pour cela à pure perte, car c'est là que nous concerterons entre nous les moyens d'être aux représentations le plus discordans qu'il sera possible.

III.

L'accord se prendra, selon la règle, sur l'avis du premier violon, attendu qu'il est sourd.

IV.

Les violons se distribueront en trois bandes, dont la première jouera un quart-de-ton trop haut, la deuxième un quart-de-ton trop bas, et la troisième jouera le plus juste qu'il sera possible. Cette cacophonie se pratiquera facilement, en haussant ou baissant subtilement le ton de l'instrument durant l'exécution. A l'égard des hautbois, il n'y a rien à leur dire, et d'eux-mêmes ils iront à souhait.

V.

On en usera pour la mesure à-peu-près

comme pour le ton, un tiers la suivra, un tiers l'anticipera, et un autre tiers ira après tous les autres. Dans toutes les entrées les violons se garderont sur-tout d'être ensemble; mais partant successivement, et les uns après les autres, ils feront des manières de petites fugues ou d'imitations qui produiront un très-grand effet. A l'égard des violoncelles ils sont exhortés d'imiter l'exemple édifiant de l'un d'entr'eux, qui se pique avec une juste fierté de n'avoir jamais accompagné un intermède italien dans le ton, et de jouer toujours majeur quand le mode est mineur, et mineur quand il est majeur.

VI.

On aura grand soin d'adoucir les *forts* et de renforcer les *doux*, principalement sous le chant; il faudra sur-tout racler à tour de bras quand la *Tonelli* chantera; car il est sur-tout d'une grande importance d'empêcher qu'elle ne soit entendue.

VII.

Une autre précaution [illegible]

oublier, c'est de forcer les seconds autant qu'il sera possible, et d'adoucir les premiers, afin qu'on n'entende par-tout que la mélodie du second dessus ; il faudra aussi engager *Durand* à ne pas se donner la peine de copier les parties de quintes toutes les fois qu'elles sont à l'octave de la basse, afin que ce défaut de liaison entre les basses et les dessus rende l'harmonie plus sèche.

VIII.

On recommande aux jeunes racleurs de ne pas manquer de prendre l'octave, de miauler sur le chevalet, et de doubler et défigurer leur partie, sur-tout lorsqu'ils ne pourront pas jouer le simple, afin de donner le change sur leur mal-adresse, de barbouiller toute la musique, et de montrer qu'ils sont au-dessus des loix de tous les orchestres du monde.

IX.

Comme le public pourrait à la fin s'impatienter de tout ce charivari ; si nous nous appercevons qu'il nous observe de trop près, il faudra changer de méthode pour prévenir

les caquets : alors, tandis que trois ou quatre violons joueront comme ils savent, tous les autres se mettront à s'accorder durant les airs, et auront soin de racler de toute leur force, et de faire un bruit de diable avec leurs cordes à vides précisément dans les endroits les plus doux. Par ce moyen nous gâterons la plus belle musique sans qu'on ait rien à nous dire ; car encore faut-il bien s'accorder. Que si l'on nous reprenait là-dessus, nous aurions le plus beau prétexte du monde de jouer aussi faux qu'il nous plairait. Ainsi, soit qu'on nous permette d'accorder, soit qu'on nous en empêche, nous trouverons toujours le moyen de n'être jamais d'accord.

X.

Nous continuerons de crier tous au scandale et à la profanation ; nous nous plaindrons hautement qu'on déshonore le séjour des dieux par des bateleurs ; nous tâcherons de prouver que nos acteurs ne sont point des bateleurs comme les autres, attendu qu'ils chantent et gesticulent tout au plus, mais qu'ils ne jouent point ; que la petite *Tonelli* se sert de ses bras pour faire son rôle avec une intelligence et une

gentillesse ignominieuse; au-lieu que l'illustre mademoiselle *Chevalier* ne se sert des siens que pour aider à l'effort de ses poumons, ce qui est beaucoup plus décent; qu'au surplus il n'y a que le talent qui déroge, et que nos acteurs n'ont jamais dérogé. Nous ferons voir aussi que la musique italienne déshonore notre théâtre, par la raison qu'une académie royale de musique doit se soutenir avec la seule pompe de son titre et son privilège, et qu'il n'est pas de sa dignité d'avoir besoin pour cela de bonne musique.

XI.

La plus essentielle précaution que nous avons à prendre en cette occasion, est de tenir nos délibérations secrètes. De si grands intérêts ne doivent point être exposés aux yeux d'un vulgaire stupide, qui s'imagine follement que nous sommes payés pour le servir. Les spectateurs sont d'une telle arrogance, que si cette lettre venait à se divulguer par l'indiscrétion de quelqu'un de vous, ils se croiraient en droit d'observer de plus près notre conduite; ce qui ne laisserait pas d'avoir son incommodité: car enfin, quelque supérieur

qu'on puisse être au public, il n'est point agréable d'en essuyer les clabauderies.

Voilà, Messsieurs, quelques articles préliminaires sur lesquels il nous paraît convenable de se concerter d'avance ; à l'égard des discours particuliers que nous tiendrons quand l'ouvrage en question sera en train, comme ils doivent être modifiés sur la manière dont on le recevra, il est à propos de réserver à ce temps-là d'en convenir. Chacun de nous, à quelques-uns près, s'est jusqu'ici comporté si convenablement à l'intérêt commun, qu'il n'y a pas d'apparence que nul se démente là-dessus au moment de couronner l'œuvre ; et nous espérons que si l'on nous reproche de manquer de talent, ce ne sera pas au-moins de celui de bien cabaler.

C'est ainsi qu'après avoir expulsé avec ignominie toute cette engeance italienne, nous allons nous établir un tribunal redoutable ; bientôt le succès, ou du moins la chute des pièces dépendra de nous seuls : les auteurs saisis d'une juste crainte viendront en tremblant rendre hommage à l'archet qui peut les écorcher ; et d'une bande de misérables racleurs pour laquelle on nous prend maintenant, nous deviendrons un jour les juges

suprêmes de l'opéra français, et les arbitres souverains de la chacone et du rigaudon.

J'ai l'honneur d'être avec un très-profond respect, mes chers camarades, etc.

IN NUPTIAS

CAROLI EMANUELIS,

INVICTISSIMI SARDINIÆ REGIS,

DUCIS SABAUDIÆ etc.

ET

REGINÆ AUGUSTISSIMÆ

ELISABETHÆ

A LOTHARINGIA

ODE.

Ergo nunc vatem, mea musa, regi
Plectra jussisti nova dedicare?
Ergo da magnum celebrare digno
Carmine regem.

Inter Europæ populos furorem
Impius belli Deus excitárat;
Omnis armorum strepitu fremebat
Itala tellus.

Interim cœco latitans sub antro
Mœsta pax diros hominum tumultus
Audit, undantesque videt recenti
Sanguine campos.

Cernit heroem procul æstuantem,
Carolum agnoscit spoliis onustum;
Diva suspirans adit, atque mentem
Flectere tentat.

Te quid armorum juvat, inquit, horror?
Parce jam victis, tibi parce, princeps,
Ne caput sacrum per aperta belli
Mitte pericla.

Te dein Mavors ferus occupavit,
Teque palmarum seges ampla ditat,
Nunc pius pacem cole, mitiores
Concipe sensus.

Ecce divinam superï puellam,
Præmium pacis, tibi destinarunt,
Sanguinem regum, Lotharæque claram
Stemmate gentis.

Scilicet tantum meruere munus
Regiæ dotes, amor unus æqui,
Sanctitas morum, pietasque castæ
Hospita mentis.

Paruit princeps monitis Deorum,
Ergo ſestina, generosa virgo,
Nec soror, nec te lacrimis moretur
Anxia mater.

Montium nec te nive candidorum
Terreat surgens super astra moles;
Se tibi sensim juga celsa prono
Culmine sistent.

Cernis? ô! quantâ speciosa pompâ
Ambulat; currum teneri lepores
Ambiunt; sponsæ sedet et modesto
Gratia vultu.

Rex ut attentâ bibit aure famam!
Splendidâ latè comitatus aulâ,
Ecce conſestim volat inquieto
Raptus amore.

Qualis in cœlo radiis coruscans
Vulgus astrorum tenebris recondit
Phœbus, augusto micat inter omnes
Lumine princeps.

Carole, heroum generose sanguis,
Quá lyrá vel quo satis ore possim
Mentis excelsæ titulos et ingens
Dicere pectus.

Nempe magnorum meditans avorum
Facta, quos virtus sua consecravit;
Arte quá cœlum meruêre, cœlum
Scandere tendis.

Clara seu bello referas trophæa;
Seu colas artes placidus quietas,
Mille te monstrant monumenta magnum
Inclita regem.

Venit, ó! festos geminate plausus,
Venit optanti data diva terræ,
Blanda quæ tandem populi revexit
Otia venit.

Hujus adventu, fugiente brumá,
Omnis Aprili via ridet herbâ,
Floribus spirant, viridique lucent
Gramine campi.

Protinus pagis bene feriatis
Exeunt læti proceres, coloni;
Obviam passim tibi corda currunt;
Regia conjux.

Aspicis ? Crebrâ crepitante flammâ
Ignis ut cunctas simulat figuras,
Ut fugat noctem, riguis ut æther
Depluit astris.

Audiunt colles, et opaca longè
Colla submittunt, trepidæque circùm
Contremunt pinus, iteratque voces
Alpibus echo.

Vive ter centum, bone rex, per annos;
Sic thori consors bona, vive; vestrum
Vivat æternum genus, et Sabaudis
Imperet annis.

Offerebat regi, etc.

JOHANNES PUTHOD, *Canonicus Rupensis.*

TRADUCTION

DE L'ODE PRÉCÉDENTE,

PAR J. J. ROUSSEAU.

MUSE, vous exigez de moi que je consacre au roi de nouveaux chants, inspirez-moi donc des vers dignes d'un si grand monarque.

Le terrible Dieu des combats avait semé la discorde entre les peuples de l'Europe : toute l'Italie retentissait du bruit des armes. Cependant la triste paix entendait du fond d'un antre obscur les tumultes furieux, excités par les humains, et voyait les campagnes inondées de nouveaux flots de sang. Elle distingue de loin un héros enflammé par sa valeur ; c'est *Charles* qu'elle reconnaît, chargé de glorieuses dépouilles. La déesse l'aborde en soupirant, et tâche de le fléchir par ses larmes.

Prince, lui dit-elle, quels charmes trouvez-vous dans l'horreur du carnage? Epargnez des ennemis vaincus; épargnez-vous vous-même, et n'exposez plus votre tête sacrée à de si grands périls ; le cruel Mars vous a trop long-temps occupé. Vous êtes chargé d'une ample moisson de palmes. Il est temps désormais que la paix

ait part à vos soins, et que vous livriez votre cœur à des sentimens plus doux. Pour le prix de cette paix les dieux vous ont destiné une jeune et divine princesse du sang des rois, illustre par tant de héros que l'auguste maison de Lorraine a produits, et qu'elle compte parmi ses ancêtres. Un si digne présent est la récompense de vos vertus royales, de votre amour pour l'équité, de la sainteté de vos mœurs, et de cette douce humanité, si naturelle à votre ame pure.

Le monarque acquiesce aux exhortations des dieux. Hâtez-vous, généreuse princesse, ne vous laissez point retarder par les larmes d'une sœur et d'une mère affligées. Que ces monts couverts de neige, dont le sommet se perd dans les cieux, ne vous effraient point. Leurs cimes élevées s'abaisseront pour favoriser votre passage.

Voyez avec quel cortège brillant marche cette charmante épouse! Les Grâces environnent son char, et son visage modeste est fait pour plaire.

Cependant le roi écoute avec empressement tous les éloges que répand la renommée. Il part accompagné d'une cour pompeuse. Il vole, emporté par l'impatience de son amour.

Tel que l'éclatant *Phœbus* efface dans le ciel, par la vivacité de ses rayons, la lumière des autres astres ; ainsi brille cet auguste prince au milieu de tous ses courtisans.

Charles, généreux sang des héros, quels accords assez sublimes, quels vers assez majestueux pourrai-je employer pour chanter dignement les vertus de ta grande ame et l'intrépidité de ta valeur ! Ce sera, grand prince, en méditant sur les hauts faits de tes magnanimes aïeux que leur vertu a consacrés ; car tu cours à la gloire par le même chemin qu'ils ont pris pour y parvenir.

Soit que tu remportes de la guerre les plus glorieux trophées, soit qu'en paix tu cultives les beaux-arts, mille monumens illustres témoignent la grandeur de ton règne.

Mais redoublez vos chants d'allégresse ; je vois arriver cette reine divine que le ciel accorde à nos vœux : elle vient ; c'est elle qui a ramené de doux loisirs parmi les peuples. A son abord l'hiver fuit, toutes les routes se parent d'une herbe tendre ; les champs brillent de verdure, et se couvrent de fleurs. Aussi-tôt les maîtres et les serviteurs quittent leur labourage, et accourent plein de joie. Royale

épouse, les cœurs volent de toutes parts au-devant de vous.

Voyez comment, au milieu des torrens d'une flamme bruyante, le feu prend toutes sortes de figures! Voyez fuir la nuit; voyez cette pluie d'astres qui semblent se détacher du ciel.

Le bruit se fait entendre dans les montagnes, et passe bien loin au-dessus de leurs cimes massives; les sapins d'alentour étonnés en frémissent, et les échos des Alpes en redoublent le retentissement.

Vivez, bon roi, parcourez la plus longue carrière: vivez de même, digne épouse; que votre postérité vive éternellement et donne ses lois à la Savoie.

POÉSIES
DIVERSES.

AVERTISSEMENT.

J'ai eu le malheur autrefois de refuser des vers à des personnes que j'honorais, et que je respectais infiniment, parce que je m'étais désormais interdit d'en faire. J'ose espérer cependant que ceux que je publie aujourd'hui ne les offenseront point; et je crois pouvoir dire, sans trop de rafinement, qu'ils sont l'ouvrage de mon cœur, et non de mon esprit. Il est même aisé de s'appercevoir que c'est un enthousiasme impromptu, si je puis parler ainsi, dans lequel je n'ai guère songé à briller. De fréquentes répétitions dans les pensées, et même dans les tours, et beaucoup de négligence dans la diction, n'annoncent pas un

homme fort empressé de la gloire d'être un bon poëte. Je déclare de plus que si l'on me trouve jamais à faire des vers galans ou de ces sortes de belles choses qu'on appelle des jeux d'esprit, je m'abandonne volontiers à toute l'indignation que j'aurai méritée.

Il faudrait m'excuser auprès de certaines gens d'avoir loué ma bienfaitrice, et auprès des personnes de mérite, de n'en avoir pas assez dit de bien : le silence que je garde à l'égard des premiers n'est pas sans fondement : quant aux autres, j'ai l'honneur de les assurer que je serai toujours infiniment satisfait de m'entendre faire le même reproche.

Il est vrai qu'en félicitant ma-

dame de *W**** sur son penchant à faire du bien, je pouvais m'étendre sur beaucoup d'autres vérités non moins honorables pour elle. Je n'ai point prétendu être ici un panégyriste, mais simplement un homme sensible et reconnaissant, qui s'amuse à décrire ses plaisirs.

On ne manquera pas de s'écrier : un malade faire des vers ! un homme à deux doigts du tombeau ! C'est précisément pour cela que j'ai fait des vers. Si je me portais moins mal, je me croirais comptable de mes occupations au bien de la société ; l'état où je suis ne me permet de travailler qu'à ma propre satisfaction. Combien de gens qui regorgent de biens et de

santé ne passent pas autrement leur vie entière ? Il faudrait aussi savoir si ceux qui me feront ce reproche sont disposés à m'employer à quelque chose de mieux.

POÉSIES DIVERSES.

LE VERGER DES CHARMETTES.

Rara domus tenuem non aspernatur amicum :
Raraque non humilem calcat fastosa clientem.

Verger cher à mon cœur, séjour de l'innocence,
Honneur des plus beaux jours que le ciel me dispense,
Solitude charmante, asile de la paix,
Puissé-je, heureux verger, ne vous quitter jamais!
  O jours délicieux, coulés sous vos ombrages!
De Philomèle en pleurs les languissans ramages,
D'un ruisseau fugitif le murmure flatteur,
Excitent dans mon ame un charme séducteur.

J'apprends sur votre émail à jouir de la vie
J'apprends à méditer sans regret, sans envie,
Sur les frivoles goûts des mortels insensés;
Leurs jours tumultueux, l'un par l'autre poussés,
N'enflamment point mon cœur du désir de les suivre.
A de plus grands plaisirs je mets le prix de vivre;
Plaisirs toujours charmans, toujours doux, toujours purs,
A mon cœur enchanté vous êtes toujours surs:
Soit qu'au premier aspect d'un beau jour près d'éclore,
J'aille voir ces côteaux qu'un soleil levant dore;
Soit que vers le midi, chassé par son ardeur,
Sous un arbre touffu je cherche la fraîcheur:
Là, portant avec moi Montagne ou la Bruyère,
Je ris tranquillement de l'humaine misère;
Ou bien avec Socrate et le divin Platon
Je m'exerce à marcher sur les pas de Caton;
Soit qu'une nuit brillante, en étendant ses voiles,
Découvre à mes regards la lune et les étoiles:

Alors suivant de loin la Hire et Cassini,
Je calcule, j'observe, et près de l'infini,
Sur ces mondes divers que l'éther nous recèle,
Je pousse, en raisonnant, Huyghens et Fontenelle;
Soit enfin, que surpris d'un orage imprévu,
Je rassure, en courant, le berger éperdu,
Qu'épouvantent les vents qui sifflent sur sa tête,
Les tourbillons, l'éclair, la foudre et la tempête;
Toujours également heureux et satisfait,
Je ne désire point un bonheur plus parfait.

O vous, sage Warens, élève de Minerve,
Pardonnez ces transports d'une indiscrète verve;
Quoique j'eusse promis de ne rimer jamais,
J'ose chanter ici les fruits de vos bienfaits.
Oui, si mon cœur jouit du sort le plus tranquille,
Si je suis la vertu dans un chemin facile,
Si je goûte en ces lieux un repos innocent,
Je ne dois qu'à vous seule un si rare présent.
Vainement des cœurs bas, des ames mercenaires,
Par des avis cruels plutôt que salutaires,

Cent fois ont essayé de m'ôter vos bontés :
Ils ne connaissent pas le bien que vous goûtez,
En fesant des heureux, en essuyant des larmes :
Ces plaisirs délicats pour eux n'ont point de charmes.
De Tite et de Trajan les libérales mains
N'excitent dans leurs cœurs que des ris inhumains.
Pourquoi faire du bien dans le siècle où nous sommes ?
Se trouve-t-il quelqu'un dans la race des hommes
Digne d'être tiré du rang des indigens ?
Peut-il, dans la misère, être d'honnêtes gens ?
Et ne vaut-il pas mieux employer ses richesses
A jouir des plaisirs qu'à faire des largesses ?
Qu'ils suivent à leur gré ces sentimens affreux,
Je me garderai bien de rien exiger d'eux.
Je n'irai pas ramper, ni chercher à leur plaire :
Mon cœur sait, s'il le faut, affronter la misère ;

Et plus délicat qu'eux, plus sensible à l'honneur,
Regarde de plus près au choix d'un bienfaiteur.
Oui, j'en donne aujourd'hui l'assurance publique;
Cet écrit en sera le témoin authentique;
Que si jamais le sort m'arrache à vos bienfaits,
Mes besoins jusqu'aux leurs ne recourront jamais.
Laissez des envieux la troupe méprisable
Attaquer des vertus dont l'éclat les accable:
Dédaignez leurs complots, leur haine, leur fureur:
La paix n'en est pas moins au fond de votre cœur;
Tandis que vils jouets de leurs propres furies,
Alimens des serpens dont elles sont nourries,
Le crime et les remords portent au fond des leurs
Le triste châtiment de leurs noires horreurs.
Semblables en leur rage à la guêpe maligne,
De travail incapable, et de secours indigne,
Qui ne vit que de vols, et dont enfin le sort
Est de faire du mal en se donnant la mort;

Qu'ils exhalent en vain leur colère impuissante ;
Leurs menaces pour vous n'ont rien qui m'épouvante.
Ils voudraient d'un grand roi vous ôter les bienfaits ;
Mais de plus nobles soins illustrent ses projets.
Leur basse jalousie, et leur fureur injuste,
N'arriveront jamais jusqu'à son trône auguste ;
Et le monstre qui règne en leurs cœurs abattus
N'est pas fait pour braver l'éclat de ses vertus.
C'est ainsi qu'un bon roi rend son empire aimable ;
Il soutient la vertu que l'infortune accable :
Quand il doit menacer, la foudre est en ses mains.
Tout roi, sans s'élever au-dessus des humains,
Contre les criminels peut lancer le tonnerre ;
Mais s'il fait des heureux, c'est un Dieu sur la terre.
Charles, on reconnaît ton empire à ces traits ;
Ta main porte en tous lieux la joie et les bienfaits.
Tes sujets égalés éprouvent ta justice :
On ne réclame plus par un honteux caprice

Un principe odieux, proscrit par l'équité,
Qui, blessant tous les droits de la société,
Brise les nœuds sacrés dont elle était unie,
Refuse à ses besoins la meilleure partie,
Et prétend affranchir de ses plus justes lois
Ceux qu'elle fait jouir de ses plus riches droits.
Ah! s'il t'avait suffi de te rendre terrible,
Quel autre, plus que toi, pouvait être invincible,
Quand l'Europe t'a vu, guidant tes étendards,
Seul entre tous ses rois briller aux champs de Mars?
Mais ce n'est pas assez d'épouvanter la terre;
Il est d'autres devoirs que les soins de la guerre;
Et c'est par eux, grand roi, que ton peuple aujourd'hui,
Trouve en toi son vengeur, son père et son appui.
Et vous, sage Warens, que ce héros protège,
En vain la calomnie en secret vous assiège;
Craignez peu ses effets, bravez son vain courroux;
La vertu vous défend, et c'est assez pour vous;

Ce grand roi vous estime, il connaît votre
zèle ;
Toujours à sa parole il sait être fidèle ;
Et pour tout dire, enfin, garant de ses bontés,
Votre cœur vous répond que vous les méritez.
On me connaît assez, et ma muse sévère
Ne sait point dispenser un encens merce-
naire ;
Jamais d'un vil flatteur le langage affecté
N'a souillé dans mes vers l'auguste vérité.
Vous méprisez vous-même un éloge insipide ;
Vos sincères vertus n'ont point l'orgueil pour
guide.
Avec vos ennemis convenons, s'il le faut ;
Que la sagesse en vous n'exclut point tout
défaut.
Sur cette terre hélas ! telle est notre misère,
Que la perfection n'est qu'erreur et chimère.
Connaître mes travers est mon premier sou-
hait,
Et je fais peu de cas de tout homme parfait.
La haine quelquefois donne un avis utile :
Blâmez cette bonté trop douce et trop facile,
Qui souvent à leurs yeux a causé vos mal-
heurs :
Reconnaissez en vous les faibles des bons
cœurs :

Mais sachez qu'en secret l'éternelle sagesse
Hait leurs fausses vertus plus que votre faiblesse ;
Et qu'il vaut mieux cent fois se montrer à ses yeux
Imparfait comme vous, que vertueux comme eux.
Vous donc, dès mon enfance attachée à m'instruire,
A travers ma misère, hélas! qui crûtes lire
Que de quelques talens le ciel m'avait pourvu,
Qui daignâtes former mon cœur à la vertu ;
Vous, que j'ose appeler du tendre nom de mère,
Acceptez aujourd'hui cet hommage sincère,
Le tribut légitime et trop bien mérité,
Que ma reconnaissance offre à la vérité.
Oui, si quelques douceurs assaisonnent ma vie ;
Si j'ai pu jusqu'ici me soustraire à l'envie ;
Si le cœur plus sensible, et l'esprit moins grossier,
Au-dessus du vulgaire on m'a vu m'élever ;
Enfin, si chaque jour je jouis de moi-même,
Tantôt en m'élançant jusqu'à l'Etre suprême,

Tantôt en méditant dans un profond repos
Les erreurs des humains, et leurs biens et leurs maux;
Tantôt philosophant sur les lois naturelles,
J'entre dans le secret des causes éternelles,
Je cherche à pénétrer tous les ressorts divers,
Les principes cachés qui meuvent l'univers:
Si, dis-je, en mon pouvoir j'ai tous ces avantages,
Je le répète encor, ce sont là vos ouvrages,
Vertueuse Warens, c'est de vous que je tiens
Le vrai bonheur de l'homme, et les solides biens.

Sans craintes, sans désirs, dans cette solitude,
Je laisse aller mes jours exempts d'inquiétude:
O que mon cœur touché ne peut-il à son gré
Peindre sur ce papier, dans un juste degré,
Des plaisirs qu'il ressent la volupté parfaite!
Présent dont je jouis, passé que je regrette,
Temps précieux, hélas! je ne vous perdrai plus
En bizarres projets, en soucis superflus.
Dans ce verger charmant j'en partage l'espace:
Sous un ombrage frais tantôt je me délasse;

Tantôt avec Leibnitz, Mallebranche, et
Newton,
Je monte ma raison sur un sublime ton;
J'examine les lois des corps et des pensées;
Avec Locke je fais l'histoire des idées;
Avec Kepler, Wallis, Barrow, Rainaud,
Pascal,
Je dévance Archimede, et je suis l'Hôpital; (*a*)
Tantôt à la physique appliquant mes problèmes,
Je me laisse entraîner à l'esprit des systêmes;
Je tâtonne Descarte et ses égaremens,
Sublimes, il est vrai, mais frivoles romans.
J'abandonne bientôt l'hypothèse infidelle,
Content d'étudier l'histoire naturelle:
Là, Pline et Nieuwentyt, m'aidant de leur savoir,
M'apprennent à penser, ouvrir les yeux, et voir.
Quelquefois descendant de ces vastes lumières,
Des différens mortels je suis les caractères;

(*a*) Le marquis de l'*Hôpital*, auteur de l'Analyse des infiniment petits, et de plusieurs autres ouvrages de mathématiques.

Quelquefois m'amusant jusqu'à la fiction,
Télémaque et Séthos me donnent leur leçon ;
Ou bien dans Cléveland j'observe la nature,
Qui se montre à mes yeux touchante et toujours pure.
Tantôt aussi de Spon parcourant les cahiers,
De ma patrie en pleurs je relis les dangers.
Genève, jadis sage, ô ma chère patrie !
Quel démon dans ton sein produit la frénésie ?
Souviens-toi qu'autrefois tu donnas des héros,
Dont le sang t'acheta les douceurs du repos !
Transportés aujourd'hui d'une soudaine rage,
Aveugles citoyens, cherchez-vous l'esclavage ?
Trop tôt peut-être, hélas ! pourrez-vous le trouver !
Mais, s'il est encor temps, c'est à vous d'y songer.
Jouissez des bienfaits que Louis vous accorde ;
Rappelez dans vos murs cette antique concorde :
Heureux ! si, reprenant la foi de vos aïeux,
Vous n'oubliez jamais d'être libres comme eux.

O vous, tendre Racine, ô vous aimable
Horace !
Dans mes loisirs aussi vous trouvez votre
place :
Claville, Saint-Aubin, Plutarque, Mézerai,
Despréaux, Cicéron, Pope, Rollin, Bar-
clai ;
Et vous, trop doux la Mothe; et toi, tou-
chant Voltaire,
Ta lecture à mon cœur restera toujours
chère :
Mais mon goût se refuse à tout frivole écrit,
Dont l'auteur n'a pour but que d'amuser
l'esprit :
Il a beau prodiguer la brillante antithèse,
Semer par-tout des fleurs : chercher un tour
qui plaise ;
Le cœur, plus que l'esprit, a chez moi des
besoins,
Et s'il n'est attendri, rebute tous ses soins.
C'est ainsi que mes jours s'écoulent sans
alarmes.
Mes yeux sur mes malheurs ne versent point
de larmes.
Si des pleurs quelquefois altèrent mon repos,
C'est pour d'autres sujets que pour mes pro-
pres maux.

Vainement la douleur, les craintes, la misère,
Veulent décourager la fin de ma carrière;
D'Epictète asservi la stoïque fierté
M'apprend à supporter les maux, la pauvreté.
Je vois, sans m'affliger, la langueur qui m'accable:
L'approche du trépas ne m'est point effrayable;
Et le mal dont mon corps se sent presque abattu
N'est pour moi qu'un sujet d'affermir ma vertu.

ÉPITRE

A M. DE BORDES.

Toi qu'aux jeux du Parnasse Apollon même guide,
Tu daignes exciter une muse timide ;
De mes faibles essais juge trop indulgent,
Ton goût à ta bonté cède en m'encourageant.
Mais hélas ! je n'ai point, pour tenter la carrière,
D'un athlète animé l'assurance guerrière ;
Et, dès les premiers pas, inquiet et surpris,
L'haleine m'abandonne, et je renonce au prix.
Bordes, daigne juger de toutes mes alarmes,
Vois quels sont les combats, et quelles sont les armes :
Ces lauriers sont bien doux, sans doute, à remporter ;
Mais quelle audace à moi d'oser les disputer !
Quoi ! j'irais, sur le ton de ma lyre critique,
Et prêchant durement de tristes vérités,
Révolter contre moi les lecteurs irrités ?

Plus heureux, si tu veux, encor que téméraire,
Quand mes faibles talens trouveraient l'art de plaire;
Quand des sifflets publics par bonheur préservés,
Mes vers des gens de goût pourraient être approuvés;
Dis-moi, sur quel sujet s'exercera ma muse?
Tout poëte est menteur, et le métier l'excuse:
Il sait en mots pompeux faire d'un riche un fat,
D'un nouveau Mécénas un pilier de l'Etat;
Mais moi, qui connais peu les usages de France,
Moi, fier républicain que blesse l'arrogance;
Du riche impertinent je dédaigne l'appui,
S'il le faut mendier en rampant devant lui;
Et ne sais applaudir qu'à toi, qu'au vrai mérite.
La sotte vanité me révolte et m'irrite.
Le riche me méprise, et malgré son orgueil;
Nous nous voyons souvent à-peu-près de même œil.
Mais quelque haine en moi que le travers inspire,
Mon cœur sincère et franc abhorre la satire:

Trop découvert peut-être, et jamais criminel,
Je dis la vérité sans l'abreuver de fiel.
Ainsi toujours ma plume, implacable ennemie
Et de la flatterie et de la calomnie,
Ne sait point en ses vers trahir la vérité;
Et toujours accordant un tribut mérité,
Toujours prête à donner des louanges acquises,
Jamais d'un vil Crésus n'encensa les sottises.
O vous, qui dans le sein d'une humble obscurité
Nourrissez les vertus avec la pauvreté,
Dont les désirs bornés dans la sage indigence
Méprisent sans orgueil une vaine abondance;
Restes trop précieux de ces antiques temps,
Où des moindres apprêts nos ancêtres contens,
Recherchés dans leurs mœurs, simples dans leur parure,
Ne sentaient de besoins que ceux de la nature;
Illustres malheureux, quels lieux habitez-vous?
Dites, quels sont vos noms? Il me sera trop doux

D'exercer mes talens à chanter votre gloire;
A vous éterniser au temple de mémoire;
Et quand mes faibles vers n'y pourraient arriver,
Des noms si respectés sauront les conserver.
Mais pourquoi m'occuper d'une vaine chimère?
Il n'est plus de sagesse où règne la misère :
Sous le poids de la faim le mérite abattu
Laisse en un triste cœur éteindre la vertu.
Tant de pompeux discours sur l'heureuse indigence
M'ont bien l'air d'être nés du sein de l'abondance :
Philosophe commode, on a toujours grand soin
De prêcher des vertus dont on n'a pas besoin.
Bordes, cherchons ailleurs des sujets pour ma muse :
De la pitié qu'il fait souvent le pauvre abuse;
Et décorant du nom de sainte charité
Les dons dont on nourrit sa vile oisiveté,
Sous l'aspect des vertus que l'infortune opprime,
Cache l'amour du vice et le penchant au crime.

J'honore le mérite aux rangs les plus abjects ;
Mais je trouve à louer peu de pareils sujets.
Non, célébrons plutôt l'innocente industrie,
Qui sait multiplier les douçeurs de la vie,
Et salutaire à tous dans ses utiles soins,
Par la route du luxe apaise les besoins.
C'est par cet art charmant que sans cesse enrichie
On voit briller au loin ton heureuse patrie(*a*).
Ouvrages précieux, superbes ornemens,
On dirait que Minerve, en ses amusemens,
Avec l'or et la soie a d'une main savante
Formé de vos dessins la tissure élégante.
Turin, Londres, en vain, pour vous le disputer,
Par de jaloux efforts veulent vous imiter ;
Vos mélanges charmans, assortis par les Graces,
Les laissent de bien loin s'épuiser sur vos traces :
Le bon goût les dédaigne, et triomphe chez vous ;
Et tandis qu'entraînés par leur dépit jaloux

(*a*) La ville de Lyon.

Dans les ouvrages froids ils forcent la nature;
Votre vivacité, toujours brillante et pure,
Donne à ce qu'elle pare un œil plus délicat,
Et même à la beauté prête encor de l'éclat.
Ville heureuse qui fais l'ornement de la France,
Trésor de l'univers, source de l'abondance;
Lyon, séjour charmant des enfans de Plutus,
Dans tes tranquilles murs tous les arts sont reçus:
D'un sage protecteur le goût les y rassemble;
Apollon et Plutus, étonnés d'être ensemble,
De leurs longs différends ont peine à revenir;
Et demandent quel Dieu les a pu réunir.
On reconnaît tes soins, Pallu; (*b*) tu nous ramènes
Les siècles renommés et de Tyr et d'Athènes:
De mille éclats divers Lyon brille à-la-fois,
Et son peuple opulent semble un peuple de rois.
Toi, digne citoyen de cette ville illustre,
Tu peux contribuer à lui donner du lustre;
Par tes heureux talens tu peux la décorer,
Et c'est lui faire un vol que de plus différer.

(*b*) Intendant de Lyon.

Comment oses-tu bien me proposer d'écrire,
Toi, que Minerve même avait pris soin d'instruire?
Toi de ses dons divins possesseur négligent,
Qui viens parler pour elle encore en l'outrageant?
Ah! si du feu divin qui brille en ton ouvrage
Une étincelle au-moins eût été mon partage,
Ma muse, quelque jour, attendrissant les cœurs,
Peut-être sur la scène eût fait couler des pleurs.
Mais je te parle en vain; insensible à mes plaintes,
Par de cruels refus tu confirmes mes craintes;
Et je vois qu'impuissante à fléchir tes rigueurs,
Blanche (*c*) n'a pas encore épuisé ses malheurs.

(*c*) Blanche de Bourbon, tragédie de M. de *Bordes*, qu'au grand regret de ses amis il refuse constamment de mettre au théâtre. *Note de l'Auteur.*

ÉPITRE

A M. PARISOT.

Achevée le 10 Juillet 1742

AMI, daigne souffrir qu'à tes yeux aujourd'hui
Je dévoile ce cœur plein de trouble et d'ennui.
Toi qui connus jadis mon ame toute entière,
Seul en qui je trouvais un ami tendre, un père,
Rappelle encor, pour moi, tes premières bontés;
Rends tes soins à mon cœur, il les a mérités.
Ne crois pas qu'alarmé par de frivoles craintes,
De ton silence ici je te fasse des plaintes;
Que par de faux soupçons, indignes de tous deux,
Je puisse t'accuser d'un mépris odieux:
Non, tu voudrais en vain t'obstiner à te taire,
Je sais trop expliquer ce langage sevère
Sur ces tristes projets que je t'ai dévoilés;
Sans m'avoir répondu, ton silence a parlé.

Je ne m'excuse point, dès qu'un ami me
blâme ;
Le vil orgueil n'est pas le vice de mon ame.
J'ai reçu quelquefois de solides avis,
Avec bonté donnés, avec zèle suivis :
J'ignore ces détours dont les vaines adresses
En autant de vertus transforment nos faiblesses ;
Et jamais mon esprit, sous de fausses couleurs,
Ne sut à tes regards déguiser ses erreurs.
Mais qu'il me soit permis, par un soin légitime,
De conserver du-moins des droits à ton estime.
Pèse mes sentimens, mes raisons, et mon
choix ;
Et décide mon sort pour la dernière fois.
Né dans l'obscurité, j'ai fait dès mon enfance
Des caprices du sort la triste expérience ;
Et s'il est quelque bien qu'il ne m'ait point ôté,
Même par ses faveurs il m'a persécuté.
Il m'a fait naître libre, hélas, pour quel usage ?
Qu'il m'a vendu bien cher un si vain avantage !
Je suis libre en effet ; mais de ce bien cruel
J'ai reçu plus d'ennuis que d'un malheur réel.
Ah ! s'il fallait un jour, absent de ma patrie,
Traîner chez l'étranger ma languissante vie,

S'il fallait bassement ramper auprès des grands;
Que n'en ai-je appris l'art dès mes plus jeunes ans !
Mais sur d'autres leçons on forma ma jeunesse ;
On me dit de remplir mes devoirs sans bassesse,
De respecter les grands, les magistrats, les rois ;
De chérir les humains et d'obéir aux loix.
Mais on m'apprit aussi qu'ayant par ma naissance
Le droit de partager la suprême puissance,
Tout petit que j'étais, faible, obscur citoyen,
Je fesais cependant membre du souverain ;
Qu'il fallait soutenir un si noble avantage
Par le cœur d'un héros, par les vertus d'un sage ;
Qu'enfin la liberté, ce cher présent des cieux,
N'est qu'un fléau fatal pour les cœurs vicieux.
Avec le lait chez nous, on suce ces maximes,
Moins pour s'enorgueillir de nos droits légitimes,
Que pour savoir un jour se donner à-la-fois
Les meilleurs magistrats, et les plus sages lois.
Vois-tu, me disait-on, ces nations puissantes
Fournir rapidement leurs carrières brillantes ?

Tout

Tout ce vain appareil qui remplit l'univers
N'est qu'un frivole éclat qui leur cache leurs fers :
Par leur propre valeur ils forgent leurs entraves ;
Ils font les conquérans, et sont de vils esclaves ;
Et leur vaste pouvoir, que l'art avait produit,
Par le luxe bientôt se retrouve détruit.
Un soin bien différent ici nous intéresse :
Notre plus grande force est dans notre faiblesse.
Nous vivons sans regret dans l'humble obscurité ;
Mais du-moins dans nos murs on est en liberté.
Nous n'y connaissons point la superbe arrogance,
Nuls titres fastueux, nulle injuste puissance.
De sages magistrats, établis par nos voix,
Jugent nos différends, font observer nos lois.
L'art n'est point le soutien de notre république :
Etre juste est chez nous l'unique politique.
Tous les ordres divers, sans inégalité,
Gardent chacun le rang qui leur est affecté.

Nos chefs, nos magistrats, simples dans leur
parure,
Sans étaler ici le luxe et la dorure,
Parmi nous cependant ne sont point confon-
dus ;
Ils en sont distingués ; mais c'est par leurs
vertus.
Puisse durer toujours cette union charmante!
Hélas, on voit si peu de probité constante !
Il n'est rien que le temps ne corrompe à la fin ;
Tout, jusqu'à la sagesse, est sujet au déclin.
Par ces réflexions ma raison exercée
M'apprit à mépriser cette pompe insensée,
Par qui l'orgueil des grands brille de toutes
parts ;
Et du peuple imbécille attire les regards.
Mais qu'il m'en coûta cher quand, pour toute
ma vie,
La foi m'eut éloigné du sein de ma patrie ;
Quand je me vis enfin, sans appui, sans
secours,
A ces mêmes grandeurs contraint d'avoir
recours !
Non, je ne puis penser, sans répandre
des larmes,
A ces momens affreux, pleins de trouble et
d'alarmes,

Où j'éprouvai qu'enfin tous ces beaux sentimens,
Loin d'adoucir mon sort, irritaient mes tourmens.
Sans doute à tous les yeux la misère est horrible ;
Mais pour qui sait penser elle est bien plus sensible.
A force de ramper un lâche en peut sortir ;
L'honnête homme à ce prix n'y saurait consentir.
Encor, si de vrais grands recevaient mon hommage,
Ou qu'ils eussent du-moins le mérite en partage ;
Mon cœur par les respects noblement accordés
Reconnaîtrait des dons qu'il n'a pas possédés
Mais faudra-t-il qu'ici mon humble obéissance
De ces fiers campagnards nourrisse l'arrogance ?
Quoi ! de vils parchemins, par faveur obtenus,
Leur donneront le droit de vivre sans vertus ;
Et malgré mes efforts, sans mes repects serviles,
Mon zèle et mes talens resteront inutiles ?

Ah ! de mes tristes jours voyons plutôt la fin
Que de jamais subir un si lâche destin.
Ces discours insensés troublaient ainsi mon ame ;
Je les tenais alors, aujourd'hui je les blâme :
De plus sages leçons ont formé mon esprit ;
Mais de bien des malheurs ma raison est le fruit.
Tu sais, cher Parisot, quelle main généreuse
Vint tarir de mes maux la source malheureuse ;
Tu le sais, et tes yeux ont été les témoins ;
Si mon cœur sait sentir ce qu'il doit à ses soins.
Mais mon zèle enflammé peut-il jamais prétendre
De payer les bienfaits de cette mère tendre ?
Si par les sentimens on y peut aspirer,
Ah ! du-moins par les miens j'ai droit de l'espérer.
Je puis compter pour peu ses bontés secourables ;
Je lui dois d'autres biens, des biens plus estimables,
Les biens de la raison, les sentimens du cœur ;
Même, par les talens, quelques droits à l'honneur.

Avant que sa bonté, du sein de la misère,
Aux plus tristes besoins eût daigné me soustraire,
J'étais un vil enfant du sort abandonné,
Peut-être dans la fange à périr destiné.
Orgueilleux avorton, dont la fierté burlesque
Mêlait comiquement l'enfance au romanesque,
Aux bons fesait pitié, fesait rire les fous,
Et des sots quelquefois excitait le courroux.
Mais les hommes ne sont que ce qu'on les fait être :
A peine à ses regards j'avais osé paraître,
Que de ma bienfaitrice apprenant mes erreurs,
Je sentis le besoin de corriger mes mœurs.
J'abjurai pour toujours ces maximes féroces,
Du préjugé natal fruits amers et précoces,
Qui dès les jeunes ans, par leurs âcres levains,
Nourrissent la fierté des cœurs républicains :
J'appris à respecter une noblesse illustre,
Qui même à la vertu sait ajouter du lustre.
Il ne serait pas bon dans la société
Qu'il fût entre les rangs moins d'inégalité.
Irai-je faire ici, dans ma vaine marote,
Le grand déclamateur, le nouveau dom Quichotte ;

Le destin sur la terre a réglé les Etats,
Et pour moi surement ne les changera pas.
Ainsi de ma raison si long-temps languissante
Je me formai dès-lors une raison naissante.
Par les soins d'une mère incessamment conduit,
Bientôt de ses bontés je recueillis le fruit;
Je connus que, sur-tout cette roideur sauvage
Dans le monde aujourd'hui serait d'un triste usage :
La modestie alors devint chère à mon cœur;
J'aimai l'humanité, je chéris la douceur;
Et respectant des grands le rang et la naissance,
Je souffris leurs hauteurs, avec cette espérance
Que, malgré tout l'éclat dont ils sont revêtus,
Je les pourrai du-moins égaler en vertus.
Enfin, pendant deux ans, au sein de ta patrie,
J'appris à cultiver les douceurs de la vie.
Du portique autrefois la triste austérité
A mon goût peu formé mêlait sa dureté.

Epictète et Zénon, dans leur fierté stoïque,
Me fesaient admirer ce courage héroïque,
Qui, fesant des faux biens un mépris généreux,
Par la seule vertu prétend nous rendre heureux.
Long-tems de cette erreur la brillante chimère
Séduisit mon esprit, roidit mon caractère;
Mais, malgré tant d'efforts, ces vaines fictions
Ont-elles de mon cœur banni les passions?
Il n'est permis qu'à DIEU, qu'à l'Essence suprême,
D'être toujours heureuse, et seule par soi-même:
Pour l'homme, tel qu'il est, pour l'esprit et le cœur,
Otez les passions, il n'est plus de bonheur.
C'est toi, cher Parisot, c'est ton commerce aimable,
De grossier que j'étais qui me rendit traitable.
Je reconnus alors combien il est charmant
De joindre à la sagesse un peu d'amusement.
Des amis plus polis, un climat moins sauvage,
Des plaisirs innocens m'enseignèrent l'usage;
Je vis avec transport ce spectacle enchanteur,
Par la route des sens qui sait aller au cœur;

Le mien, qui jusqu'alors avait été paisible,
Pour la première fois enfin devint sensible;
L'amour, malgré mes soins, heureux à m'égarer,
Auprès de deux beaux yeux m'apprit à soupirer.
Bons mots, vers élégans, conversations vives,
Un repas égayé par d'aimables convives,
Petits jeux de commerce, et d'où le chagrin fuit,
Où, sans risquer la bourse, on délasse l'esprit;
En un mot, les attraits d'une vie opulente,
Qu'aux vœux de l'étranger sa richesse présente;
Tous les plaisirs du goût, le charme des beaux-arts,
A mes yeux enchantés brillaient de toutes parts.
Ce n'est pas cependant que mon ame égarée
Donnât dans les travers d'une mollesse outrée:
L'innocence est le bien le plus cher à mon cœur;
La débauche et l'excès sont des objets d'horreur;

Les coupables plaisirs sont les tourmens de
l'ame ;
Ils sont trop achetés, s'ils sont dignes de
blâme.
Sans doute le plaisir, pour être un bien
réel,
Doit rendre l'homme heureux, et non pas
criminel ;
Mais il n'est pas moins vrai que de notre
carrière
Le ciel ne défend pas d'adoucir la misère :
Et pour finir ce point trop long-temps
débattu,
Rien ne doit être outré, pas même la
vertu.

Voilà de mes erreurs un abrégé fidèle :
C'est à toi de juger, ami, sur ce modèle,
Si je puis, près des grands implorant de
l'appui,
A la fortune encor recourir aujourd'hui.
De la gloire est-il temps de rechercher le
lustre ?
Me voici presqu'au bout de mon sixième
lustre.
La moitié de mes jours dans l'oubli sont
passés,
Et déjà du travail mes esprits sont lassés.

Avide de science, avide de sagesse,
Je n'ai point aux plaisirs prodigué ma jeunesse;
J'osai d'un temps si cher faire un meilleur emploi,
L'étude et la vertu furent la seule loi
Que je me proposai pour régler ma conduite :
Mais ce n'est point par art qu'on acquiert du mérite ;
Que sert un vain travail par le ciel dédaigné,
Si de son but toujours on se voit éloigné ?
Comptant, par mes talens, d'assurer ma fortune,
Je négligeai ces soins, cette brigue importune,
Ce manége subtil, par qui cent ignorans
Ravissent la faveur et les bienfaits des grands.
Le succès cependant trompe ma confiance;
De mes faibles progrès je sens peu d'espérance,
Et je vois qu'à juger par des effets si lents,
Pour briller dans le monde il faut d'autres talens.
Eh ! qu'y ferais-je, moi, de qui l'abord timide
Ne sait point affecter cette audace intrépide,

Cet air content de soi, ce ton fier et joli
Qui du rang des badauds sauve l'homme poli ?
Faut-il donc aujourd'hui m'en aller dans le monde
Vanter impudemment ma science profonde,
Et toujours en secret démenti par mon cœur,
Me prodiguer l'encens et les degrés d'honneur?
Faudra-t-il, d'un dévot affectant la grimace,
Faire servir le ciel à gagner une place,
Et par l'hypocrisie assurant mes projets,
Grossir l'heureux essaim de ces hommes parfaits,
De ces humbles dévots, de qui la modestie
Compte par leurs vertus tous les jours de leur vie ?
Pour glorifier DIEU leur bouche a tour-à-tour
Quelque nouvelle grâce à rendre chaque jour ;
Mais l'orgueilleux en vain d'une adresse chrétienne,
Sous la gloire de DIEU veut étaler la sienne.
L'homme vraiment sensé fait le mépris qu'il doit
Du mensonge du fat et du sot qui le croit.

Non, je ne puis forcer mon esprit, né sincère,
A déguiser ainsi mon propre caractère;
Il en coûterait trop de contrainte à mon cœur;
A cet indigne prix je renonce au bonheur.
D'ailleurs il faudrait donc, fils lâche et mercenaire,
Trahir indignement les bontés d'une mère;
Et payant en ingrat tant de bienfaits reçus,
Laisser à d'autres mains les soins qui lui sont dûs?
Ah! ces soins sont trop chers à ma reconnaissance!
Si le ciel n'a rien mis de plus en ma puissance,
Du moins d'un zèle pur les vœux trop mérités
Par mon cœur chaque jour lui seront présentés.
Je sais trop, il est vrai, que ce zèle inutile
Ne peut lui procurer un destin plus tranquille;
En vain, dans sa langueur je veux la soulager,
Ce n'est pas les guérir que de les partager.
Hélas! de ses tourmens le spectacle funeste
Bientôt de mon courage étouffera le reste:

C'est

C'est trop lui voir porter, par d'éternels
efforts,
Et les peines de l'ame et les douleurs du corps.
Que lui sert de chercher dans cette solitude
A fuir l'éclat du monde et son inquiétude ;
Si jusqu'en ce désert, à la paix destiné,
Le sort lui donne encore, à lui nuire acharné,
D'un affreux procureur le voisinage horrible,
Nourri d'encre et de fiel, dont la griffe terrible
De ses tristes voisins est plus crainte cent fois
Que le hussard cruel du pauvre Bavarois ?
Mais c'est trop t'accabler du récit de nos peines :
Daigne me pardonner, ami, ces plaintes vaines ;
C'est le dernier des biens permis aux malheureux,
De voir plaindre leurs maux par les cœurs généreux.
Telle est de mes malheurs la peinture naïve.
Juge de l'avenir sur cette perspective ;
Vois, si je dois encor, par des soins impuissans,
Offrir à la fortune un inutile encens.

Non, la gloire n'est point l'idole de mon ame ;
Je n'y sens point brûler cette divine flamme,
Qui d'un génie heureux animant les ressorts,
Le force à s'élever par de nobles efforts.
Que m'importe, après tout, ce que pensent les hommes ?
Leurs honneurs, leurs mépris, font-ils ce que nous sommes :
Et qui ne sait pas l'art de s'en faire admirer
A la félicité ne peut-il aspirer ?
L'ardente ambition a l'éclat en partage ;
Mais les plaisirs du cœur font le bonheur du sage :
Que ces plaisirs sont doux à qui sait les goûter !
Heureux qui les connaît, et sait s'en contenter !
Jouir de leurs douceurs dans un état paisible,
C'est le plus cher désir auquel je suis sensible.
Un bon livre, un ami, la liberté, la paix,
Faut-il pour vivre heureux former d'autres souhaits ?
Les grandes passions sont des sources de peine :
J'évite les dangers où leur penchant entraîne ;

Dans leurs pieges adroits si l'on me voit tomber,
Du-moins je ne fais pas gloire d'y succomber.
De mes égaremens mon cœur n'est point complice ;
Sans être vertueux je déteste le vice ;
Et le bonheur en vain s'obstine à se cacher,
Puisqu'enfin je connais où je dois le chercher.

ÉNIGME.

ENFANT de l'art, enfant de la nature,
Sans prolonger les jours j'empêche de mourir ;
Plus je suis vrai, plus je fais d'imposture,
Et je deviens trop jeune à force de vieillir.

(C'est le portrait.)

A MADAME LA BARONNE

DE WARENS, VIRELAI.

MADAME, apprenez la nouvelle
De la prise de quatre rats ;
Quatre rats n'est pas bagatelle ;
Aussi n'en badiné-je pas :
Et je vous mande avec grand zèle
Ces vers qui vous diront tout bas :
Madame, apprenez la nouvelle
De la prise de quatre rats.

A l'odeur d'un friand appas,
Rats sont sortis de leur caselle ;
Mais ma trappe arrêtant leurs pas,
Les a par une mort cruelle,
Fait passer de vie à trépas.
Madame, apprenez la nouvelle
De la mort de quatre rats.

Mieux que moi savez qu'ici bas
N'a pas qui veut fortune telle ;
C'est triomphe qu'un pareil cas.
Le fait n'est pas d'une allumelle ;
Ainsi donc avec grand soulas,
Madame, apprenez la nouvelle
De la prise de quatre rats.

VERS.

Pour madame de FLEURIEU, *qui, m'ayant vu dans une assemblée, sans que j'eusse l'honneur d'être connu d'elle, dit à M. l'intendant de Lyon que je paraissais avoir de l'esprit, et qu'elle le gagerait sur ma seule physionomie.*

DÉPLACÉ par le sort, trahi par la tendresse,
Mes maux sont comptés par mes jours.
Imprudent quelquefois, persécuté toujours;
Souvent le châtiment surpasse la faiblesse.
O fortune! à ton gré comble moi de rigueurs;
Mon cœur regrette peu tes frivoles grandeurs;
De tes biens inconstans sans peine il te tient quitte;
Un seul dont je jouis ne dépend point de toi:
La divine FLEURIEU m'a jugé du mérite;
Ma gloire est assurée, et c'est assez pour moi.

VERS

A mademoiselle Th. qui ne parlait jamais à l'auteur que de musique.

SAPHO, j'entends ta voix brillante
Pousser des sons jusques aux cieux :
Ton chant nous ravit, nous enchante :
Le Maure ne chante pas mieux.
Mais quoi ! toujours des chants ! crois-tu que l'harmonie
Seule ait droit de borner tes soins et tes plaisirs ?
Ta voix, en déployant sa douceur infinie,
Veut en vain sur ta bouche arrêter nos désirs :
Tes yeux charmans en inspirent mille autres,
Qui méritaient bien mieux d'occuper tes loisirs ;
Mais tu n'es point, dis-tu, sensible à nos soupirs,
Et tes goûts ne sont point les nôtres.
Quel goût trouves-tu donc à de frivoles sons?

Ah! sans tes fiers mépris, sans tes rebuts sauvages,
Cette bouche charmante aurait d'autres usages,
Bien plus délicieux que de vaines chansons.
Trop sensible au plaisir, quoique tu puisses dire,
Parmi de froids accords tu sens peu de douceur;
Mais entre tous les biens que ton ame désire,
En est-il de plus doux que les plaisirs du cœur?
Le mien est délicat, tendre, empressé, fidèle,
Fait pour aimer jusqu'au tombeau.
Si du parfait bonheur tu cherches le modèle,
Aime-moi seulement, et laisse-là Rameau.

ÉPITRE *à M. d'Étang, vicaire de Marcoussis.*

En dépit du destin jaloux,
Cher Abbé, nous irons chez vous.
Dans votre franche politesse,
Dans votre gaîté sans rudesse,
Parmi vos bois et vos côteaux
Nous irons chercher le repos;
Nous irons chercher le remède
Au triste ennui qui nous possède,
A ces affreux charivaris,
A tout ce fracas de Paris.
O ville où règne l'arrogance!
Où les plus grands frippons de France
Régentent les honnêtes gens,
Où les vertueux indigens
Sont des objets de raillerie,
Ville où la charlatanerie,
Le ton haut, les airs insolens,
Ecrasent les humbles talens,
Et tyrannisent la fortune;
Ville où l'auteur de Rodogune
A rampé devant Chapelain;
Où d'un petit magot vilain,
L'amour fit le héros des belles;
Où tous les roquets des ruelles

Deviennent des hommes d'Etat ;
Où le jeune et beau magistrat
Etale, avec les airs d'un fat,
Sa perruque pour tout mérite ;
Où le savant, bas parasite,
Chez Aspasie ou chez Phryné,
Vend de l'esprit pour un dîné.
Paris ! malheureux qui t'habite,
Mais plus malheureux mille fois
Qui t'habite de son pur choix,
Et dans un climat plus tranquille,
Ne sait point se faire un asile
Inabordable aux noirs soucis,
Tel qu'à mes yeux est Marcoussis !
Marcoussis qui sait tant nous plaire,
Marcoussis dont pourtant j'espère
Vous voir partir un beau matin,
Sans vous en pendre de chagrin.
Accordez donc, mon cher vicaire,
Votre demeure hospitalière
A gens dont le soin le plus doux
Est d'aller passer près de vous
Les momens dont ils sont les maîtres :
Nous connaissons déjà les êtres
Du pays et de la maison;
Nous en chérissons le patron ;

Et désirons, s'il est possible,
Qu'à tous autres inaccessible,
Il destine en notre faveur
Son loisir et sa bonne humeur.
De plus, prières des plus vives
D'éloigner tous fâcheux convives,
Taciturnes, mauvais plaisans,
Ou beaux parleurs, ou médisans:
Point de ces gens, que Dieu confonde,
De ces sots dont Paris abonde,
Et qu'on y nomme beaux esprits,
Vendeurs de fumée à tout prix
Au riche faquin qui les gâte,
Vils flatteurs de qui les empâte,
Plus vils détracteurs du bon sens
De qui méprise leur encens.
Point de ces fades petits-maîtres,
Point de ces hoberaux champêtres
Tout fiers de quelques vains aïeux
Presqu'aussi méprisables qu'eux.
Point de grondeuses pigrièches,
Voix aigre, teint noir et mains sèches,
Toujours syndiquant les appas
Et les plaisirs qu'elles n'ont pas;
Dénigrant le prochain par zèle,
Se donnant à tous pour modèle;

Médisantes par charité,
Et sages par nécessité.
Point de Crésus, point de canaille,
Point sur-tout de cette racaille
Que l'on appelle grands seigneurs,
Fripons sans probité, sans mœurs;
Se raillant du pauvre vulgaire
Dont la vertu fait la chimère;
Mangeant fièrement notre bien;
Exigeant tout, n'accordant rien,
Et dont la fausse politesse
Rusant, patelinant sans cesse,
N'est qu'un piége adroit pour duper
Le sot qui s'y laisse attraper.
Point de ces fendans militaires,
A l'air rogue, aux mines altières,
Fiers de commander des goujats,
Traitant chacun du haut en bas,
Donnant la loi, tranchant du maître;
Bretailleurs, fanfarons peut-être,
Toujours prêts à battre ou tuer,
Toujours parlant de leur métier,
Et cent fois plus pédans, me semble,
Que tous les ergoteurs ensemble.
Loin de nous tous ces ennuyeux;
Mais si, par un sort plus heureux,

Il se rencontre un honnête homme,
Qui d'aucun grand ne se renomme,
Qui soit aimable comme vous;
Qui sache rire avec les fous,
Et raisonner avec le sage;
Qui n'affecte point de langage,
Qui ne dise point de bon mot,
Qui ne soit pas non plus un sot,
Qui soit gai sans chercher à l'être,
Qui soit instruit sans le paraître,
Qui ne rie que par gaîté,
Et jamais par malignité;
Des mœurs droites sans être austères,
Qui soit simple dans ses manières,
Qui veuille vivre pour autrui
Afin qu'on vive aussi pour lui;
Qui sache assaisonner la table
D'appétit, d'humeur agréable;
Ne voulant point être admiré,
Ne voulant point être ignoré,
Tenant son coin comme les autres,
Mêlant ses folies aux nôtres;
Raillant sans jamais insulter,
Raillé sans jamais s'emporter,
Aimant le plaisir sans crapule,
Ennemi du petit scrupule;

Buvant sans risquer sa raison,
Point philosophe hors de saison ;
En un mot d'un tel caractère,
Qu'avec lui nous puissions nous plaire,
Qu'avec nous il se plaise aussi :
S'il est un homme fait ainsi,
Donnez-le nous, je vous supplie,
Mettez-le en notre compagnie ;
Je brûle déjà de le voir,
Et de l'aimer c'est mon devoir ;
Mais c'est le vôtre, il faut le dire,
Avant que de nous le produire,
De le connaître. C'est assez,
Montrez-le nous si vous osez.

FRAGMENT

D'UNE ÉPÎTRE

A M. B***.

APRÈS un carême ennuyeux,
Grâce à Dieu voici la semaine
Des divertissemens pieux.
On va de neuvaine en neuvaine,
Dans chaque église on se promène,
Chaque autel y charme les yeux ;
Le luxe et la pompe mondaine
Y brillent à l'honneur des cieux.
Là, maint agile énergumène
Sert d'arlequin dans ces saints lieux ;
Le moine ignorant s'y démène,
Récitant à perte d'haleine
Ses oremus mystérieux,
Et criant d'un ton furieux
Fora, fora, par saint Eugène !
Rarement la semonce est vaine,
Diable et frà s'entendent bien mieux ;
L'un à l'autre obéit sans peine.

Sur des objets plus gracieux
La diversité me ramène.
Dans ce temple délicieux,
Où ma dévotion m'entraîne,
Quelle agitation soudaine
Me rend tous mes sens précieux ?
Illumination brillante,
Peintures d'une main savante,
Parfums destinés pour les Dieux,
Mais dont la volupté divine
Délecte l'humaine narine
Avant de se porter aux cieux ;
Et toi musique ravissante !
Du Carcani chef-d'œuvre harmonieux,
Que tu plais quand Cattine chante !
Elle charme à-la-fois notre oreille et nos yeux.
Beaux sons, que votre effet est tendre !
Heureux l'amant qui peut s'attendre
D'occuper en d'autres momens,
La bouche qui vous fait entendre,
A des soins encore plus charmans !
Mais ce qui plus ici m'enchante,
C'est mainte dévote piquante,
Au teint frais, à l'œil tendre et doux,
Qui, pour éloigner tout scrupule,
Vient à la Vierge, à deux genoux,

Offrir, dans l'ardeur qui la brûle,
Tous les vœux qu'elle attend de nous.
Tels sont les familiers colloques,
Tels sont les ardens soliloques
Des gens dévots en ce saint lieu :
Ma foi je ne m'étonne guères,
Quand on fait ainsi ses prières,
Qu'on ait du goût à prier Dieu.

IMITATION LIBRE

D'une Chanson Italienne de Métastase.

Grace à tant de tromperies,
Grâce à tes coquetteries,
Nice, je respire enfin.
Mon cœur libre de sa chaîne
Ne déguise plus sa peine ;
Ce n'est plus un songe vain.
Toute ma flamme est éteinte :
Sous une colère feinte
L'amour ne se cache plus.
Qu'on te nomme en ton absence,
Qu'on t'adore en ma présence,
Mes sens n'en sont point émus,

En paix, sans toi je sommeille ;
Tu n'es plus quand je m'éveille
Le premier de mes désirs.
Rien de ta part ne m'agite ;
Je t'aborde et je te quitte
Sans regrets et sans plaisirs.

Le souvenir de tes charmes,
Le souvenir de mes larmes
Ne fait nul effet sur moi.
Juge enfin comme je t'aime :
Avec mon rival lui-même
Je pourrais parler de toi.

Sois fière, sois inhumaine,
Ta fierté n'est pas moins vaine
Que le serait ta douceur.
Sans être ému, je t'écoute,
Et tes yeux n'ont plus de route
Pour pénétrer dans mon cœur.

D'un mépris, d'une caresse,
Mes plaisirs ou ma tristesse
Ne reçoivent plus la loi.
Sans toi j'aime les bocages ;
L'horreur des antres sauvages
Peut me déplaire avec toi.

Tu me parais encor belle ;
Mais, Nice, tu n'es plus celle

Dont mes sens sont enchantés.
Je vois, devenu plus sage,
Des défauts sur ton visage,
Qui me semblaient des beautés.
  Lorsque je brisai ma chaîne,
Dieux, que j'éprouvai de peine !
Hélas ! je crus en mourir !
Mais quand on a du courage,
Pour se tirer d'esclavage,
Que ne peut-on point souffrir ?
  Ainsi du piége perfide,
Un oiseau simple et timide
Avec effort échappé,
Au prix des plumes qu'il laisse,
Prend des leçons de sagesse,
Pour n'être plus attrapé.
  Tu crois que mon cœur t'adore,
Voyant que je parle encore
Des soupirs que j'ai poussés ;
Mais tel au port qu'il désire,
Le nocher aime à redire
Les périls qu'il a passés.
  Le guerrier couvert de gloire
Se plaît, après la victoire,
A raconter ses exploits ;
Et l'esclave, exempt de peine,
Montre avec plaisir la chaîne

Qu'il a traînée autrefois.

Je m'exprime sans contrainte ;
Je ne parle point par feinte,
Pour que tu m'ajoutes foi ;
Et quoi que tu puisses dire,
Je ne daigne pas m'instruire
Comment tu parles de moi.

Tes appas, beauté trop vaine,
Ne te rendront pas sans peine
Un aussi fidèle amant.
Ma perte est moins dangereuse ;
Je sais qu'une autre trompeuse
Se trouve plus aisément.

L'ALLÉE

DE SILVIE.

Qu'a m'égarer dans ces bocages
Mon cœur goûte de voluptés !
Que je me plais sous ces ombrages !
Que j'aime ces flots argentés !
Douce et charmante rêverie,
Solitude aimable et chérie,
Puissiez-vous toujours me charmer !
De ma triste et lente carrière
Rien n'adoucirait la misère
Si je cessais de vous aimer.
Fuyez de cet heureux asile,
Fuyez de mon ame tranquille,
Vains et tumultueux projets ;
Vous pouvez promettre sans cesse
Et le bonheur et la sagesse,
Mais vous ne les donnez jamais.
Quoi ! l'homme ne pourra-t-il vivre
A moins que son cœur ne se livre

Aux soins d'un douteux avenir ?
Et si le temps coule si vîte,
Au lieu de retarder sa fuite,
Faut-il encor la prévenir ?
Oh ! qu'avec moins de prévoyance,
La vertu, la simple innocence,
Font des heureux à peu de frais ?
Si peu de bien suffit au sage,
Qu'avec le plus léger partage,
Tous ses désirs sont satisfaits ?
Tant de soins, tant de prévoyance,
Sont moins des fruits de la prudence
Que des fruits de l'ambition.
L'homme content du nécessaire,
Craint peu la fortune contraire
Quand son cœur est sans passion.
Passions, sources de délices,
Passions, sources de supplices,
Cruels tyrans, doux séducteurs,
Sans vos fureurs impétueuses,
Sans vos amorces dangereuses,
La paix serait dans tous les cœurs.
Malheur au mortel méprisable,
Qui dans son ame insatiable,
Nourrit l'ardente soif de l'or !
Que du vil penchant qui l'entraîne,

Chaque instant il trouve la peine
Au fond même de son trésor !
Malheur à l'ame ambitieuse,
De qui l'insolence odieuse
Veut asservir tous les humains ?
Qu'à ses rivaux toujours en butte,
L'abyme apprêté pour sa chute
Soit creusé de ses propres mains !
Malheur à tout homme farouche,
A tout mortel que rien ne touche
Que sa propre félicité !
Qu'il éprouve dans sa misère,
De la part de son propro frère,
La même insensibilité !
Sans doute un cœur né pour le crime
Est fait pour être la victime
De ces affreuses passions ;
Mais jamais du ciel condamnée,
On ne vit une ame bien née
Céder à leurs séductions.
Il en est de plus dangereuses,
De qui les amorces flatteuses
Déguisent bien mieux le poison,
Et qui toujours, dans un cœur tendre,
Commencent à se faire entendre
En fesant taire la raison ;

Mais du-moins leurs leçons charmantes
N'imposent que d'aimables lois :
La haine et ses fureurs sanglantes
S'endorment à leur douce voix.
Des sentimens si légitimes
Seront-ils toujours combattus ?
Nous les mettons au rang des crimes :
Ils devraient être des vertus.
Pourquoi de ces penchans aimables
Le ciel nous fait-il un tourment ?
Il en est tant de plus coupables,
Qu'il traite moins sévérement.
O discours trop remplis de charmes !
Est-ce à moi de vous écouter ?
Je fais avec mes propres armes
Les maux que je veux éviter.
Une langueur enchanteresse
Me poursuit jusqu'en ce séjour,
J'y veux moraliser sans cesse,
Et toujours j'y songe à l'amour.
Je sens qu'une ame plus tranquille,
Plus exempte de tendres soins,
Plus libre en ce charmant asile,
Philosopherait beaucoup moins.
Ainsi du feu qui me dévore

Tout sert à fomenter l'ardeur !
Hélas ! n'est-il pas temps encore
Que la paix règne dans mon cœur ?
Déjà de mon septième lustre
Je vois le terme s'avancer ;
Déjà la jeunesse et son lustre
Chez moi commence à s'effacer.
La triste et sévère sagesse
Fera bientôt fuir les amours ;
Bientôt la pesante vieillesse
Va succéder à mes beaux jours.
Alors les ennuis de la vie
Chassant l'aimable volupté,
On verra la philosophie
Naître de la nécessité ;
On me verra, par jalousie,
Prêcher mes caduques vertus,
Et souvent blâmer par envie
Les plaisirs que je n'aurai plus.
Mais malgré les glaces de l'âge,
Raison, malgré ton vain effort,
Le sage a souvent fait naufrage
Quand il croyait toucher au port.
O sagesse ! aimable chimère !
Douce illusion de nos cœurs !

C'est

C'est sous ton divin caractère
Que nous encensons nos erreurs,
Chaque homme t'habille à sa mode,
Sous le masque le plus commode
A sa propre félicité;
Ils déguisent tous leur foiblesse,
Et donnent le nom de sagesse
Au penchant qu'ils ont adopté.
Tel, chez la jeunesse étourdie,
Le vice instruit par la folie,
Et d'un faux titre revêtu,
Sous le nom de philosophie,
Tend des piéges à la vertu.
Tel, dans une route contraire,
On voit le fanatique austère,
En guerre avec tous ses désirs,
Peignant Dieu toujours en colère,
Et ne s'attachant, pour lui plaire,
Qu'à fuir la joie et les plaisirs.
Ah ! s'il existait un vrai sage,
Que, différent en son langage,
Et plus différent en ses mœurs,
Ennemi des vils séducteurs,
D'une sagesse plus aimable,
D'une vertu plus sociable,

Il joindrait le juste milieu
A cet hommage pur et tendre
Que tous les cœurs auraient dû rendre
Aux grandeurs, aux bienfaits de Dieu !

FIN.

TABLE

DES DIFFÉRENTES

PIÈCES

CONTENUES DANS LE DEUXIÈME VOLUME DU THEATRE.

Fin de la Table.



